

Studia Romanica
de
Debrecen
SERIES LITTERARIA
FASC. XX
Redigit TIVADAR GORILOVICS

JEAN-RICHARD BLOCH

Lettres du régiment
(1902–1903)

Édition établie et annotée
par
Tivadar Gorilovics

Kossuth Lajos Tudományegyetem, Debrecen
1997

A kötet a Felsőoktatási Kutatási és Fejlesztési Pályázat (0425 / 1997)
támogatásával készült

ISBN 963 472 262 8
ISSN 1216-3260

Felelős kiadó: Dr. Bazsa György
Készült a Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtárának
sokszorosító üzemében 350 példányban
Terjedelme: 15,7 A/5 ív

INTRODUCTION

Il est plutôt malingre, le jeune homme qui se présente, un jour du mois de septembre 1902, à la visite médicale qui va décider de la suite à donner par l'autorité militaire à son engagement volontaire d'un an. De taille moyenne (165 cm), un tour de poitrine de 78 cm seulement, on se demande à l'auscultation s'il ne souffre pas d'anomalies cardiaques. Le cou, mince, porte une vraie tête d'intellectuel que domine un front large et haut : un regard à la fois vif et sombre, chaud et distant l'éclaire de sa flamme intérieure. Ces yeux brillent d'intelligence mais aussi d'une grande détermination. Né le 25 mai 1884 à Paris, Jean Bloch, qui ne signe pas encore Jean-Richard, au lieu de chercher à se faire réformer, veut absolument être incorporé pour accomplir son service militaire en dix mois, au lieu des trois ans prévus par la loi. Ses antécédents pourtant, au point de vue santé, ne sont pas brillants, comme en témoignera, quelques années plus tard, une anamnèse établie par le Dr Léon Mac Anliff¹. Mais la « carcasse » n'est pas tout quand on a décidé de l'appivoiser. Sa correspondance avec son ami Marcel Cohen nous apprend que ce malingre, depuis l'été, s'entraîne à coups de randonnées pédestres ou à bicyclette, pour améliorer sa performance.

Le service de dix mois est à sa portée, étant titulaire d'un diplôme de Bachelier de l'Enseignement classique², et muni en plus, après une année de rhétorique supérieure, d'un certificat d'inscriptions à la Faculté des Lettres de Paris. L'article 23 de la loi du recrutement de 1889 confère la dispense de deux années de service actif à tous jeunes gens diplômés ou régulièrement inscrits, susceptibles d'obtenir un diplôme de licencié ès lettres ou ès sciences, de docteur en droit ou en médecine, de chartiste, etc. La dispense est donc accordée ainsi à une « élite », laquelle, en raison même du degré d'instruction générale qui lui vaut ce traitement privilégié, est appelée, du

¹ Anamnèse retrouvée parmi les papiers personnels de J.R.B., établie le 27 mars 1906. Elle dit notamment : « Nourrissage par deux nourrices. Chétif étant enfant. A peu près toutes les maladies infectieuses : 3 fois Ja rougeole avant 7 ans ; varicelle à 8 ans ; angines fréquentes jusqu'à 13 ans. » A 12 ans, « dilatation, entérite et constipation », à 13 ans, on lui extirpe les amygdales. Mais la « croissance jusque-là ralentie s'accélère » : « Néanmoins reste sensible de l'estomac et des intestins jusqu'au régiment. »

² Daté du 9 octobre 1901, avec mention Lettres-Philosophie, et signé par le Ministre.

moins dans l'esprit du législateur, à constituer la force principale du recrutement des officiers de réserve³.

Les candidats sont nombreux, mais la visite est présidée par le colonel de Bellefond auprès de qui le fils Bloch a été « chaleureusement recommandé⁴ ». Le colonel est chef du recrutement au Ministère de la Guerre. Richard Bloch, le père de Jean, en tant qu'ancien élève de Polytechnique (un « antique » dans l'argot de l'École), comme par sa fonction de sous-chef de l'Exploitation à la Compagnie du Chemin de fer de Paris-Orléans où il est en fonction depuis 1884, entretient d'excellentes relations avec la hiérarchie militaire qui lui permettent d'agir au moment de l'engagement de son fils. Celui-ci, soumis à un nouvel examen médical à Rouen, sera finalement incorporé, mais le médecin-major de son régiment, le 39^e RI, le tiendra à l'oeil : encore un que le père Bloch a contacté pour lui recommander le fiston.

Celui qui, accompagné par ses parents jusqu'à la gare, prend le train le 10 novembre 1903 à Saint-Lazare, à destination de Rouen, est encore à bien des égards un enfant ou, pour mieux dire, un adolescent que sa famille et, en particulier, sa mère persistent à prendre pour un enfant qu'il faut encore entourer et protéger de toutes les manières possibles. Il est d'ailleurs attendu à Rouen par tante Mélanie, veuve Cahen, qui mettra chez elle une chambre à sa disposition et le fera manger, plus que copieusement, à sa table, chaque fois qu'il pourra sortir de sa caserne. Il n'en reste pas moins que la protection familiale ne pourra s'exercer désormais qu'à distance ou de manière intermittente, à l'occasion de permissions à Paris ou de visites à Rouen. Jean doit maintenant se défendre tout seul, « comme un grand », le régiment étant de ce point de vue-là l'antichambre de l'âge adulte. Il est d'ailleurs parfaitement conscient de l'enjeu de ce changement qu'il affronte

³ Charles Malo, rédacteur militaire au *Journal des Débats*, coordinateur d'un *Dictionnaire militaire* que nous mettrons largement à contribution dans cette édition de correspondance, fait remarquer dans son livre, *La vraie Réforme de l'armée, le service de dix mois* (Paris, Berger-Levrault, 1901) : « La course aux diplômes pour acquérir une position sociale ou échapper aux rigueurs du service obligatoire fait quelquefois abstraction de toute vocation pour exercer ce métier. Anatole France le démontre dans le quatrième volet de son *Histoire contemporaine*, où l'un des personnages choisit, pour son fils, au hasard, une licence de lettres afin que celui-ci puisse bénéficier de l'article 23 de la loi de 1889 (*M. Bergeret à Paris*). » Cité par Jean-Charles Jauffret, *Parlement, Gouvernement, Commandement : l'Armée de métier sous la 3^e République. 1871-1914*, en 2 vol. [thèse de doctorat d'Etat]. Ministère de la Défense, État-Major de l'Armée de terre, Service historique, Château de Vincennes, 1987 t. I, p. 466-467.

⁴ Comme il en fait part lui-même dans une lettre (inédicté) à son ami Marcel Cohen, du 21 septembre 1902.

avec courage et une vive curiosité. Ce monde inconnu dont il franchit le seuil, l'intéresse : « Le régiment⁵, écrira-t-il à ses parents, à peine arrivé à la caserne Hatry, est une école pour moi. J'y fais bien ma besogne, mais je tiens mes yeux et mes oreilles ouverts : j'entends, je vois, je retiens⁶. »

Le régiment, qui l'ignore ? est une école d'endurance, d'épreuves physiques et morales à surmonter. C'est aussi l'inévitable promiscuité où on côtoie des hommes venus de tous les coins du monde social : bourgeois et paysans, gens à particule et simples artisans, intellectuels et ouvriers, Provinciaux et Parisiens sont jetés ensemble dans ce formidable creuset qu'est l'armée du service militaire obligatoire. Avant la constitution des pelotons d'instruction réservés aux dispensés⁷, l'étudiant Bloch est immergé dans un milieu dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne lui est guère familier : « Nous étions de la même chambrée, se souviendra Roger Martin du Gard⁸, et, dès le premier jour, de secrètes affinités avaient spontanément rapproché ces deux Parisiens qui, parmi ces cultivateurs normands, parlaient le même patois sorbonnard. » Pour Bloch, comme pour Martin du Gard, le service militaire sera « un saut dans la réalité sociale », comme le souligne René Garguilo qui note, ayant recueilli à ce propos le témoignage de Marcel de Coppet : « A côté des 'dispensés', il y a des fils d'ouvriers, de paysans surtout, qui 'font' leurs trois ans. Marcel de Coppet nous a dit combien Roger Martin du Gard et ses amis étaient sensibles aux inégalités ainsi étalées sous leurs yeux. Cela apparaissait d'emblée : les 'dispensés', mieux nourris pendant leur enfance, étaient plus grands et plus forts que les autres⁹. »

Mais le régiment est aussi, sinon surtout, l'apprentissage du « métier » dont le jeune soldat ne se lassera pas d'entretenir ses parents, à propos de

⁵ Un régiment de ligne, en temps de paix, compte alors 1600 hommes. Il se compose de 3 bataillons de 4 compagnies, une compagnie comptant de 120 à 140 hommes, 2 pelotons et 4 sections, la section étant la plus petite unité commandée par un officier ou, à défaut d'officier, par un sous-officier. Le peloton se trouve sous le commandement d'un officier dit de peloton. » *DM*, divers art.

⁶ Lettre du 21 novembre 1902, N° 8.

⁷ Depuis une circulaire ministérielle datée du 29 décembre 1900, les dispensés de l'article 23 sont incorporés obligatoirement dans des *pelotons d'instruction spéciaux*. Chaque peloton est rattaché à un régiment qui lui fournit un cadre d'officiers, de sous-officiers et de caporaux de choix. Grâce à ces pelotons d'instruction, on espère donner à l'instruction des dispensés « un développement et une intensité appropriés au dressage rapide d'un personnel d'officiers de réserve ». *DM*, art. *Peloton*.

⁸ Lettre à Pierre Abraham, *Europe*, mars-avril 1957, p. 19-20.

⁹ René Garguilo, *La genèse des Thibault de Roger Martin du Gard*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 52-53.

marches, de tirs, de patrouilles, de « théorie », de thèmes de manoeuvre, de tout ce qui, de près ou de loin, touche à l'instruction militaire. Comme la plupart de ses camarades instruits, lecteurs d'Anatole France, de Courteline, peut-être de Lucien Descaves, l'auteur des *Sous-offs*, il sait, avant même de la connaître, à quoi s'en tenir en ce qui concerne la vie militaire, mais cette connaissance livresque va recevoir au régiment l'estampille de l'expérience vécue, ce qui est tout autre chose. Vue de l'intérieur, la caserne est décidément beaucoup moins drôle que dans *Les gaietés de l'escadron*. Un jour, accoudé à sa fenêtre, il n'aura pas seulement la nostalgie de sa vie de « civil », il s'interrogera encore sur l'instruction qu'on leur donne, l'esprit et les méthodes de celle-ci lui apparaissant soudain comme terriblement dépassés :

« J'ai envié les courses et les occupations des gens, j'ai considéré alternativement le dedans et le dehors de ce mur qui nous boucle, et j'ai réfléchi à cette différence d'existence à l'intérieur et à l'extérieur de ce tas de meulières. Que faisons-nous ici, crasseux, fainéants, ennuyés ? Nous piétons sur place, dans la monotonie d'exercices vieillis, séculaires, en retard de cent ans sur les moeurs et les idées ? Et au loin, au bout de ces fils télégraphiques, il y a le Quartier, la Sorbonne, le Collège de France, les Bibliothèques où l'on vit dans le présent, employé à des besognes raisonnables et parfois utiles ! »¹⁰

Face aux vexations, notamment des sous-offs, sa réaction est exactement ce qu'on peut attendre d'un jeune intellectuel. Entré un dimanche après-midi à la bibliothèque municipale de Rouen, il les mettra, vexations et sous-offs, une bonne fois pour toutes à leur place :

« assis, sur mon livre, à la bibliothèque, je trouvais toutes ces brutes de sous-offs loin, loin de moi, et basses à en exciter la pitié. C'était de l'orgueil, mais combien justifié ! Qu'ils me consignent, qu'ils me punissent, me haïssent, me vexent, je ferai mon petit truc en règle, mais jamais, jamais ils n'auront prise sur mon jugement, sur l'esprit calme avec lequel je les examine et qui, je le sens bien (un d'eux me l'a dit dans un jour d'expansion), les exaspère. Ils me, ils vous sentent irréductibles et intangibles, d'autant plus souverainement méprisants qu'ils sont plus acharnés ; occupés et attentifs ailleurs. De Pussin¹¹ aussi le sent, et il en bave. Ah ! S'ils le savaient aussi pleinement qu'ils s'en doutent, comme ils redoubleraient leurs inutiles menaces ou comme ils reviendraient à la conciliante indifférence qui seule me touche ! »¹²

¹⁰ Lettre du 16 janvier 1903, N° 35.

¹¹ Le capitaine de Pussin.

¹² Lettre du 28 décembre 1902, N° 25.

Cinq mois de régiment lui auront suffi pour dresser le bilan, naturellement critique, de l'apprentissage du métier de soldat, d'abord sur le plan personnel :

« Je mène un an un métier qui ne me tient pas à coeur, que j'accomplis passablement mais sans en être envahi, et où l'absence d'emprise sur les forces mentales est plus grande encore que je ne le pensais avant mon arrivée au régiment. Je subis la contrainte d'une discipline extérieure et je suis dominé par un ensemble d'hommes réunis en corps, sans faire moi-même [partie] de ce corps. »

Mais non moins significatif est le jugement qu'il porte, fort de son expérience de jeune soldat, sur les effets néfastes de ce qu'il appelle l'*abrutissement des casernes* :

« Trois ans de service vus sous ce jour sont le meurtre de la conscience et de la volonté d'un peuple. Voilà, beaucoup plus que l'ensemble positif des ordres et de la discipline, ce qui me semble constituer la « dégradation militaire ». Je ne comprenais il y a six mois que l'action violente et nette de la brutalité hiérarchique sur les hommes. A présent je m'explique pourquoi cette discipline si décriée n'a en vérité d'influence que dans l'esprit des journalistes [...]. L'action de la caserne est bien autrement grave, elle tend à l'ablation du courage civique. Et par là j'entends de la lutte et du raisonnement opposés par chacun à tous les actes de l'autorité, quelle qu'elle soit¹³. »

Celui qui tient ce langage n'est pas un de ces tire-au-flanc qui cherchent à se soustraire à ce que le « métier » a de pénible. Mais le métier, à ses yeux, n'est pas à confondre avec les vexations gratuites dont s'amuse certains gradés. Le métier proprement dit, il tient en fait à en connaître les tenants et les aboutissants. Certes, les exercices formels, purement réglementaires, l'ennuient. Il s'intéresse en revanche à tout ce qui relève de l'art militaire. Il veut comprendre le sens de l'action à laquelle il prend part, le sens des ordres qu'on lui fait exécuter. Très caractéristique ce qu'il dira à ce propos début septembre 1903, sur la route du retour à Rouen qu'il fera comme cycliste du bataillon : « J'ai complète liberté de mouvement, beaucoup de rapports avec les galonnés, connaissance des ordres et vue d'ensemble¹⁴. » Quoi qu'il en dise par ailleurs, il n'est pas insensible à certains rites du service militaire, comme la présentation au drapeau dont il se

¹³ Lettre du 1^{er} avril 1903, N° 70.

¹⁴ Lettre du 2 septembre 1903, p. N° 134.

souviendra plus tard avec une émotion mêlée d'irritation, certes, mais néanmoins réelle¹⁵.

A tous égards soucieux de bien faire, ambitieux même, Jean se dira tout content un jour d'avoir « repris rang parmi les meilleurs travailleurs du peloton », fier d'être classé « le meilleur tireur de la section avec un très bon carton » et heureux de pouvoir annoncer à ses parents : « Inutile de vous dire que je sais ma théorie à un poux près, comme on dit ici¹⁶. »

Quant à supporter les grosses fatigues, c'est une affaire de volonté et de moral, et certains jours il est permis, n'est-ce pas, de s'en vanter un petit peu : « le peloton, écopant la plus dure besogne, a rempli ses 34 kil. 500 (communication officielle) », racontera-t-il. « Ajoutez le service des patrouilles, un qui-vive continu, et pour moi une heure d'éclaireur pointe d'arrière-garde pendant une marche en flanc où nous avons été attaqués. Après une halte horaire, à 7 heures, un repos à 7^h 30, notre section, marchant isolément à l'extrême gauche ne s'est pas arrêtée une minute jusqu'à 11 heures 20, au moment de la Grande halte. » Conclusion : « Ce sont des journées qui vous fortifient et vous endurent¹⁷. »

Ce jeune soldat exerce son esprit critique sur tout ce qui relève du métier. Le thème de manoeuvre est-il un jour « de rejeter sur Elbeuf une armée d'invasion venant du Sud », il en fera un compte rendu dans lequel il ne manquera pas de dénoncer ce qu'il considère comme une atteinte au sens du réel qui devrait présider à ce genre d'exercice : c'est que leur peloton a « subi deux charges de cavalerie en *terre labourée* », ce qui nous vaut ce commentaire, précédé d'un triple point d'exclamation : « ô réalité où es-tu ? »¹⁸ Il est non moins critique, et cela dès le début de son service militaire, quant à l'esprit qui anime la plupart des officiers, comme ce lieutenant dont il a dû « subir » la « conférence très nationaliste [...] sur la discipline militaire et sur les marques de respect envers les supérieurs », qualifiée par lui de « simagrée ridicule ».¹⁹

Elles abondent en données de ce genre, ces lettres du régiment dont la régularité n'est rompue qu'au moment des permissions ou congés de maladie. Aussi constituent-elles un précieux document d'époque : fruits de l'observation quotidienne, elles rendent compte d'une manière à la fois circonstanciée et vivante de la vie qu'au début du siècle on a fait mener

¹⁵ Lettre à son frère Pierre, *Appendice I*, p. 148.

¹⁶ Lettre du 12 décembre 1902, N° 19.

¹⁷ Lettre du 23 décembre 1902, N° 24.

¹⁸ Lettre du 23 décembre 1902, N° 24.

¹⁹ Lettre du 21 novembre 1902, N° 8.

dans l'armée à une jeune élite intellectuelle qu'on instruisait en vue d'une guerre avec l'Allemagne²⁰.

Mais le régiment n'est pas qu'un lieu d'instruction militaire : la vie commune au peloton des dispensés profitera au soldat Bloch sur un tout autre plan, dans la mesure même où il se trouvera intimement mêlé à une élite qui s'affirme en tant que telle et dont il n'a connu jusque-là que de rares spécimens. Quel enrichissement intellectuel, en effet, au contact de ces jeunes gens qui l'entourent, dont la culture littéraire, artistique ou scientifique le remplit d'admiration, et qui lui font mesurer les « lacunes » de la sienne propre. Vu son âge, il est à peu près le Benjamin du peloton, particulièrement reconnaissant du chaleureux accueil que lui réservent la plupart de ses aînés. Dans des notes biographiques rédigées à la troisième personne, il reconnaîtra plus tard sa dette en ces termes : « Ses camarades, tous plus âgés que lui de plusieurs années, lui révèlent la littérature contemporaine que l'enseignement du lycée et la vie de famille lui avaient tenue cachée²¹. »

Ces jeunes forment un petit groupe dont Marcel de Coppet devait dire plus tard qu'ils étaient une douzaine autour de Roger Martin du Gard, « réunis par un goût commun de la lecture », « terriblement intellectuels », ayant pour la plupart « des aspirations littéraires » : « tous savaient que Massignon, Bloch, de Beauplan, de Jouvenel, Frappa, Lacharrière, Valmont bien sûr, avaient l'intention d'écrire ! »²² Ferdinand Verdier se souviendra à son tour des « discussions philosophico-littéraires dès que sur la route on mettait enfin l'arme à la bretelle²³ ».

Mais ce n'est pas tout. A la suite d'une épidémie de fièvre typhoïde que le commandement militaire ne parvient pas à maîtriser à la garnison de Rouen, le 39^e régiment d'infanterie est envoyé, en juin 1903, au camp de Mailly où, bientôt, un petit groupe de dispensés, sous la direction notamment de Roger Martin du Gard, va se former pour faire du théâtre, en prépa-

²⁰ Cf. le *Règlement provisoire* du 8 octobre 1902 sur les manoeuvres de l'infanterie, lequel définit en ces termes les « bases de l'instruction » (art. 1^{er}) : « La préparation de la guerre est le but unique de l'instruction des troupes. Pour être préparée à la guerre, une troupe d'infanterie doit être avant tout manoeuvrière, c'est-à-dire capable de se mouvoir avec aisance et rapidité sur tous les terrains, d'approprier ses formations aux circonstances du moment, de faire face aux situations les plus imprévues par les moyens les plus simples et les plus prompts sans compromettre la cohésion. » *DM*, art. *Règlement*.

²¹ *Notes biographiques*, rédigées en 1928 à l'intention de Madame Elsa Thulin, Banérgatan 7, Stockholm (*DB*, 3 feuilles, 6 pages numérotées, datées à la fin du 1^{er} février 1928).

²² Témoignage rapporté par Cl. Sicard [1976], p. 127.

²³ Lettre à Roger Martin du Gard, du 11 octobre 1909 (*RMG, Correspondance générale I*, p. 347).

rant et jouant des « Revues », dans le genre de *Claudine à Mailly* ou *La consigne est de ronfler*, et même des pièces comme *Allez, Messieurs !* de Tristan Bernard ou *Les Folies dramatiques*, un vaudeville de Dumanoir et Clairville. Bloch sera vite admis dans cette joyeuse bande, grâce à ses dons de comédiens, en tenant notamment des rôles de femmes²⁴. « Cette année militaire, dira-t-il²⁵, prend de ce fait un caractère de bohème littéraire et théâtrale bien inattendu et tout à fait comique. »

Que des amitiés se nouent au régiment, cela va de soi, surtout entre camarades qui partagent la même chambrée. Comme entre Bloch et Massignon, qui non seulement lui en impose par l'étendue de son savoir et de sa culture, mais se l'attache encore par son goût de la musique qui leur permet de « musiquer » ensemble dès qu'ils peuvent s'échapper de la caserne.

Le bilan de cette année, tel qu'il sera dressé au seuil des trente derniers jours, est largement positif : « Je suis de plus en plus persuadé que j'ai passé une année exceptionnelle pour le nombre extraordinairement varié de gens, de spectacles et de pays que j'aurai vus²⁶. » L'idée que le jeune Bloch se fait de son avenir respire l'optimisme : « En présence de l'année qui s'ouvre dans un mois et où je m'affirmerai, je sens tout un désir de lutte et de bataille, même contre l'obsession sourde et quotidienne de l'Incurie. Je sens aussi que j'aurai pris au service une conscience plus nette de mes facultés et de mes relations avec les autres » [...] ²⁷.

Le bilan de l'année n'est pas moins positif sur le plan de la santé²⁸. Quant à l'apprentissage du métier de soldat où il faut de toute façon tenir compte des carences de l'instruction proprement dite, de la gratuité de certaines épreuves, mais aussi de l'esprit borné d'un certain nombre d'instructeurs, il ne nous appartient pas d'en juger l'efficacité. On peut néanmoins penser que, avec les périodes de vingt-huit jours qui devaient le compléter, on avait su former un cadre de réserve qui était capable d'affronter l'épreuve de la guerre de 14 et dont le caporal Jean-Richard Bloch allait démontrer la qualité à la fois militaire et humaine²⁹.

²⁴ Voir *Appendice II* (p. 149-158) quelques documents relatifs au répertoire.

²⁵ Cf. *supra*, n. 21.

²⁶ Lettre du 15 août 1903, N° 119.

²⁷ Lettre du 22 août 1903, N° 125.

²⁸ « Année de service militaire à 18 ans, excellente au point de vue de santé », notera le Dr Mac Anliff. Voir *supra*, p. III, n. 1.

²⁹ Un Certificat de bonne conduite, daté du 19 septembre 1903, sera délivré au soldat de 2^e cl. Jean Bloch (3^e Corps d'Armée, 5^e Division, 9^e Brigade, 39^e Régiment d'Infanterie) « sur la proposition du Capitaine de la 4^e Compagnie et du Chef du 1^{er} Bataillon [...] après

Les *Lettres du régiment* sont la *chronique* de ces dix mois de vie militaire, mais on pourrait tout aussi bien parler de *journal*. Par leur périodicité et leur caractère intime, elles en tiennent en effet lieu, si par intimité on n'entend pas seulement une tendance à l'introspection. Bloch lui-même s'en était rendu compte, qui entendait les conserver pour cette raison-là précisément: « elles forment, écrivait-il à leur propos³⁰, l'histoire quotidienne de mon temps et contiennent une foule de renseignements que souvent je n'ai eu ni le coeur ni l'idée de noter ailleurs ». Mais au-delà de son intérêt biographique et psychologique, au-delà de sa valeur de témoignage, cette correspondance se recommande encore à notre attention par sa qualité d'écriture qui est remarquable. Elle est soutenue par un style vif et familier de « français parlé », né de la spontanéité même de ces lettres écrites au courant de la plume et véhiculant, le plus naturellement du monde, un vocabulaire riche et varié, parsemé, sans ostentation comme sans excès, de savoureuses tournures populaires ou argotiques. Ce qui n'a pas empêché leur auteur de manifester à l'occasion des préoccupations franchement littéraires, le souci de bien dire lorsqu'il s'agissait de décrire, de raconter ou de caractériser, en agrémentant ainsi cette chronique sans prétention de véritables morceaux littéraires.

Nous ne savons pas s'il lui est jamais arrivé de relire ces lettres comme un diariste peut relire de temps à autre son journal. Ce qu'on peut affirmer, en revanche, c'est que la connaissance de cet ensemble sera indispensable pour quiconque se proposera un jour de brosser le tableau des années d'apprentissage de Jean-Richard Bloch.

examen du registre des punitions en ce qui le concerne », signé par le général de brigade E. Laffon de Ladébat (DB).

³⁰Lettre à sa grand-mère, du 23 août 1903.

Principes d'édition du texte

C'est le tome VIII de la *Correspondance*, conservée au Fonds Jean-Richard Bloch de la Bibliothèque Nationale de France, qui contient les « Lettres de Jean-Richard Bloch à ses parents pendant son service militaire, 1902–1903 ». Cet ensemble se compose de 268 ff. dont le foliotage ne correspond pas toujours à l'ordre chronologique réel que je crois avoir rétabli dans la présente édition et qui va du 13 novembre 1903 au 16 septembre 1903. Le tome VIII comprend 141 pièces – lettres, billets, cartes postales, télégrammes – la dernière en date (ff. 267–268) étant en fait postérieure au service militaire : c'est une lettre datée du 23 septembre et envoyée de Genappe (Belgique) où Jean et son frère Marcel sont invités par une famille de leur connaissance. Nous ne la reproduisons pas ici. Deux autres pièces n'ont pas été retenues : une carte-lettre du 24 novembre 1902 et une courte lettre du 27 avril 1903, pour les mêmes raisons qui nous ont amené à faire un certain nombre de coupures dans cette correspondance. Ces coupures seront chaque fois signalées par des crochets : [...]. Elles touchent à des séquences, de caractère strictement familial ou simplement pratique, dont la reproduction aurait augmenté le volume sans profit pour le lecteur. Les lettres de Jean-Richard Bloch n'ont pas été pour autant amputées de leur caractère intime, rien d'important ou de significatif sous ce rapport n'a été sacrifié.

La description de la correspondance et de son support matériel a été simplifiée.

La transcription a été faite à partir des documents originaux autographes, sans en reproduire cependant tous les aspects.

Dans un souci de meilleure lisibilité :

– Chaque pièce est datée, mais les dates entre crochets ne sont jamais de la main de Jean-Richard Bloch.

– Précédée de l'abréviation *Cp.*, la date renvoie au cachet postal relevé sur une carte, une carte-lettre ou l'enveloppe quand celle-ci a été conservée; on s'y réfère uniquement dans le cas des pièces non datées.

– La transcription des dates, indiquées de manière très capricieuse, a été normalisée en tête des lettres, mais laissées telles quelles à l'intérieur ou à la fin du texte.

– La transcription des titres, tantôt soulignés, tantôt mis entre guillemets, a été également normalisée : ils seront imprimés en italique .

– Tout nom imprimé en italique dans les notes renvoie à l'ouvrage de l'auteur donné dans la *Bibliographie*.

– Si la ponctuation a été en général conservée telle quelle, c'est-à-dire peu conséquente, elle a été parfois *complétée*.

– On a rétabli l'intégralité de la plupart des termes que J.R.B. avait abrégés : *cad* donnera *c'est-à-dire*, « malheureux¹ » *malheureusement*, « Mass » *Massignon*, etc., mais un certain nombre de graphies ont été maintenues pour leur valeur stylistique ou leur exemplarité lexicale, comme « Mons. » pour « Monsieur », « lieut.-colo » pour « lieutenant-colonel » ou « perm. » ou « perm » pour « permission ».

– Les fautes d'orthographe et d'inadvertance ont été rectifiées sans être signalées, sauf dans les cas où elles nous paraissaient significatives.

– Jean-Richard Bloch, pour faire vite, transcrit assez souvent les noms de nombre par des chiffres, même dans des cas où normalement on ne le fait pas. Il écrit par exemple « j'ai employé 1 heure à la recoudre ». Nous avons rétabli en général les noms de nombre en toutes lettres, sauf naturellement dans les abréviations usuelles comme 39^e RI, les indications d'heures, de distances, de mesures.

– Les pièces de la correspondance étant numérotées, les renvois se feront aussi par leur N^o.

Nous reproduisons en appendice quelques extraits de lettres de J.R.B. (*Appendice I*), d'une part, et d'autre part, des documents concernant le « théâtre de Mailly » (*Appendice II*).

Nous avons établi, en plus, un *Glossaire de la vie et de l'instruction militaires* (voir p. 159 et suiv.) auquel nous renvoyons dans les notes.

Dans l'*Index* (p. 169–174), bien des noms figurent qui ne font l'objet d'aucune note, faute d'avoir pu trouver un minimum de renseignements sur ceux qui les portaient. Il s'agit le plus souvent de militaires ou de personnes que J.R.B. n'a fait tout au plus que croiser et qui n'ont joué au cours de ces dix mois de service militaire qu'un rôle épisodique dans sa vie. Cet index contient aussi, imprimés en italique, les titres cités.

Pour le vocabulaire militaire, y compris l'argot, nous avons adopté comme dictionnaire de référence le dictionnaire *Lexis* de Larousse (éd. de 1989) : les emplois relevés dans ce dictionnaire ne seront pas expliqués. Ils peuvent en revanche faire l'objet de commentaires. Dans certains cas, le *Trésor de la Langue française* a été aussi mis à contribution. Pour l'argot militaire, nous avons largement utilisé l'ouvrage de Gaston Esnault (voir *Bibliographie*).

Signes, références et abréviations

[Cp.] : cachet postal.

DM : Charles Malo, *Dictionnaire militaire* (voir *Bibliographie*)

DB : Documents biographiques non classés consultés avec l'aimable autorisation de Mlle Annie Angremy.

PD¹ – PD² : Les DB contiennent deux listes imprimées du Peloton des dispensés avec respectivement le classement du mois de mai, daté de Rouen, 11 mai et celui du mois de juillet 1903, daté du 13 août, les deux signés par le Colonel Boëlle.

[P.-S.] : Ajouté en P.-S.

TLF : Trésor de la Langue française

**Lettres du régiment
(1902-1903)**

[Télégramme envoyé le 13 novembre 1902 à 7^h 10 du soir.]¹

VISITE CE MATIN PROPOSE PAR MAJOR PASCAUD DECISION COLONEL SI LIEU REPASSER VISITE OU COMPARAITRE CONSEIL DE REFORME PRESIDE PAR PISTOR² JEUDI NEUF HEURES DEMI MOTIF CONSTITUTION FAIBLE CARDIAQUE³ AI PAS PRESENTE CERTIFICAT POUR CERTAINES RAISONS AI ECRIT BRUNON SUIS APPELE PAR COLONEL DEMAIN ENVERRAI NOUVELLES LUI PRESENTERAI ATTESTATION SUIS TRANSFERE HATRY⁴ QUATRIEME COMPAGNIE AVEC DISPENSES PRIERE AGIR MERCI LETTRES⁵

¹ Bloch est à Rouen depuis le lundi 10 novembre. Voir *infra*, l'avant-dernier paragraphe de la lettre N° 119.

² Le général Pistor.

³ L'état de santé de Jean ne cessera de préoccuper le Major Pascaud. Cf. N° 2, N° 80 et *Glossaire : Faiblesse de constitution*.

⁴ Il a été d'abord immatriculé à la 3^e escouade de la 11^e compagnie du 3^e bataillon, caserne Jeanne d'Arc. Cf. son message sur carte de visite à M. Cohen, du lundi 10 novembre.

⁵ Richard Bloch, comme il a été rappelé dans l'introduction, entretient d'excellentes relations avec la hiérarchie militaire. Il connaît le colonel de Bellefond, chef du recrutement au Ministère de la Guerre, de même qu'un autre officier d'administration, chef du bureau de recrutement de la Seine. Les parents du jeune Bloch connaissant la tante rouennaise d'un lieutenant-colonel en retraite du 74^e RI de Rouen, le père de Jean trouvera le moyen d'entrer en relations avec le colonel Boëlle qui commande le 39^e RI (cf. lettre de J.R.B. à Marcel Cohen, du 21 septembre 1902). Est-ce ce lieutenant-colonel qui s'appelait Brunon et qui intervenait encore par la suite comme en témoigne la lettre N° 2 ? Quant au major Pascaud, Richard Bloch le connaissait aussi : on conserve, dans le t. XXXVII de la *Correspondance*, une carte de visite non datée du Dr Louis Pascaud, Médecin-Major de 1^{re} Classe, 39^e Rég.¹ d'Infanterie Rouen, adressée à Richard Bloch, où le docteur se dit « heureux de pouvoir être agréable à Monsieur Bloch » et « lui renouvelle l'assurance de toute la sollicitude dont son sympathique jeune soldat continue à être l'objet de la part des Médecins du 39^e », etc. Cette sollicitude reste constante.

Les familles de certains dispensés entretenaient de leur côté des rapports privés avec des officiers, comme le père de Roger Martin du Gard avec le colonel (cf. R.M.G., *Journal I*, p. 136) et le capitaine de Pussin-Amaury (cf. *Sicard*, 1981, p. 432-433). Pour être envoyé à Rouen, Martin du Gard l'avait obtenu grâce au général Faure-Biguet (cf. *Sicard*, 1976, p. 123).

Rouen. Quartier Hatry. 5^e escouade, 4^e compagnie, 1^{er} bataillon, 1^{er} peloton⁶.

Samedi 15 novembre 1902

11^h/₄

Mes chers parents, ma chère grand-mère et Pierrot⁷, Cette en-tête est tout ce qui reste de ma lettre commencée hier au moment où le caporal m'a appelé aux pelures. Pour être tranquille en ce moment je me réfugie à la cantine devant un café exécration, pendant que les bleus du 1^{er} peloton de la 4^e, dont je suis, sont commandés au cirage de l'escalier avec des culs de bouteille. Je voudrais, ma chère maman, que ces deux détails te rassurent sur mon indifférence, et t'expliquent pourquoi vous n'avez reçu de moi qu'une carte-lettre⁸ et une dépêche. J'ai changé de compagnie, et pour cela j'ai rendu mes effets et mes armes, je suis venu à Hatry, je me suis installé à la 7^e escouade, les bleus ont commencé à venir, j'ai été transféré à la 5^e escouade, j'ai été à moitié habillé et armé. J'ai été à la soupe⁹, au pain, à la vaisselle, j'ai balayé la chambre, j'ai fait des lits et j'ai porté des piles de drap, j'ai appris les premiers éléments de l'exercice, j'ai astiqué mes cuirs et mes cuivres, j'ai payé des tournées, je suis resté des demi-heures au fixe pendant les inspections des officiers, j'ai perdu deux matinées à la visite. Et si je t'ai écrit de chez Cohen¹⁰, en hâte, ce n'est pas parce que je causais avec lui, mais je voulais t'envoyer une carte le plus tôt possible et je ne voulais pas rentrer chez la tante sans avoir mis ma lettre à la poste. Ajoute que je ne suis pas encore sorti un soir à cinq heures, qu'hier soir j'ai pu

⁶ La caserne Harty qui abrite le 39e RI se trouve dans un vieux quartier de Rouen, place d'Amiens. Pour la description des lieux, voir N° 8, p. 13.

⁷ Pierre, frère cadet de Jean, le futur Pierre Abraham (1892–1974).

⁸ Elle n'a pas été conservée.

⁹ *être à la soupe, de soupe* : être l'homme de l'escouade chargé d'aller chercher la soupe. Pour plus de détail, voir N° 8, 3^e paragraphe, p. 14. Pour *la soupe*, cf. *Glossaire : Repas des militaires*.

¹⁰ Le futur spécialiste des langues sémitiques, Marcel Cohen (1884–1974), ami intime depuis le lycée Condorcet, fait de son côté son service militaire à Rouen où il a loué en ville une chambre. Jean lui a donné le sobriquet de Barbe ou de Barberousse. Dans une lettre à Marcel de Coppet, du 31 juillet 1958, Roger Martin du Gard écrira à celui-ci : « T'es-tu jamais souvenu [...] que ce Marcel Cohen dont tu me parles, ami de J.-R. Bloch, et qui était petit, mal foutu, avec deux yeux brillants d'animal intelligent entre une crinière roussâtre et une barbe broussailleuse – m'a servi de modèle pour le petit juif *Woldsmuth de Barois* ? » R.M.G., *Journal*, III, p. 1143.

profiter de deux heures de liberté en sortant avec une baïonnette d'emprunt et la tenue d'intérieur¹¹ qui est à peu près propre. Mais j'ai à peine eu le temps de payer un café aux deux de la classe¹² qui m'avaient fait sortir, d'aller dîner chez les Cahen¹³ à 7 ½ et de lire ta bonne lettre. Je ne fais rien, pas même l'exercice, je n'ai pas une seconde à moi. J'erre ou je cours dans les chambrées en godillots, en jambières, en vêtement de toile passé par dessus ma tenue d'intérieur, et en bonnet de police. J'emploie des heures à astiquer mon ceinturon avec l'aide de mon ami Desmarais, un vieux qui a été cassé caporal clairon au 74^e et finit son congé au 39^e.¹⁴ Mais, ma chère maman, je n'ai pas pu m'endormir hier avant une heure du matin à l'idée qu'une journée s'était passée sans que j'aie pu encore vous écrire, vous dire tout ce qui me pèse sur le coeur, et surtout remercier papa.

J'ai reçu un coup violent quand, attendant au pied de mon lit l'entrée du capitaine, j'ai vu papa à la grille. Je n'avais pas pensé que ma dépêche pût te faire venir et à tous mes remords, involontaires cependant, est venu s'ajouter pour me priver de tout sommeil, celui de t'avoir fait voyager fatigué et fiévreux comme tu l'étais. J'ai en ce moment les larmes dans les yeux en me rappelant tous vos dévouements pour moi, pour vos enfants, et spécialement depuis un mois. J'espère que je les reconnaitrai dignement en faisant de mes enfants vos vrais petits fils et petites filles. Ta venue n'a d'ailleurs pas été inutile. Le colonel m'a fait appeler à 10 heures hier matin, et avant tout je veux vous prévenir que toutes les difficultés sont presque

¹¹ Ou tenue de campagne « qui se porte à l'intérieur, dans les marches militaires, les manoeuvres d'automne, les routes, etc. » *DM*, art. *Tenue*.

¹² Du contingent libérable. *Esnault* attribue l'expression « la petite classe », désignant le contingent libérable immédiatement après la « classe », précisément au 39^e RI en 1902.

¹³ Les Cahen de Rouen appartiennent à la branche maternelle de la famille de Jean. Tante Mélanie, soeur cadette de Justine Lévy, grand-mère maternelle de Jean, a trois enfants : Robert, René et Georgette. Elle habite 67, rue du Renard, à l'autre bout de la ville par rapport à la caserne Hatry. Jean a une chambre à sa disposition chez sa tante. Tante Mélanie était, raconte P. Abraham, « un exemplaire de l'orthodoxie qui avait tenu bon, n'ayant jamais accepté de renoncer à aucune de ces mille et une interdictions tatillonnes dans le ménage, la cuisine, le comportement familial. C'était une des nombreuses soeurs de ma grand-mère [...], veuve de mon grand-oncle Benjamin Cahen [...] Une femme excellente, au coeur d'or, serviable à tous, et dont la table, pour nous qui étions habitués à un régime frugal, déployait les fastes de Lucullus. C'est chez elle que chacun de nous trois, à mesure qu'il passait par Rouen [...] a successivement découvert les huîtres, le homard, la langouste, le foie gras et la gelée de pommes. La sainte femme [...] n'y touchait pas. [...] Heureusement ses fils, de solides Rouennais, marchands de charbon, à la mine enluminée de Normands aux yeux bleus, nous excitaient, fourchette en main, à nous servir sans mesure. » *Abraham*, p. 45. Cf. *infra*, N° 12, p. 22.

¹⁴ « La cassation est le retrait du grade prononcé contre les sous-officiers et caporaux ou brigadiers qui sont reconnus indignes de le conserver. » *DM*, art. *Cassation*. Cf. aussi *Glossaire : Punitions*.

aplanies et que je suis incorporé, enfin ! Je reste seulement en observation jusqu'à jeudi prochain. Le colonel, qui m'a fait entrer à la barbe de maints capitaines qui faisaient la pose dans son antichambre a été d'une amabilité vraiment cordiale. Il n'a fait que me répéter ce qu'il t'avait dit.

Comme les *appelés* d'un an passaient hier soir la visite, j'ai fait demander à Pascaud s'il voulait me voir en même temps qu'eux. Il m'a fait entrer et m'a dit, fort gentiment, d'aller le trouver à l'infirmerie ce matin à 8 heures. Je m'y suis rendu et j'ai trouvé Pascaud avec de La Chapelle¹⁵. Il faut vous dire que dans l'intervalle j'avais reçu une lettre de Brunon, que je n'ai pas sur moi, mais que je vous enverrai demain, il m'y disait qu'aussitôt reçu mon mot, il avait écrit à Pascaud et était allé lui-même trouver de La Chapelle, qui lui avait promis de m'examiner à nouveau et avec attention avant de se prononcer. Si bien qu'ils m'ont palpé et qu'ils ont écouté les bruits de mon thorax pendant vingt bonnes minutes. Heureusement je n'étais pas ému et mon coeur se taisait. Pascaud m'a enfin trouvé, à droite, un souffle, pas prolongé, mais court, bref, doux et intermittent. De La Chapelle lui n'entendait rien. Et il se relayait [sic] sur ma poitrine, et moins de La Chapelle entendait, plus Pascaud entendait. En sorte que Pascaud s'est mis à crier et à dire que « si je tombais mort dans la cour, ce n'est pas Franck, ce n'est pas Brunon qui payeraient les pots cassés, mais lui, Pascaud ; que les autres s'en f..., et pas lui ... Puis il m'a envoyé faire cinq fois le tour intérieur de la caserne au pas accéléré¹⁶ afin d'accélérer mon coeur. Quand j'ai eu fait mes tours aux yeux ébahis des officiers qui attendaient le rapport¹⁷, je suis retourné près des ogres. Le colonel s'y trouvait ; il m'a demandé comment je me trouvais, si je me plaisais au corps, et m'a recommandé à la bienveillance des majors. Pascaud, qui est un bon homme dans le fond malgré ses quatre galons¹⁸ et qui avait cuvé son irritation m'a examiné d'une manière très douce. Chose étrange ! mon coeur battait sans accélération et mon souffle restait fluide et intermittent. Alors, doctoralement, ils l'ont baptisé extracardiaque et non nocif. Cependant, comme il ne faut pas se déjuger tout d'un coup, Pascaud m'a dit qu'avant de se prononcer définitivement il voulait attendre une lettre de toi, mon cher père, laquelle il doit recevoir demain matin, et il voulait, fort de cette lettre, me réexaminer [sic] lundi.

¹⁵ De La Chapelle, médecin, aide-major. *Aide-major* : officier qui servait avec le major, sous son autorité et le remplaçait dans toutes ses fonctions en son absence (TLF).

¹⁶ Terme remplacé depuis peu par « pas cadencé ». Voir *Glossaire : Pas*.

¹⁷ Voir *Glossaire : Rapport*.

¹⁸ « Dans le langage courant, on appelle aussi *galons* les tresses qui servent d'insignes distinctifs pour les divers grades d'officiers ; mais ce sont, à proprement parler, des *soutaches*. » DM, art. *Galons*.

Cependant je suis incorporé. Voilà, et je vous remercie, mes chers parents, du fond de ce pauvre coeur à qui l'on veut tant de mal. Le reste de ma vie militaire s'écoule fort bien, et gaiement. Je commence à m'aboucher avec des dispensés intelligents¹⁹, et je puis échanger des paroles roulant sur les choses de l'esprit, ainsi j'ai discuté sur les valeurs hypothétiques de la théorie émissive et de la théorie ondulatoire avec un jeune chimiste en Sorbonne, tandis que nous étions aux pelures. Maintenant que je suis installé, que je touche ma boule²⁰, que j'ai mon quart et mes couverts, j'ai lâché la cantine, je ne mange plus que le rata et la bidoche qui sont bons, appétissants et nourrissants, très abondants et pas lourds. Dans un quart d'heure la levée de midi et quart. Je suis obligé de fermer ma lettre avant de vous avoir dit la moitié de ce que j'avais à dire. Mais je tiens, ma chère grand-mère, à te dire que je n'ai pas oublié le triste anniversaire du 13 ; j'ai pensé à ce pauvre grand-père dont j'aimerais tant recevoir des lettres à présent que je suis loin de vous²¹. Je suis triste aussi que Marcel²² n'aille pas mieux. [...] Il me manque comme mon plus fidèle ami, bon et sensible, toujours honnête et affectueux. Quant à Pierre, je suis vraiment heureux de le voir mordre aux enseignements du sieur Rousseau. Quand tu le connaîtras mieux, tu m'écriras ce que tu en penses, n'est-ce pas ? En tout cas plaignez-moi, je ne lis plus rien que les décisions. Je prends des habitudes de saleté et d'indolence ; je n'ai pas ouvert un journal depuis cinq jours, et mes rêves se bornent au brillant de mes boutons et au rabiote de sortie. A quoi je pense encore ? à ma Licence, mais un peu beaucoup en sceptique. [...]

[En P.-S.] Pardon de cette plume. Mais songez que nous sommes neuf à la table. Je n'ai pas le temps de relire. A demain la suite de cette lettre.

¹⁹ *intelligents* ajouté en surcharge.

²⁰ *Boule*: ration de pain de munition (*Esnault*).

²¹ Abraham Bloch, le grand-père paternel de Jean, né le 3 janvier 1828, est mort le 13 novembre 1891. (*DB*, Arbre généalogique établi par J.R.B.)

²² Marcel Bloch : frère aîné de Jean, admis à Polytechnique en 1901, nommé sous-lieutenant d'artillerie en 1903. Entrera à la Compagnie du Chemin de fer de Paris-Orléans en 1904. Cf. *Marcel Bloch. 14 juin 1881-28 octobre 1951*. Brochure éditée après sa mort, Paris, Imprimerie Chantenay, 1952.

[Rouen, 16 novembre 1903]

Dimanche onze heures

Mes chers parents et frères, grand-mère,

Je vous écris de chez tante Mélanie, et j'ai reçu votre petit mot cruellement court au quartier vers les 9 heures. Le résultat m'étonne et me désespère²³. Mon 4 de français doit correspondre à quelque fantaisie du correcteur qu'il a pu m'arriver de contrarier, à moins que ledit correcteur ne soit Gazier²⁴. Alors ! Mon 5 de grec est une reculade que n'explique pas le progrès – hors deux ou trois défaillances – de mes thèmes corrigés par Stavlaux²⁵ et par Salomon²⁶.

Je souffre beaucoup et très profondément de ne pas mieux récompenser votre tendresse et vos sacrifices²⁷. Et puis de quoi est-ce signe pour l'avenir ? Ces premiers jours de régiment où on est sans cesse occupé sans rien faire, où l'instruction n'est pas commencée et où les menus détails de l'installation ne vous laissent pas un instant tranquille avec soi-même, où l'on est

²³ Premier prix au Concours général en composition française en juillet 1899, Bloch vient d'échouer à son examen de licence ès lettres.

²⁴ Un « cuistre », dit Jean Albertini (*Albertini*, p. 17), dont « le nom reste attaché, par ailleurs, à l'édition d'un choix de fables de La Fontaine «rangées par ordre de difficultés» (*sic*) ». Augustin Gazier, qui avait en effet publié en 1886 un choix de fables de ce genre, était dans son temps un spécialiste reconnu du XVII^e siècle (« grand maître des Jansénistes de cette époque », note avec une pointe d'ironie M. Cohen (*Cohen*, 1957, p. 77). Il enseignait à la Sorbonne. Ses travaux tiennent une place d'importance dans la *Bibliographie de la littérature française du dix-septième siècle* d'Alexandre Cioranescu (Paris, Éditions du CNRS, 1966). Martin du Gard avait aussi suivi ses cours, comme ceux de Larroumet (cf. *infra*, n. 25), de 1898 à 1900 (cf. *Sicard*, 1976, p. 92–93).

²⁵ Normalien, jeune agrégé de latin qui, durant l'été 1902, travaillait le grec et le latin avec Jean, trois fois deux heures par semaine. Il a su plaire à son élève qui le trouvait « ironique à souhait » et, surtout, suffisamment irrespectueux envers les renommées établies : « Il traite, écrivait-il à M. Cohen, Larroumet de chique et Gazier d'imbécile à ma première leçon » (lettre du 3 septembre 1902).

²⁶ Il s'agit très probablement de Salomon Bernheim, mari de tante Jeanne (1858–1914), l'une des sœurs de Richard Bloch. M. Alain Bousicaux, qui a fait (et continue de faire) des recherches sur la famille Bloch, ayant consulté ses notes, d'une part et interrogé, d'autre part, les descendants de cet oncle, m'apprend que Salomon (1850–1908) se destinait d'abord à la carrière de professeur, mais qu'il « n'a pas persisté dans sa vocation d'enseignant », ayant embrassé la carrière des affaires.

²⁷ D'après le témoignage de P. Abraham (*op. cit.*, p. 79), leur père était très ambitieux pour ses fils : « D'où cette sévérité dans l'appréciation de leur travail. Une sévérité qui contrastait avec son caractère enjoué [...]. Une sévérité toute passionnelle, dont aucun de nous trois, l'ayant successivement reconnue pour telle, n'a songé à lui tenir rigueur. »

entouré de tant de grossièretés et de tant d'inepties inconscientes, augmentent encore mon accablement. Je ne croyais pas que vivre loin de vous pendant quelques jours me fût si pénible [...]. J'ai fait cette nuit le rêve que voici.

Je me réveillais et je te trouvais, ma mère adorée, au pied de mon lit, assise. Tu m'emmenais alors et nous passions la journée à nous dire tout ce que nous avions à nous dire depuis huit jours. Et ce rêve était interrompu tous les quarts d'heure par l'image du sergent de semaine qui m'apportait la dépêche impatientement espérée hier soir²⁸. Je causais cependant avec toi, comme le soir, quand vous êtes au lit et que je traîne encore un peu dans votre chambre avant d'aller me coucher. Puis, vers la fin de la journée, papa est venu du bureau par le rapide. Je vous ai accompagnés à la gare et au moment où votre train partait, la diane a sonné, le réveil était lugubre. Votre petite lettre est venue achever. En ce moment j'ai plutôt envie de pleurer que d'écrire, et il va falloir que je rie toute la journée avec les jeunes gens. Je ne peux plus rien vous dire aujourd'hui. Je suis mal installé, je ne suis pas seul, et je suis le seul que mon képi pompon, mes épaulettes et ma baïonnette n'amuse pas²⁹. Vous écrire m'a fait un peu de bien, mais il me tarde d'être à dimanche. J'aurai probablement une permission de 24 heures.

Votre Jean qui vous aime.

4

[Rouen, 17 novembre 1902]

1 heure lundi³⁰

Mes chers parents, Je profite de l'heure de la « pose »³¹ pour vous écrire en paix. Il fait le plus beau soleil du monde et je vais mieux qu'hier. Une nuit d'un sommeil profond m'a un peu calmé, et j'ai été heureux de recevoir des nouvelles de vous par les Cahen. Mais pourquoi pas de lettre ? A ce propos, je te rappelle, mon cher père, que Pascaud attend une lettre de toi le plus tôt possible.

²⁸ Les sergents assurent le service de semaine. Le sergent de semaine est chargé de commander toutes les corvées, présente au médecin les malades, distribue les courriers, etc. *DM*, art. *Sergent*.

²⁹ Pour avoir un képi sortable, Jean sera obligé d'en acheter un à ses propres frais (Cf. N° 21, p. 32, n. 106). Voir aussi *Glossaire : Képi*.

³⁰ Sur papier réglé à en-tête avec une lithographie de la caserne Hatry, « E. Pantelant. Editeur (Reproduction interdite) ». Bloch se servira encore parfois de ce papier à lettres.

³¹ Il s'agit, évidemment, de *pause*. Bloch met le mot ainsi orthographié entre guillemets, mais abandonnera plus tard cette graphie pour reprendre la forme correcte.

J'ai passé de nouveau ma matinée à la visite et j'y dois retourner demain, après quoi il rendra son verdict, *qui n'est pas du tout assuré*. Dans une heure l'exercice, et je viens d'astiquer mes cuirs, de plier mon lit, de peler des pommes de terre, des carottes et des oignons. J'espère sortir ce soir, comme je suis sorti tous les soirs depuis jeudi, c'est-à-dire par raccroc et sans permission. Il s'agit de payer d'audace, tranquillement, ce qui m'est beaucoup plus facile que je ne croyais. En effet par suite d'une erreur grossière du fourrier de la 11^e mes armes ne m'ont pas été fournies, et je suis obligé d'emprunter une baïonnette à un non sortant. Mon aide, que d'aucuns appellent mon brosseur³² et dont je n'ai pu me passer, malgré ma bonne volonté, pour le premier astiquage de mes cuirs, pour mes leçons de paquetage³³ et le premier lavage de mes linges, délivrés sales, me tire, et je sors avec un majestueux salut au sergent de garde³⁴. J'ai d'ailleurs un chic particulier pour le demi-tour³⁵ : le sergent m'en a fait de justes compliments, et tous les jeunes soldats de la chambrée qui ne trouvent pas d'ancien, viennent prendre de moi des répétitions³⁶; mon autre gloire est le cirage des godillots. Je les fais luire.

J'ai trouvé de bons garçons autour de moi, et je n'ai pas entendu qu'un seul bleu ait été tourné³⁷ ou brimé le moins du monde. Les anciens sont toujours à vous aider, et mon caporal, caporal depuis hier, Laplanche, est un doux normand tranquille, rigide et complaisant³⁸. Mon brosseur, que je ne garderai apparemment qu'une semaine, et auquel je donnerai 5^f 39, est Desservais, caporal-clairon cassé au 74^e et élève-clairon depuis deux mois au 39. Ceux de la « clique » sont d'ailleurs les plus propres, et rendent le plus facilement ce genre de service⁴⁰. Ceux qui font du rabiote ou sont de mauvaises têtes, sont les plus habiles et les plus débrouillards. Desmarais réunit les deux qualités. Un autre de mes amis intimes est Vigor qui fait deux ans de rabiote pour désertage [sic], puis Beauchamp qui en fait six mois pour vol, Roger, un gros sale, laid, avec qui j'ai eu un jour cette conversa-

³² Le mot désignait d'abord le « domestique d'un officier » (TLF).

³³ Le mot *leçon* n'est pas trop fort. Voir *Glossaire : Paquetage*.

³⁴ Voir *Glossaire : Salut militaire*.

³⁵ Voir *Glossaire : Demi-tour*.

³⁶ « On appelle *jeunes soldats* les appelés du dernier contingent et les engagés volontaires, tant qu'ils n'ont pas terminé leurs classes de recrues. » *DM*, art. *Jeune soldat*.

³⁷ *Tourner*, en argot militaire : passer en conseil de guerre (*Esnault*).

³⁸ Voir *Glossaire : Caporal*.

³⁹ Chez Bloch, le franc est d'habitude désigné par un signe qu'on rend ici par un *f* imprimé en exposant.

⁴⁰ *La clique* : ensemble des clairons, des tambours et des fifres, emploi attesté depuis 1901 (*Esnault*).

tion : « Qu'équ'tu fais toi, dans le civil ? (Mets là-dessus l'accent normand.) – J'étudie. – Ah ! t'es dans les études. Moi j'suis dans l'labour. » Mon voisin est le caporal Cuit, de la 7^e escouade, un joyeux, fort en bouche. Dans un autre ordre d'idées, j'ai rencontré, dans ma chambrée, un triple bachelier, licencié ès lettres, philologue en herbe et bon mathématicien, Massignon⁴¹, de Paris. A la 15^e escouade Jaubert, licencié ès sciences, et futur chimiste, pétillant de vie et d'intelligence, malicieux et bruyant à la fois. Nous nous promenons de longues heures dans la cour, ou nous restons assis en rond à causer sur nos plumards, quand nous ne sommes pas de corvée. Je commence à connaître la vie d'ici qui est idiote, imbécile et énervante, mais à laquelle on ne se fait que trop facilement. Il me faut pourtant quelquefois un grand effort de volonté pour digérer la grossièreté et l'incohérence des ordres qu'on vous donne. Et encore je suis de la meilleure compagnie du régiment où tous les chefs sont gais, complaisants, où les bleus sont protégés ; dans un régiment où le colonel est sans cesse au courant de la situation matérielle des hommes ; je ne suis entouré que de braves et honnêtes paysans. Ils sont un peu alcooliques, mais ils le sont gaîment. Je fréquente encore Trotry, de Condorcet, et une vingtaine d'autres dispensés dont je ne connais même pas le nom. J'ai rencontré Hirtz de la 3^e compagnie, le fils du docteur, avec qui j'ai causé. Pascalis, camarade de Jacques qui va être réformé pour lésion au coeur. Il y a à la 9^e escouade un intellectuel arrivé ici, il y a douze jours militariste, et que je vois, très sérieusement, courir au conseil. Il ne peut se faire au régime de la caserne, et décharge des bordées d'injures sur ses chefs, sur ses corvées, sur les ordres qu'on lui donne, sur les officiers. Il s'est déjà fait reprendre avec grossièreté par le sergent ; on l'accable de corvées⁴². Je cause aussi souvent avec le fils

⁴¹ Le futur orientaliste Louis Massignon (1883–1962), dont Roger Martin du Gard a brossé le portrait en ces termes : « Un grand garçon dégingandé, au teint pâlot, au regard clair et illuminé, au sourire très doux, un peu contraint. Parmi ces bruyantes recrues, il avait un air égaré – qu'il a conservé, d'ailleurs, pendant nos dix mois de service ... Il ne comprenait jamais d'emblée les ordres et les explications de nos gradés. Les courroies du sac creusaient de sillons douloureux la chair maigre de ses épaules. Ses godillots lui mettaient les pieds en sang. Il ne se plaignait jamais. Il paraissait à la fois indifférent et très malheureux. Très vite, il est devenu l'intime compagnon de Jean-Richard. Voisins de chambrée, voisins de cantine, voisins d'exercices et de marches. Jamais l'un sans l'autre. Le soir, de lit à lit, d'interminables discussions métaphysiques se prolongeaient, à voix basse, longtemps après l'extinction des feux ... Ce camarade de Jean voulait devenir professeur, – mais peut-être ne songeait-il pas encore au Collège de France. » (*A Rouen, en 1902, Europe* [1957], p. 20)

⁴² Le *DM* définit la corvée comme « travail gratuit imposé aux soldats, à tour de rôle, pour la satisfaction de besoins collectifs ». Les gradés ne sont pas soumis à la corvée. Les hommes punis sont employés aux corvées de quartier. Les corvées « les plus pénibles » sont

de Armand Gautier⁴³ de l'Institut et avec celui du général Jacobey⁴⁴. La connaissance se fait en portant les boules⁴⁵, en déchargeant le charbon ou en pelurant les patates⁴⁶. J'ai été de chambre ce matin, j'ai balayé la chambre, j'ai brossé le parquet, j'ai rangé les bancs, j'ai réparé et goudronné deux balais cassés, puis j'ai été me laver, j'ai plié mon pieu, j'ai ciré mes godasses, j'ai versé le jus, et j'en ai bu deux quarts pleins jusqu'au bord. Puis j'ai brossé et paqueté mes effets de sortie du dimanche. J'ai astiqué mon ceinturon à la cire, j'ai été au pain et à la visite. J'ai alors rejoint la compagnie qui manoeuvrait dans la cour : j'ai fait du pas de gymnastique, du demi-tour et j'ai appris à marcher. J'ai mangé le rata et la bidoche et j'ai été laver les assiettes dans une eau froide, immonde, puante. J'ai été au rapport, j'ai pelé des patates, j'ai été me mettre en tenue pour l'exercice de tout à l'heure (bourgeron et pantalon de treillis par-dessus l'uniforme d'intérieur, godillots, jambières, ceinturon et bonnet de police), j'ai donné à mon lit sa forme d'après-midi, et je suis venu vous écrire avec Massignon, en prenant notre café à la cantine. Les deux heures de pose⁴⁷ qui suivent le rapport et l'heure qui se place le soir entre l'appel de 9 heures et l'extinction des feux sont mes meilleurs moments de la journée⁴⁸. Quant à Cohen, je ne l'ai pas revu depuis jeudi : jour de mon entrée au quartier Hatry. Il est seulement venu hier rue du Renard⁴⁹ pour me dire qu'il était recalé avec de plus mauvaises notes qu'en juillet. Mais j'étais rue du Parvis St-André⁵⁰. J'ai déjeuné avec tante Mélanie, en tête-à-tête, après vous avoir écrit, et j'ai été errer, triste, désœuvré, dans les rues. Ma tenue de guignol m'ennuyait, cela m'ennuyait d'avoir à saluer sans cesse, je prévoyais une journée terriblement longue et lassante. J'ai été me réfugier à *Lakmé*, que le Théâtre des Arts donnait en matinée. J'y ai ressenti une vive émotion mais que j'attribue surtout à mon état nerveux. L'orchestre était assez bon, la musi-

infligées aux soldats punis de prison. Mais les corvées sont aussi le lot des timides et des maladroits, comme Marcel Cohen par exemple (cf. N° 10, dernier paragraphe).

⁴³ Armand Gautier (1837-1920), chimiste français, professeur de chimie médicale à la Faculté de Médecine de Paris, membre depuis 1889 de l'Académie des Sciences.

⁴⁴ Faute d'avoir pu identifier ce général, cette graphie de son nom sera maintenue, de préférence à Jacoby et Jacobée qui figurent dans la correspondance.

⁴⁵ Les pains.

⁴⁶ *Pelurer* : qualifié de familier ou de régional par le TLF qui donne néanmoins des exemples tirés de Zola et Huysmans. La *pomme de terre* a droit à une entrée dans le DM qui précise que chaque soldat en consomme de 1 à 2 kg par jour.

⁴⁷ Cf. *supra*, p. 7, n. 31.

⁴⁸ Voir *Glossaire* : *Rentrée à la caserne* et *Extinction des feux*.

⁴⁹ *Rue du Renard* (cf. *supra*, p. 3, n. 13) va désigner désormais soit les Cahen, soit la chambre mise à la disposition de Jean.

⁵⁰ Chez René Cahen.

que y est jolie, intéressante, et parfois très forte. En tout cas elle n'a pas cessé de me faire plaisir. Pourtant j'en suis sorti tout aussi lugubre, j'ai traversé la foire St-Romain où tout le département s'écrase au milieu des quinquets. Le bruit m'a répugné, je me suis sauvé dans les petites rues, et à 7 heures j'ai été diné chez René, avec la tante et Mme Dreyfus.

Je suis rentré à 9 heures et me suis couché. Voilà bien des *je*. Mais je sais que les détails de cette vie nouvelle doivent vous intéresser. Pour en finir avec ce *je*, je te demanderai seulement, mon cher père, de m'acheter et de m'envoyer le *Rire*, de Bergson, Alcan, 2^f 50. Je n'ai rien à lire que le Goethe qui est trop volumineux ; il demande un pieux recueillement que je n'ai pas encore eu. Le Bergson au contraire se glissera dans la poche de la capote.

Quant à vous, mes chers parents, que faites-vous ? Si je parle de moi, c'est que je n'ai pas de nouvelles depuis les trois lignes m'annonçant mon recalage.

On sonne au rassemblement. Je me sauve et je vous embrasse tendrement,

Votre Jean

5

[Cp. Rouen, 17(?) novembre 1903]

2 heures

[...] Cette journée est toute heureuse [sic] pour moi, grâce à ta venue d'hier, ma chère mère, et si je ne puis vous écrire au long ce que je pense et médite, c'est que je n'ai pas un instant de répit depuis ce matin. Nous allons dans cinq minutes au bain, nous venons des pelures, du rapport, de la soupe ; nous avons nos armes que nous avons été chercher au corps. Il gelaît à moins 2° ce matin, pendant l'exercice, et nos mains nous cuisaient. Nous avons pivoté⁵¹ pendant trois heures, quel appétit. On m'appelle au bain ; la vie aujourd'hui est intenable et les bleus sont affolés. Bonne santé, cher père, et baisers pour vous tous de votre Jean.

⁵¹ *Pivoter* : manoeuvrer, tourner et virer au plaisir des chefs (*Esnault*).

6

[Cp. Rouen, 20 novembre 1902]

Mes bien chers parents,

Merci de votre, de vos lettres copieuses, qui me sont arrivées ce matin pendant l'exercice, sous les flocons de neige. Il dégèle un peu ce soir, mais il y avait moins 5° au réveil ce matin⁵². Je me suis habillé ce soir en hiver des pieds à la tête, et j'ai été vacciné⁵³ aujourd'hui. Donc soyez rassurés sur ma santé. [...] J'ai commencé pour bonne-maman une lettre que je terminerai demain. Je veux seulement vous dire que je vais bien, que j'ai un appétit d'ogre et que la vie était bonne aujourd'hui. [...]

7

[Cp. Rouen, 21 novembre 1902]

Vendredi midi. Par ordre du colonel toutes les permissions de 24 heures sont refusées aux jeunes soldats jusqu'à nouvel ordre. Tout est donc complet pour rendre embêtant le séjour de la caserne. Néanmoins je demande une permission de théâtre pour dimanche soir. Je vous en prie, ne venez pas. Marcel sortira probablement, il faut que vous restiez avec lui ; il ne pourrait venir lui-même, ce que je désirerais bien, aussi la famille ne doit-elle pas se morceler le seul jour où elle puisse être à peu près au complet. D'ailleurs c'est une fatigue et une dépense inutile. Je vous regretterai, inutile de vous le dire, mais soyez assurés que les Cahen ne me laisseront pas seul. D'ailleurs je suis demandé par les camarades avec qui j'ai dîné hier soir. Ne craignez donc pas pour moi trop de solitude. Je souffre de ne pas vous voir, mais restez ensemble ce jour-là. Je me ferais un remords que l'un de vous, mes chers parents, vienne ici.

Pour un amateur de belles choses cet hiver précoce est une bonne aubaine. Des toits pointus, des vieilles mesures, autour de la caserne, les tours de St-Ouen, de St-Maclou, de la Cathédrale, le tout blanc et silencieux, cela

⁵² Voir *Glossaire : Réveil*.

⁵³ « Dans les corps de troupe, les médecins militaires sont tenus de vacciner ou de revacciner les recrues à leur arrivée au corps [...] ; l'opération doit être plusieurs fois renouvelée chez les sujets réfractaires. » *DM*, art. *Vaccin, vaccination*.

est fort nouveau pour un Parisien⁵⁴. Seules les pieds gèlent et les oreilles cuisent. Au reste nous sommes occupés et je coupe en ce moment aux pelures. — 1 heure. Je n'ai pas coupé aux pelures. On m'a relancé ici et le sergent s'est payé ma tête. Le froid augmente et le ciel s'obscurcit. Il gèle et il neige toujours. Jamais je n'aurais pensé que le froid me fit si peu d'effet. Ce qui m'ennuie un peu c'est que mes vaccins prennent. Je vais tâcher de vous écrire plus longuement ce soir ou demain. Votre tendrement dévoué Jean.

8

[Rouen, 21 novembre 1902]

6 heures. Vendredi. Rue du Renard

Mes chers parents, Je tiens ma promesse, et je vous écris à loisir, assis auprès du feu, lavé, brossé et relativement propre. Plus je songe que je n'irai pas dimanche vous embrasser et dîner sous la lampe de la famille, plus je m'attriste. Et j'ai regret de vous le dire, car je vous prie avant tout de ne pas venir. [...] Je suis libre le dimanche de 7 heures du matin à 9 heures du soir, et, je l'espère, à 1 heure du lundi matin, car je vais déposer demain une demande de permission de théâtre.

La journée s'est passée fort occupée et fort froide. Mais je suis si bien entouré de tricots que je n'ai pas trop souffert. Seulement au bout de trois heures de théorie en chambre⁵⁵ sur le fusil et le tir, nos pieds étaient de marbre, de marbre nickelé. Ce matin, diane à 6 ½ ; ordre d'avoir vidé dans la cour, à 7^h moins le quart, les lits ployés, le café bu, la chambre faite, nos paillasses ! Vous devinez l'affolement, les hurlements, les injures, les punitions. A huit heures présentation des dispensés au colonel, en armes et en grande tenue, par compagnie. Nous avons piétiné une heure dans la neige, pour un speech de cinq minutes. Le spectacle était pourtant fort curieux de cette grande cour blanche, entourée d'un décor presque wagnérien. Hatry

⁵⁴ Sur la situation topographique de la caserne Hatry, on se reportera à la description qu'en donne Bloch lui-même dans la lettre qui suit.

⁵⁵ Voir *Glossaire : Théorie*. Quant à la manière dont un caporal particulièrement désagréable et borné peut comprendre la « théorie », on n'a qu'à lire le dialogue rapporté à la fin du 2^e paragraphe de la lettre N^o 25, p. 38.

est au centre du plus vieux quartier de Rouen⁵⁶. Les maisons sont aiguës, elles se penchent en vieillottes les unes sur les autres, elles montrent de grandes poutres noires sur un plâtre gris ; et elles se capuchonnent de neige d'un air très antique. Le fond du tableau est formé par trois merveilles gothiques : la tour centrale de St-Ouen, terminée par une rangée circulaire de petits clochetons pointus – la grosse tour Sud de la Cathédrale, qui est rude, massive et infiniment délicate dans ses ciselures – le clocher à étages de St-Maclou. Je ne parle pas des autres églises plus proches, toutes blanches avec des allures russes, ni de la flèche en fonte de la Cathédrale, ni de Bon-Secours⁵⁷ couronné d'arbres grêles. Rouen est vraiment une ville curieuse. – Quant au beau colonel, il a été aimable ; il nous a rappelé ce qu'il attendait de nous au peloton, il nous a demandé si nous étions décidés tous à y entrer ; quelques-uns ont préféré rester à la compagnie, treize sur dix-neuf se sont prononcés pour le peloton.

Nous sommes 120 hommes à la 4^e compagnie, dont 59 anciens, 19 dispensés de l'article 23, plus un aux bureaux. Après la présentation, il y a eu exercice et manoeuvre⁵⁸ en plein air jusqu'à 10 heures, puis la soupe. Je me suis décidé aujourd'hui, malgré toute ma bonne volonté, à manger à la cantine. Je me suis efforcé, le dernier de tous mes camarades, à goûter du rata et de la bidoche, mais mon estomac me le reproche avec aigreur depuis hier. Ce qui me révolte surtout, c'est l'abominable saleté d'une nourriture en somme copieuse⁵⁹. J'ai été aujourd'hui de soupe, à mon tour, c'est-à-dire que j'ai été l'homme de l'escouade chargé d'aller chercher la soupe, le légume et la viande de l'escouade renfermés dans une grande marmite à triple étage en étain. Je partage les portions, et je vais après le manger vider et laver la marmite, la rentrer à la cuisine, laver et essuyer les assiettes et les couverts. Je ne connais pas de corvée aussi répugnante. On plonge ses mains dans un baquet d'eau tiède, sale, puante, *la même* pour deux bataillons, c'est-à-dire pour 64 escouades (!). Pénétrer dans la cuisine est un supplice qu'on n'envie pas. D'ailleurs Servièr⁶⁰ s'est emporté contre Boëlle à cause de leur saleté et de leur installation par trop primitive. La

⁵⁶ La caserne se trouve tout près, à environ 300 m de Saint-Ouen, entre la place d'Amiens et la place Saint-Vivien, les deux places étant reliées par la rue Armand Carrel, derrière la rue Mollie.

⁵⁷ Colline de Bon-Secours (orthographe contemporaine), panorama de Rouen.

⁵⁸ « Le terme de *manoeuvre* est fréquemment employé pour désigner les exercices de diverses sortes au moyen desquels on instruit les hommes de recrue et plus tard les unités constituées. » *DM*, art. *Manoeuvre*.

⁵⁹ Le règlement attache pourtant une grande importance à l'hygiène alimentaire dont les exigences sont amplement détaillées dans le *DM*.

⁶⁰ Le général de division Servièr.

soupe de midi a fait crier jusqu'à ces gros paysans ; elle était poivrée à faire jaillir les larmes et le singe (boeuf de conserve) n'était qu'une filasse froide. J'ai vu à ma table Roger prendre portion de singe à deux mains, la séparer en deux en les écartant, comme on ferait du macaroni, et se les mettre successivement dans la ... bouche. Au reste Dubois⁶¹ a conseillé à ce Roger de passer son bourgeron pour le déjeuner, afin que sa veste ne salisse pas son assiette. J'irai donc à la cantine.

Après le déjeuner les pelures, sous la neige, pendant une demi-heure. Je me suis résolu à pelurer avec mes gants moufles pour ne pas me glacer les doigts au contact de patates qui nous attendent sur le sol depuis deux heures. Après les pelures, que l'on fait en chantant des refrains soldatesques⁶², nous avons rempli nos paillasses d'une paille fraîche et nous avons eu une longue théorie sur le fusil. Chacun de nous l'a démonté, l'a remonté, a miré, a pointé, en présence des officiers⁶³. J'ai obtenu la meilleure note, avec quelques camarades, assez rares. Nous avons subi ensuite une conférence très nationaliste de notre lieutenant sur la discipline militaire et sur les marques de respect envers les supérieurs. Après cette simagrée ridicule, nos caporaux nous ont interrogés sur ces enseignements tout frais : le comique après le grotesque. « N° 5 (c'est moi), pourquoi le militaire il ne doit pas insulter les femmes, les vieillards et les enfants, tous les faibles, de la rue ? (Silence du N° 5). – Eh bien, Bloch, si vous insultez, supposition, des jeunes filles, de celles qui vont en troupes, en troupeaux sur les trottoirs avec des bonnes soeurs⁶⁴, des filles de famille, eh bien vous ne savez pas qui que ça peut être, et vous risquez le danger de prendre quelque chose. Voilà pourquoi. » C'est le caporal La Planche, commandant en chef de la 5^e escouade qui a énoncé ces maximes.

Enfin à 4 heures on nous a libérés, j'ai été prendre à la cantine un café au lait, deux boulettes, un bâton de chocolat à la crème, j'ai été toucher un képi pompon neuf, un ceinturon neuf au magasin, je me suis astiqué, et je suis sorti. Dans la cour, Massignon qui m'a rejoint, m'a dit qu'au moment où il quittait la chambrée il a entendu l'adjudant qui annonçait à la compagnie qu'elle est de piquet ce soir. Admirez l'art de sortir à cinq heures battant [*sic*].

Mon vaccin prend, malheureusement pour moi. J'ai des petits boutons sur le bras, des démangeaisons, un peu de fièvre, pas de sommeil la nuit,

⁶¹ Le capitaine Dubois dont le nom reviendra souvent dans cette correspondance, commandait la 4^e compagnie.

⁶² Voir *Glossaire : Chants militaires*.

⁶³ Voir *Glossaire : Pointage*.

⁶⁴ avec des bonnes soeurs ajouté en surcharge

mais encore beaucoup d'appétit. Je me soigne par la chaleur, je me couvre énormément, je bois chaud, et je me ferai, le cas échéant, dispenser d'exercice demain par le capitaine. Enfin ne vous inquiétez pas. Il n'y a là rien que de normal. Je vous parle beaucoup trop de moi.

Pour en finir avec Rouen, Mons. Dreyfus est arrivé ce soir ici, Mad. Dreyfus, Georgette vous envoie [sic] à tous leurs grandes amitiés, et Mons. Dreyfus à toi, ma chère mère, car il ne connaît pas papa. Tante Mélanie et ses fils, toujours les mêmes pour moi, vous embrassent, et la tante se plaint de n'avoir pas de lettre de bonne-maman. Pour moi, je ne me plains pas des plis que je reçois. La lettre de Pierre m'a fait le plaisir que vous imaginez, je l'ai souvent relue. Je garde précieusement, avec toutes les autres, ta dernière, mon cher père. Elle est pleine de réconfort. [...]

Samedi 6 heures

Tout heureux de la dépêche arrivée pendant la distribution de tabac et des lettres envoyées par la tante avec deux morceaux de poulet à 10 heures. Je ne sais comment vous remercier de toutes les marques de tendresse qui vous coûtent la tranquillité et le repos commun d'un dimanche. Par contre je suis furieux de n'avoir pu encore vous expédier ce mot. La journée a été surchargée et la pose⁶⁵ d'une heure que trouvent après le rapport ceux qui mangent à la cantine a été remplacée par une bousculade abominable. Ce matin revue de la compagnie au complet, et je te prie de croire, ma chère mère, que c'est une revue de détail⁶⁶ comme tu n'en passes jamais à la cuisine (A propos mes amitiés à Mathilde⁶⁷). Puis exercice, puis déjeuner, puis rapport, puis allés au Champ de Mars saper⁶⁸ nos couvertures, puis patates, interrompues par une revue improvisée du régiment complet en grande tenue, repelures, corvées, exercice, manoeuvre, revue de nos effets de sortie, conférence du capitaine et sortie. Voilà le bilan de notre journée, et songe, ma chère mère, que nous avons changé *neuf* fois de tenue en l'espace de 14 heures de temps ! Le Bargy, roi de la gomme⁶⁹, n'est rien à côté de nous. Mais le plus lamentable c'est la bousculade générale, les paquetages à faire et à refaire, les corvées qui vous surprennent en caleçons, les revues qui

⁶⁵ Voir *supra*, p. 7, n. 31.

⁶⁶ Voir *Glossaire : Revues de détail et Paquetage*.

⁶⁷ Mathilde : cuisinière des Bloch.

⁶⁸ *saper* : creuser.

⁶⁹ Auguste Le Bargy (1858-?), comédien français. *La gomme. Arg. vx. : le monde des gommeux. Gommeux* : Jeune élégant du XIX^e siècle, désœuvré et vaniteux, syn. de *dandy* (TLF).

vont vous chercher aux pelures, les cris ... oh ! bourrique de métier. Ce qui me console c'est de supporter ces misères avec trois ou quatre camarades de compagnie, dont un de chambrée, Massignon. Ce garçon a une érudition prodigieuse, classée avec tranquillité, méthode et une sorte de sérénité supérieure. Il a été inscrit cette année au cours de Sylvain⁷⁰, et n'y a pas mis le pied. Nous causons de longues heures en passant et défaisant nos pantalons, en frottant stoïquement nos cuirs ; nous battons la semelle de pair, et nous nous réunissons en groupe aux pelures. Les autres sont Gautier, fils d'Armand Gautier, étudiant médecin, un gros garçon de 18 ans, intelligent jusqu'au bout des ongles, amusant, passif et spirituel – Montérau, une longue perche au nez énorme, qui sort de Grignon⁷¹ – Jaubert, futur chimiste dont je vous ai parlé. Quant à Cône il est venu me trouver ce soir ; il est triste, abattu, solitaire et découragé. Il n'a pas trouvé à qui se fier et se plaint de ne pas me voir. Par contre le métier le dégoûte moins que moi, il supporte sans autant s'en apercevoir toutes les grossièretés et toutes les iniquités dont je suis plein, et dont je vous parlerai un jour. Le régiment est une école pour moi. J'y fais bien ma besogne, mais je tiens mes yeux et mes oreilles ouverts : j'entends, je vois, je retiens, et un jour ... nous nous reverrons. Je me suis remis à lire du Goethe et du Heine, ce qui m'aide à me remettre à penser – chose dont j'ai oublié l'usage pendant huit jours.

Marcel m'a gâté d'une bonne lettre. Je commence à lui répondre. Dieu seul sait quand je finirai. [...] mon vaccin n'a pas pris [...].

⁷⁰ Sylvain Lévi (1863–1935), fils de Pauline Bloch, soeur d'Abraham, et de Louis Lévy, « avec un *i* qui le différenciait des Lévy de ma famille maternelle » (*Abraham*, p. 48), professeur au Collège de France depuis 1894, avait épousé Désirée, l'une des soeurs cadettes de Richard Bloch. « Sylvain Lévi était un indianiste, brillant, arrivé très jeune aux plus hauts professorats, chef d'école aux nombreux élèves. Il était à la fois cousin et beau-frère de l'ingénieur Richard Bloch. Mais des brouilles périodiques de famille avaient fait que cet oncle avait été fort peu présent dans l'enfance de Jean-Richard Bloch (*Cohen*, p. 76). » Très présent, en revanche, dans sa jeunesse : « Dès que Jean a fréquenté la Sorbonne, il a trouvé là [rue Guy-de-la-Brosse où habitaient les Lévi] comme une patrie d'élection. Les hymnes qu'il chantait, de retour à la maison, soulevaient chez mon père des mouvements d'humeur (*Abraham*, p. 49). »

⁷¹ Ecole d'agriculture.

Mardi 25 novembre 10^h 30

Mes chers parents, ma chère grand-mère,

Je n'ai pas reçu lettre de vous ce matin, à la distribution de 9 heures. Serais-tu par hasard toujours couchée, ma chère maman ? Je n'ai pas vu une ligne de toi depuis samedi et tu m'as toujours gâté de lettres. Je pense d'autre part que vous avez reçu toutes mes lettres journalières régulièrement. [...] Dites à Marcel que la lettre que je lui destine attend depuis samedi un pied en l'air – que je pense souventes fois à lui. [...]

Hier lundi il a crassiné tout le long du jour et le jour n'a eu aucune peine à devenir nuit dès 3 heures. Le matin nous avons fait de la gymnastique en plein air. L'après-midi exercice et théorie en chambre ; conférence du lieutenant sur l'organisation de l'ordinaire et sur l'unité administrative de l'armée, la compagnie. Elle a été suivie d'une interrogation dudit sur sa conférence. J'ai dîné avec les Cahen et les Dreyfus. Ce soir pour la première fois, je vais passer quelques heures et dîner avec Cône – demain je me propose de musiquer avec Massignon⁷². Ce matin, depuis 7 heures, par un fort beau temps exercice, mouvements d'ensemble, marche, terminée par une course où je suis arrivé premier ex aequo, sur une longueur d'environ 100 mètres. Je suis rompu, courbaturé, mais en bonne santé, et le thermomètre est remonté à une température normale, chaude même.

Je me suis abonné à un cabinet de lecture, pour la somme exorbitante de 3^f par mois, plus une caution de 2^f 85. [...] J'ai commencé, dans les tramways que je prends tous les jours, Anna Karénine. Je voudrais savoir, chère mère, si tu as continué Ibsen, et ce que tu en penses. On siffle pour le rapport, et je vous quitte [...].

[P.-S.] Plus de permission, même de théâtre, pour les jeunes soldats, jusqu'en janvier.

⁷² Jean héritait ce goût de la musique de sa mère, « très musicienne, qui organisait chez elle des séances de musique de chambre, qui jouait correctement du piano » (*Abraham*, p. 50).

Jeudi 27 novembre 1902

Mon cher père, A la caserne le temps s'écoule sans faire de bruit. Le soir vient sans que l'on ait songé que la journée pouvait bien finir. Quant à additionner les jours de façon à déterminer une date précise, cela est sans intérêt immédiat, par conséquent inconnu. Voilà pourquoi, y pensant depuis une huitaine, j'ai laissé passé ton anniversaire⁷³ ; je le plaçais toujours dans l'avenir. Tous les désirs que l'affection, la reconnaissance, l'estime et le respect peuvent formuler pour quelqu'un, je les ai pour toi, mon cher père. Ton exemple et celui de notre mère, nous ont conduits à la bonne porte de la vie, celle qui mène au repos intérieur et au sentiment du travail accompli. Pour tout ce qui nous reste de chemin à faire, c'est notre tâche. J'ai le sentiment de n'avoir pas rempli votre attente dans les premiers pas que j'ai faits seul. Mais je ne saurais trouver un meilleur jour pour te renouveler l'assurance de mon dévouement à ma tâche future. Je suis loin de mes papiers, au milieu d'une besogne brutale et parfois dégradante ; j'ai en spectacle, pour ainsi dire, toute ma vie passée jusqu'au 11 novembre⁷⁴ ; je suis loin de vous, et je sens plus nettement que jamais ce dont je vous suis redevable ; ma conclusion est que je ne me suis jamais écarté de la grande route, mais que je ne l'ai pas toujours suivie d'un pied suffisamment ferme. Je reprendrai mon travail de licence avec vigueur ; mais il n'occupera pas seul mon année ; d'autres projets pratiquement résolubles [sic]⁷⁵, quoique flottants, se proposent de le compléter. Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir perdu un an en rhétorique sup⁷⁶. Quoi qu'il en soit, animé de tous les bons sentiments auxquels nous oblige toujours un jour d'émotion, je profite de ta fête pour t'affirmer mes intentions⁷⁷. Je ne sais trop comment te dire d'une autre manière que je fais pour toi les voeux les plus profonds. Je crois inutile de te les rappeler. Ils sont entendus entre les parents et les enfants du moment que les enfants viennent au monde.

⁷³ Richard Bloch, né en 1852, fêtait son anniversaire le 25 novembre.

⁷⁴ Sa première journée complète à la caserne.

⁷⁵ Première rédaction : « résolu », raturé.

⁷⁶ Marcel Cohen devait faire le même constat (*Cohen*, p. 75) : « nous nous sommes lui et moi trouvés faire une creuse année de rhétorique supérieure au même lycée Condorcet. Là, aucune révélation de professeurs ; nous avons été intéressés, non séduits par le philosophe Léon Brunschwig. »

⁷⁷ intentions en surcharge, sur « sentiments », raturé.

J'ai passé la soirée de lundi avec Cohen. Il est un peu remis de son abattement mais toujours morne. J'ai appris par un de ses camarades de compagnie, qu'il est la tête de Turc de sa chambrée, qu'on le tourne en ridicule pour sa gaucherie et sa maladresse, et que sur lui tombent toutes les corvées. Cela m'a beaucoup peiné. Hier soir, après dîner à la cantine, vers les 5^h ¼, je suis sorti avec Massignon, et nous avons passé quatre heures chez lui au piano. Nous avons joué du Beethoven et un peu de Wagner. L'émotion de cette première musique entendue depuis tant de jours d'abrutissement m'a secoué jusqu'au talon. J'en ai eu un sommeil agité et nerveux. Massignon est un garçon supérieurement intelligent et doué. C'est un grand travailleur. Malheureusement, s'il partage mes idées au point de vue critique, il ne les partage plus en ce qui concerne les événements futurs. Il n'est pas socialiste⁷⁸. Je t'embrasse, mon cher père, et toi aussi, chère maman. Votre fils Jean.

11

[Rouen, 28 novembre 1902]

Vendredi 6 ¼

[...] Ce qui m'afflige encore plus c'est de te savoir couchée et souffrante, ma chère mère. La gentille lettre de Pierre qui me l'a appris me donne peu de détails, mais je devine sans peine la cause de ton mal. Tu prends des soucis et des changements plus que ta part. Tu as dû passer quelques nuits blanches et quelques journées anxieuses. Comme je voudrais être à Paris, t'embrasser, te dire tout ce que j'aurais à dire, et réoccuper ma petite chambre près de vous. Les lettres que je vous envoie sont confuses et d'un style

⁷⁸ Dans les souvenirs de Massignon, cette vision d'avenir est identifiée au judaïsme, on ne s'explique pas autrement la façon dont il évoquera ce passé commun dix ans après la mort de son ami : « En 1902–1903, comme soldats, camarades de chambrée à Rouen, camarades sous la tente à Mailly, lui encore passionnément juif, moi insuffisamment chrétien. » (*Massignon*, p. 21.) Bloch se prononcera bientôt en termes explicites sur sa vision du judaïsme (cf. N° 38). S'il émet avec autant de naturel cette remarque sur leurs divergeances, c'est qu'il sait son père sensible à la question sociale. Richard Bloch sera fondateur en 1903, puis vice-président et président de la Société des Logements Economiques pour familles nombreuses, fondateur et administrateur de la Société Pax, pour construction d'Immeubles à Bon Marché, etc. (Cf. *DB*, un CV dactylographié de Richard Bloch.) Son fils cadet le caractérisait comme étant « un farouche tenant » de l'économie libérale qui « voyait dans la concurrence l'origine de tout progrès industriel », mais qui donnait néanmoins « la primauté [...] à l'intérêt général (*Abraham* p. 30–31). »

bâclé. Mais vous devinez le nombre des mots et des pensées qui se bousculent pour aller vers vous ; de plus vous pouvez difficilement vous imaginer l'abrutissement que procure la vie que je mène ; le régime de la caserne nous prive de tout ressort mental, intellectuel. Je n'arrive plus à trouver mes mots, à classer mes idées ; je constate chez tous ceux qui m'entourent, chez les plus intelligents même, cet affaissement des facultés cérébrales sous la discipline du corps. Je n'ai plus qu'un désir : la musique.

Il fait un temps d'avril, pluie et soleil, chaleur et boue. Nous avons manœuvré au Champ de Mars de 7^h à 9^h ½ ce matin et de midi à 3 ½ cette après-midi. Les exercices de fusil offrent plus d'intérêt que les simples assouplissements, mais sont plus durs. Tenu à bout de bras pendant une deminute, sous les yeux féroces d'un lieutenant, le Lebel semble peser 100 kilos⁷⁹. Par contre, son démontage, son graissage, sa simplicité sont admirables ; il n'y a qu'une chose fâcheuse, qui me fit le remettre au râtelier avec joie, chaque fois que nous le déposons au retour de l'exercice, c'est qu'il est fait pour tuer. [...]

12

[Rouen, 29 novembre 1902]

Samedi soir 2 heures. A la cantine

[...] Le besoin de te revoir⁸⁰ est si grand, que par moment je comprends le sentiment des déserteurs que le mal de la famille atteint. [...] Je m'en vais tâcher de passer ma journée de demain dans un peu d'isolement. J'ai hâte d'être seul, entouré d'étrangers qui ne remplacent pas les parents. Si le théâtre donne une matinée intéressante, j'irai, sinon, je crains bien de ne pouvoir rester en tête-à-tête d'un livre. Si vous écrivez à la tante, comme elle me charge de vous le demander, touchez-lui un mot très discret et très incident sur la nécessité que je ne perde pas contact avec mes occupations antérieures et futures. J'ai acheté *Bouvard et Pécuchet* ;

⁷⁹ Le fusil modèle 1886, dit fusil Lebel, calibre de 8 mm, est une arme à répétition adoptée en 1886 pour l'armement de l'infanterie française. Long de 1,32 m (1,83 avec baïonnette), il pèse, sans baïonnette, le magasin vide, 4 kg 180, avec le magasin chargé, 4,415. (*La Grande Encyclopédie*, t. 18, Paris, Lamirault et C^{ie}, s. d.)

⁸⁰ Lettre adressée à sa mère qui souffre encore de migraine.

Dimanche soir 5^h ½

pour lire au quartier, ne voulant pas emporter un livre de location dans ce milieu de vol et de saleté⁸¹. J'ai été interrompu hier par l'appel. Nous avons passé une revue du commandant, au pied de nos lits, qui n'a pas duré moins de ¾ d'heure pour notre chambrée. Le reste du jour je n'ai pu finir ma lettre. J'ai passé une soirée avec Massignon chez lui. Gautier et Montérau, l'agriculteur, sont venus nous rejoindre à 7 heures. Quoique Massignon fût blessé au pouce, nous avons fait 3 heures ½ de Beethoven à quatre mains : nous travaillons l'adagio de la 9^e symphonie ainsi que la marche de Vendredi Saint, dans *Parsifal*. Lorsque nous serons plus en doigts nous entamerons les allegros de la symphonie. Pour nous délasser, nous nous sommes joué réciproquement ou plutôt nous avons pataugé les plus belles sonates de Beethoven ; nous avons lu, causé, ri, dit des folies et parlé de choses graves. 9 heures sont vite arrivées dans ces conditions. Ce matin je me suis promené avec Massignon, Gautier, Montérau, Jacobey, le fils du Général, Siegfried⁸², le fils du politique, Klincksieck⁸³, le fils de l'éditeur et Cohen depuis 8 heures jusqu'à 9 heures ¾, où je les ai conduits à la gare. Je suis allé aux Nouvelles Galeries m'acheter une caisse en bois blanc, à compartiments, pour enfermer mes affaires à la caserne. Je suis rentré me barbifier et me laver, j'ai lu ta bonne lettre, ma chère grand-mère, et j'ai accompagné la tante au Parvis St-André. Les Cahen sont d'excellentes gens mais de grands mangeurs de temps. Ils n'ont rien dans la tête, en dehors des charbons⁸⁴, que les huîtres ou les escargots ; on reste deux heures à table, deux heures devant le petit verre et deux heures à s'embrasser. Je bous quand je suis là des instants que je perds et que je voudrais employer à lire [...] et me voici, n'ayant rien fait de ma journée, mal reposé, furieux. [...]

[P.-S.]⁸⁵ Inutile de venir avant 5 heures moins quelques minutes au quartier. Le colonel a interdit les visites avant l'heure de la soupe. A demain, à demain ! J'ai dépensé une trentaine de francs déjà depuis mon entrée au régiment, ma chère grand-mère. Je vous expliquerai pourquoi tant.

⁸¹ A la cantine.

⁸² Né dans une famille de notables protestants du Havre, Robert (1883–1923), fils de Jules Siegfried (1837–1922) et frère d'André (1875–1959), économiste et sociologue. Ses relations furent plus intimes avec Roger Martin du Gard à qui fut confié son journal intime.

⁸³ Orthographié ici Klincksiek. Georges Klincksieck, fils du libraire de la rue de Lille, engagé à 18 ans. Roger Martin du Gard évoquera un jour son physique de « jeune éphèbe aux yeux bleus » (*Sicard*, 1976, p. 509). Il en fera aussi un personnage de son roman *Devenir!* Il jouera, comme Bloch, des rôles de femme dans la troupe improvisée de Mailly. Cf. *Appendice II*, p. 150.

⁸⁴ Cf. supra, p. 3, n. 13.

⁸⁵ Il attend la visite de sa grand-mère pour le lundi.

[Rouen, 4 décembre 1902]

Jeudi 6 heures

[...] ⁸⁶ Si j'avais pu te parler un peu, ma chère mère, de mes huit premiers jours à la caserne, de ma lutte à coups de « litres » contre le mauvais esprit et la défiance de l'escouade dans laquelle j'avais été tout d'abord versé à mon entrée à Hatry, des tournées payées avec dégoût mais sur réclamation, en qualité d'engagé, aux anciens de ma chambrée, de mes deux théâtres payés de ma poche, de cinq ou six grosses emplettes faites aux Nouvelles Galeries (boîte, pantalon de treillis, épaulettes, matériel du parfait astiqueur de cuirs) etc. – et si je t'avais fait le compte de ces dépenses, en ajoutant que je ne dépense *aucun* argent de poche, hors les tramways et du pain, tu te serais moins étonnée et indignée de l'argent « nécessaire à mon entretien ». J'ai commencé à marquer mon pognon depuis une huitaine, et j'ai opéré un système progressif de réduction de dépenses. Car malgré tout, j'avais vu de moi-même, pendant la dernière semaine de novembre, que la fortune glissait trop vite ; mais je le faisais silencieusement, à ma façon. Pour achever, je vais solder demain mon compte à la cantine et me remettre au rata. Je veux m'y habituer ; je vais diminuer mes sorties du soir, où je dînais à mes frais ; j'ai fait passer de 2^f 50 à 2^f la semaine de Desmarais ; quant aux autres dépenses, je ne sais vraiment où les attaquer ; je ne sors pas un centime de ma poche lorsque je suis hors de la caserne, et souvent j'ai refusé d'entrer dans une pâtisserie avec des camarades par esprit d'économie. Ce mot est prétentieux mais je ne me donne pas la peine d'en trouver un autre.

Quant à la question travail je dirai seulement qu'en partant de se coucher à minuit et de se lever à quatre heures, j'avais encore gardé le bon sens de ne pas entendre la même nuit. Je saurai me coucher à minuit comme me lever à quatre heures ; mais je ne songe pas à me mettre 20 heures de travail sur le bras ! Je croyais que vous m'estimiez plus sage que de dire une telle bourde. Je suis décidé au labeur, historique, en dépit des ricanements de Salomon ⁸⁷, les actes répondant pour moi. D'autre part les deux faits que tu relèves avec inquiétude, ma chère mère, touchant ma négligence à l'égard de ma santé, ils sont isolés. Au contraire, je me nourris énormément, et de choses fortifiantes, comme d'oeufs, de beefsteacks [sic], de côtelettes, de

⁸⁶ Sa mère s'étant inquiétée de l'argent dépensé par lui, Jean s'explique.

⁸⁷ Salomon Bernheim.

pain. J'ai grand appétit et si parfois j'ai l'air de jeûner, ce n'est qu'un accident, et c'est que ce jour-là je n'ai pas faim. [...]

La journée d'aujourd'hui, où il a gelé constamment, s'est fort bien écoulée. On nous a fait faire beaucoup de pas de gymnastique et beaucoup de mouvements d'assouplissement. L'entraînement méthodique s'accomplit très bien, quoique la 4^e compagnie soit la plus molle du régiment. Les marches ont commencé cette semaine, et notre tour viendra probablement sous peu. Massignon voulait m'emmener à toute force ce soir, ou me faire promettre de venir chez lui d'ici quelques jours. Fidèle à mes résolutions, j'ai refusé. D'ailleurs il m'a semblé hier soir que mes sorties contrariaient fort la tante et même Robert. C'est là un excès d'amour qui m'ennuie (ô égoïsme !) et me donne du souci pour l'avenir. Car je n'ai pas l'intention de me calefeutrer tous les soirs à ½ heure de la caserne, loin de tous mes camarades, et à passer la moitié de mon temps dans une salle à manger. Je suis sollicité de tous les côtés, par Massignon, Gautier, Jaubert, Cohen, Weil (le Weil de la Gare St-Lazare et d'Anna), Weill (de Condorcet) et Kudberg [?] et je les refusais jusqu'alors invariablement de crainte de déplaire à des gens à qui je dois tout. Et je suis fondé dans cette crainte !

[...] Quant à l'escapade promise pour lundi⁸⁸, elle me sourit, elle me rit, je m'en épanouis. Et si papa voulait, il reviendrait deux heures plus tôt de son bureau, et nous irions faire tous les trois une noce divine. Comme je vous veux tout à moi, et que les Cahen pourraient s'en froisser, il est meilleur que vous n'y mettiez pas les pieds et qu'ils n'apprennent rien de ce voyage. Je vais demander une permission de la journée pour lundi, car un bleu en a obtenu une aujourd'hui. Pour cela, ma chère mère, voudras-tu m'envoyer p.r.d.c. un petit mot, dans le même pli que ta lettre, un petit mot que je puisse montrer à l'adjudant et au capitaine. En ce cas je serai à 3,40 et même plus tôt si tu veux bien m'indiquer une autre heure sur ledit mot à la gare.

Vendredi. On m'a appelé à dîner à 6 ½, et à 8 ½ nous étions encore à table. Je n'ai pu terminer ma lettre, à mon désespoir. [...] Nous avons marché depuis 7 heures par un froid de 4°. Les officiers connaissent heureusement le moyen de combattre l'onglée par le pas de gymnastique, avec le fusil et les cartouchières chargées. Nous allons incessamment commencer nos marches.

⁸⁸ Ses parents prévoient de venir le voir ce jour-là.

[Cp. Rouen, 5 décembre 1902]

Vendredi soir

[...] Je viens de recevoir les confidences renouvelées du malheureux Cohen qui souffre beaucoup à sa compagnie. Il est « signalé », c'est-à-dire que sur lui tombent toutes les remarques désobligeantes et toutes les corvées. Il est fort ennuyé car son lieutenant passe au peloton [...]. Ledit peloton se forme lundi et j'ai grande crainte de me trouver dans une autre section que Massignon. Quant à Gautier, en sa qualité de médecin, il continue son service à la compagnie jusqu'à la Noël, où il passe à l'infirmerie. Hirtz étant plus âgé et ayant plus d'inscriptions, sera affecté à l'hôpital militaire. Il fait un froid terrible mais sain. Nous manœuvrons très activement et si le caporal de la 5^e escouade de la 2^e section du premier peloton de la 4^e compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir n'était pas la moule qu'il est, nous nous réchaufferions encore mieux. Néanmoins l'onglée est épidémique tous les matins, sur la place d'Amiens, depuis 6 heures $\frac{3}{4}$ à 7^h $\frac{1}{2}$. Survient alors le lieutenant qui tance l'adjudant, et nous nous mettons à faire des pas de gym. C'est assez dur lorsqu'on a l'arme sur l'épaule et la baïonnette dans la main gauche ; mais on s'y fait lorsqu'il n'y a pas trop de verglas. Un exercice curieux est de nous faire faire le serpent. Les caporaux et les sergents prennent la tête, et tous en file, un à un, les 70 ou 80 hommes présents, nous décrivons à leur suite au pas de gymnastique des courbes fantastiques sur cette minuscule placette. Histoire d'épater les bourgeois. [...]

[P.-S.] Je ne sais, mon cher père, si je t'ai remercié de l'envoi de l'*Intermédiaire*⁸⁹. Je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et la pensée m'a touché. Voulez-vous aussi m'apporter lundi une petite chose qui ferme à clef, dans laquelle je puisse inclure [sic], rue du Renard, vos lettres et autres choses au besoin ? [...]

⁸⁹ Il s'agit probablement de *L'Intermédiaire du chercheur et du curieux*.

[Rouen, 6 décembre 1902]

Samedi 8^h 5

[...] La journée, plus froide encore que la veille, s'est fort bien passée, malgré la revue obligatoire du samedi qui remplit les salles de braiments et de punitions⁹⁰. J'ai la veine de couper au piquet d'incendie de 9 heures du matin demain à 9 heures du lendemain ; car, d'après l'ordre des lits dans les chambres, je suis le dernier de la 5^e escouade et le 31^e homme de la compagnie. Or comme on en prenait 30, je reste pour compte, heureux de cette aubaine.

Le peloton se réunit lundi matin à 7,30 dans la cour, et sera présenté à son cadre⁹¹. Pour les 150 à 160 hommes qui le forment, il emploie 1 capitaine, 4 lieutenants, 1 adjudant, 8 sergents et 16 caporaux⁹². Nous resterons dans nos casernements et attachés à nos compagnies pour tout ce qui ne touche pas à l'exercice et à l'instruction.

[...] Quant à toi, Monsieur Pierre, envoie-moi bientôt des nouvelles de tes grandes occupations. Il me tarde de connaître tes dernières notes, tes places, et aussi à quoi tu penses en dehors du lycée [...].

[Cp. Rouen, 6 décembre 1902]

[...] Malheureusement, le peloton se réunissant ce jour-là je ne pourrai avoir de permission de la journée et probablement pas de la soirée. En effet elles dépendent toutes de mon nouveau capitaine avec lequel je ne puis le premier jour entrer en rapport pour une demande de permission. [...]

⁹⁰ Voir *Glossaire : Punitions*.

⁹¹ Voir *Glossaire : Cadres*.

⁹² En réalité, on a formé deux pelotons d'instruction, commandés par le capitaine de Pussin-Amaury. Le 1^{er} peloton d'instruction comprenait la 1^{re} section, commandée par le lieutenant Léon Grialou et la 2^e, commandée par le sous-lieutenant Maurice Précardin, avec leurs quatre escouades : les 1^{re}, 2^e, 3^e et 7^e (Bloch fait partie de cette dernière) Au 2^e peloton : la 3^e section, commandée par le lieutenant de Vigneolle et la 4^e, commandée par le lieutenant de Tressan, avec leurs quatre escouades : les 9^e, 11^e, 13^e et 15^e, cf. *PD¹, Cadre*.

17

[Rouen, 7 décembre 1902]

8 heures Dimanche

Mes chers parents, Le dimanche est achevé et le lundi s'apprête. Grande chose pour moi ! Il se peut que notre nouveau capitaine ne nous donne rien à faire le premier jour, auquel cas je ne reculerai pas à lui demander de m'absenter de 3 à 9 ou à 11. Mais j'en doute. J'ai été bien heureux d'entendre pendant six petites minutes la voix de papa ce matin au téléphone et je vais rentrer plus tôt à la caserne pour retrouver votre lettre. Si je ne suis pas rentré la prendre, c'est de crainte d'être malignement choisi pour une corvée ou de ne pouvoir plus ressortir avec un sergent rosse qui m'aurait ennuyé à la grille, comme il s'en trouve.

J'ai fait avec Robert⁹³ malgré le froid terrible une longue promenade de voiture dans la forêt verte. Robert est un garçon retiré, mais plein d'émotions étonnantes et de rude bonté. Après déjeuner rue du Parvis, je n'ai pas pu (ce qui s'appelle *pas pu*) couper au théâtre cette après-midi, j'ai vu le moment où devant ma très ferme opposition la famille en clameur allait poser la question de confiance. Et j'ai été voir jouer avec eux ... *le Billet de Logement*⁹⁴ ! en province ! Ce soir, fait trois courses avec Robert, été chez le coiffeur, diné, écrit, et une journée est loin ! [...]

18

[Rouen, 11 décembre 1902]

6^h ½ Jeudi

Mes chers parents, bonne-maman et frère, Je me hâte de vous écrire, car le sergent de garde m'a découvert une découverture [sic] à la manche de ma capote et j'ai employé une heure à la recoudre ; de plus il faut que j'avale mon dîner pour aller m'acheter une paire de godasses. Malédiction sur Rougier ! Voilà deux jours que je passe à être torturé par mes pieds, au

⁹³ Robert Cahen.

⁹⁴ Était-ce *Le Billet de logement, comédie pour jeunes filles*, de Jeanne-Paul Ferrier (Paris, Librairie théâtrale, 1901) ? Cette « comédie » se réduit en fait au dialogue de deux personnages, la mère Fanchon et la jeune Martine, toutes deux persuadées qu'il faut bien accueillir les militaires et, en particulier, un colonel, qui doit être logé dans la maison de Martine.

point d'en avoir les larmes aux yeux pendant la manoeuvre au Champ de Mars et pendant les marches. Mes brodequins qui m'ont été fort bien tant que je n'ai fait que de l'exercice, ont refusé de gonfler avec mon pied dès que nous avons fait notre première sortie en campagne mardi. Hier soir mon pied était dans un état pitoyable. J'ai acheté de la ouate, de la vaseline boriquée (brèche à la caisse) et je me suis imbibé la peau de graisse⁹⁵. Ouf ! Ce matin comme devant ! Rien n'y a fait et j'ai vu le moment où je tombais à terre. Je n'ai pas voulu quitter le rang malgré les conseils de mes voisins et de mon sergent. Mais une fois rentré au quartier j'ai coupé mon lacet et j'ai péniblement retiré mon cuir. Mon pied était quasiment rond d'enflure et douloureux à ne pas pouvoir le toucher. J'ai immédiatement été dire au Serg.-Maj. que j'acceptais des brodequins régimentaires, et le priais de m'en faire donner de suite. Chose faite. Mais, essayés sur des pieds gonflés et douloureux ils se sont trouvés trop grands, beaucoup trop grands une heure après. De sorte que si les excroissances et ampoules rouges qui m'avaient poussé aux orteils par suite de la compression ont *totale*ment disparu en une demi-journée « d'élargissement », ma plante du pied est échauffée par le battement contre la semelle des brodequins. Mais c'est là peu de choses. Je vais tâcher de me les faire changer demain (ce soir était trop tard). Mais comme je ne pourrais pas le faire avant midi, comme je ne sais si on m'en trouvera de bonnes [sic], comme je veux éviter de ressouffrir de la sorte et que je n'en ai pas à mettre demain matin où nous allons faire une marche, je vais en acquérir de toutes faites, au prix de 13,50, dans un magasin où Cohen, Massignon et les autres se sont fournis. (Brèche à la caisse !) Pardon de ces détails encombrants, mais je vous les donne afin que vous possédiez les éléments du savon que je vous prie d'administrer à Rougier. [...]

J'ai été bien heureux de trouver une lettre de vous ce soir, car je m'inquiétais depuis midi. J'aurais été sans voix qui me parle si je n'avais reçu deux lettres, hier de Marcel, aujourd'hui de [l'oncle] Auguste. J'attends Marcel Dimanche ici, avec quelle joie ! Et vous ???

Le peloton s'active. Je suis enchanté de mon jeune s/lieutenant Précardin, qui nous a dirigés aujourd'hui, et nous dirigera demain matin. Car, à l'intérieur de chacun des deux pelotons, chacun des deux officiers chefs de section prend son tour de rôle pour la direction du peloton toutes les 24 heures. Hier et ce matin c'était Grialou, chef de la 1^{ère} section, heureusement pas la mienne. Il m'a donné l'idée complète et vivante d'un spécimen que je m'étonnais de ne pas avoir encore rencontré : la brute galonnée. (Je

⁹⁵ Voir *Glossaire : Ampoule*.

ne parle que des off. Car parmi les bas-off. cela fourmille.) Ce Grialou est un chien. Rien que de 1 à 4, hier, où nous manoeuvrions sur le Champ de Mars, et où je traînais mon pied meurtri, le peloton a laissé sept hommes, qui ont quitté le rang d'épuisement. Pendant le court trajet du Champ⁹⁶ à Hatry (500 mètres), nous 50 avons semé *trois*⁹⁷ traînards ; l'allure de notre pas (fusil sur l'épaule, sac, cartouchières et capote) était de 138 pas à la minute, le pas de charge !! Et cela après trois heures d'exercice coupées par *cinq* minutes de repos, et une heure complète de pas de gymnastique et pas cadencé mêlés ! Nos officiers ne nous quittent pas d'une semelle. Il y en a toujours un sur les lieux pour chaque peloton, sans compter le cadre des sous-officiers au complet (8 par peloton), le capitaine de Pussin-Amaury⁹⁸ par intervalle et quelquefois le colonel. Aujourd'hui rassemblement à 7^h ½, inspection minutieuse de Grialou, départ pour le Champ de Mars à 8 heures. Exercice de 8 heures à 9 ¼. Déjeuner, pelures, astiquage et rassemblement à 11 heures 45 avec Précardin. Rapport, maniement d'armes et examen de pointage à la cible dans la cour jusqu'à 1 heure. Départ, marche sur route, montée du Mont Gargan. Halte à mi-route et théorie en plein air sur le système de sûreté employé par les troupes en marche. Application immédiate de la théorie par la formation complète d'une avant-garde et d'une arrière-garde. Montée du Mont Gargan, temps d'hiver, soleil clair, sec, ciel admirable, joie de marcher. Là-haut, après pas de charge le long des pentes du vieux fort S^{te}-Catherine, repos. Théorie sur les patrouilles, et démonstration en acte par nos sous-officiers dirigés par le sous-lieutenant. Puis manoeuvres sur le plateau, les fossés et les ruines du fort. Dégringolades de talus à pic, montée de vieilles murailles, sac au dos et fusil à la main, pas de gymnastique, courses et exercices menés par lui. Enfin retour en ordre, tout en descendant directement les pentes raides et gazonnées du Mt Gargan. Enfin de 4 à 5, dans la salle des écoles de la caserne, théorie de notre sous-lieutenant sur le fusil.

Voilà notre vie, pleine, active, fatigante mais saine. Chose notable, sauf la douleur très atténuée de mes pieds je ne suis pas fatigué, pas même courbaturé. [...]

⁹⁶ Le Champ de Mars devant la caserne Jeanne d'Arc.

⁹⁷ *trois* : souligné trois fois.

⁹⁸ Jean orthographe mal (de Pucin-Amaury) le nom du capitaine, commandant la 14^e compagnie et responsable du peloton des dispensés.

19

[Cp. Rouen, 12 décembre 1902]⁹⁹

Vendredi

Mes chers parents, Je vous écris écrasé par une longue journée de fatigue, d'exercice et une revue du général Pistor. En même temps complètement désolé de ne pas recevoir de lettre de vous. Je vous ai pourtant écrit tous les jours une *lettre* ; j'ai oublié seulement celle d'hier chez les Cahen. C'est première fois [sic] que telle chose m'arrive, et je pense qu'ils auront eu le nez de la mettre à la boîte. Envoyez-moi donc vite de vos nouvelles. Ce soir théorie et astiquage. Je ne puis disposer que d'une heure que j'emploie à m'acheter des godillots (14^f) chez Raoul et à vous écrire ce mot de chez Cohen qui a une chambre à côté du quartier. Je vais rester et me coucher le plus tôt que je pourrai. Mes pieds m'ont encore fait cruellement souffrir, malgré une seconde paire d'assez bonnes chaussures délivrées par la C^{ic}. Les godasses Raoul me sont aisées. J'attends Marcel dimanche ; mais je vous en supplie, venez ici, au moins toi mon cher père, et toi aussi, chère bonne-maman. [...]

20

[Cp. Rouen, 14 décembre 1902]

Dimanche 8 heures matin¹⁰⁰

N'ayez plus d'inquiétude, mes chers parents, 14 heures d'un sommeil ininterrompu m'ont tout à fait rétabli. Gautier qui m'a ausculté pendant mon sommeil hier soir ne m'a plus trouvé de fièvre, et ma courbature a disparu. Me voici dehors en grande tenue, prêt à aller à la gare dans une heure et demie, chercher Marcel et peut-être aussi un de vous. [...] Nous partons en manoeuvre de garnison mardi et mercredi¹⁰¹. Nous irons coucher à Beaumont, peut-être en billet de logement¹⁰². Enfin tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tout à vous, votre J.

Rouen. Poste de l'Hôtel de Ville.

⁹⁹ Carte postale classée f. 51.¹⁰⁰ Carte postale classée f. 52, envoyée, d'après le cachet postal, dès 9^h 30.¹⁰¹ Voir *Glossaire : Manoeuvre*.¹⁰² Voir *Glossaire : Habitant*.

[Cp. Rouen, 14 décembre 1902]

Mes chers parents, Vous verrai-je demain¹⁰³ ou non ? Je me pose cette question depuis deux jours et je voudrais bien que tu te ravises, mon cher père. Comme tu le dis, il y a trop longtemps que nous ne nous sommes embrassés. En tout cas la visite de Marcel me fera un peu de bien, car je suis fatigué en ce moment, à cause de la douleur de mes pieds. La tension nerveuse occasionnée par trois jours de marche sur des bateaux lourds, pénibles¹⁰⁴, l'inquiétude constante de ne pas *porter* le pied à faux, enfin l'échauffement de mes jambes m'a occasionné une violente courbature accompagnée de fièvre. Comme nous sommes à la disposition de nos chefs de compagnie le samedi à partir de midi, j'ai obtenu de me coucher par mesure de prudence. J'ai ainsi combattu par quelques heures de sommeil ma nuit blanche d'hier. Je me suis levé il y a une demi-heure (il est 6 heures) pour aller absorber à la cantine un oeuf et une tasse de thé, avec laquelle j'ai avalé un second cachet de quinine. Je vais remonter me mettre au lit de manière à être tout à fait frais demain. Vous comprenez néanmoins qu'un tel état influe sur le moral, et que j'envisage les 278 jours qu'il me reste à tirer avec quelque amertume. Enfin la saison des permissions va être inaugurée dans 15 ou 20 jours et j'espère aller tous les samedi coucher chez vous, chez nous ! Je me propose de faire visiter demain la caserne à Marcel. Il fait un temps de gel doux et clair, tout à fait clément au soldat. Mardi notre première marche, avec recommandation de nous suifer [sic] les pieds au moyen de chandelle. Je vais faire auparavant réparer mes souliers neufs qui me blessent au-dessous du pouce gauche par suite d'une boursoufflure de cuir et qui me coupent la cheville droite à cause d'une couture. C'est une semaine noire à passer, et je suis convaincu de retrouver bientôt l'entrain dont vous me félicitez. Je suis d'ailleurs entouré de bons camarades dont j'ai pu apprécier le dévouement amical depuis deux jours où je suis battu. Cohen, Massignon, Gautier, et même Jacobey, le fils du général, veillent sur moi avec sollicitude. Cohen qui m'a recueilli hier soir près de son feu a été me chercher de la quinine, Gautier, après mon retour au quartier, du café, et ils m'ont fait prendre l'un avec l'autre. Massignon, qui couche en

¹⁰³ C'est-à-dire dimanche. Le cachet postal indique 10^h pour le départ. Lettre classée ff. 53-56, écrite en fait la veille au soir.

¹⁰⁴ *Bateaux* : souliers médiocres et de grande taille (*Colin*).

face de moi, dans la chambrée, s'est relevé de nuit pour venir me causer. J'attribue ma grande amélioration de ce soir à leurs soins. Ils se relayent sans cesse auprès de moi pour me demander si je n'ai besoin de rien, et le sergent Doucet, de la Compagnie¹⁰⁵, a été me chercher cette après-midi dans sa chambre du baume Turco pour en enduire les parties douloureuses de mes pieds.

Je serai demain matin à la gare dans une tenue moins crasseuse que jusqu'alors. Devant la mauvaise volonté du capitaine à me rechanger mes effets je me suis acheté un képi (3.45) ; car Georgette m'a gentiment, mais nettement déclaré qu'elle ne voulait plus me voir avec mon képi qui lui soulevait le cœur par son odeur et qui était odieusement laid¹⁰⁶. Le général Pistor m'a trouvé « crasseusement nippé ». Il m'a demandé le numéro de la Compagnie ; comme j'étais, parmi les dispensés, le 5^e ou 6^e de la 4^e qui avait attiré son attention par ses vilains effets, il a chargé Boëlle de flanquer un poil à Dubois. Conséquence : à partir de Lundi, revue de détail par le colonel dans toutes les compagnies, une par jour. Cela nous promet de beaux jours.

Le peloton continue à être une école de sévérité, surtout lorsque Grialou prend le commandement de la première section. Ces jours-là on se lève une heure plus tôt pour s'astiquer, et les consignes pleuvent. Sept des dispensés de la 3^e section ont été consignés huit jours parce qu'au commandement de reposez armes ! le talon de leur fusil ne s'était pas trouvé contre la pointe de leur pied droit. [...]

22

[Cp. Rouen, 17 décembre 1902]

Mardi¹⁰⁷

Mes chers parents, nous voici revenus de la fameuse marche. Mes godillots m'ont un peu coupé au tendon, et un pli de ma chaussette m'a déchiré sous le pied. Mais rien de grave. Tout est réparé et les chaussures sont chez le cordonnier. J'ai les autres au pied. Nous

Mercredi

¹⁰⁵ Et non du peloton des dispensés.

¹⁰⁶ Le capitaine était le dernier recours de Jean pour faire valoir une réclamation. Le *Service intérieur* stipulait : « Un homme de troupe qui croit avoir à se plaindre de la qualité d'un effet qui lui a été distribué, le présente sans retard à son capitaine. » *DM*, art. *Réclamation*.

¹⁰⁷ Le mardi tombait sur le 16 décembre. Carte postale classée f. 57.

Interrompu par la théorie, je n'ai plus eu une minute à moi pour vous écrire. Aujourd'hui le régiment est parti tout entier pour une marche de 20 kil. Les dispensés avaient le sac mi-chargé. J'étais superbe en tenue de campagne, et comme tout l'effectif disponible marchait, comme nous avons musique et colonel en tête, nous avons fait un effet boeuf ! Nous avons barboté sous la pluie torrentueuse, sous un vent de tempête. J'ai cruellement souffert d'une plaie qui s'est formée, ne sais pourquoi, au talon gauche, mais j'ai fait la marche complète ; en sus j'ai fait pendant une heure le service très pénible de flank-garde. Je suis content d'être peu fatigué et que les vieilles plaies du pied se soient à jamais fermées. En attendant, pour récompenser notre belle attitude et nos « étapes forcées » en service d'avant-garde, le peloton a les permissions dimanche. Je vous embrasse.

23

[Rouen, 19 décembre 1902]¹⁰⁸

Vendredi 4 heures ½

Mes chers parents, Je vous écris de théorie où j'ai fini d'apprendre ma leçon. La journée, belle comme en avril, chaude, s'est bien et gaiement passée. Hors une petite plaie qui me reste de ma dernière marche, au talon gauche, et qui me provient du durcissement de ma chaussette de coton par la sueur, mes pieds se trouvent fort bien dans leurs chaussures Raoul. Quant aux *godillots* régimentaires, malgré 50^c de réparation chez un 2^e cordonnier¹⁰⁹, ils me blessent trop au tendon droit par suite d'un pli du cuir pour que je les puisse garder. Enfin mon esprit se détache de mes pieds et peut prendre du plaisir au beau temps, à l'exercice et à la marche. Grâce à cette amélioration j'ai d'ailleurs repris rang parmi les meilleurs travailleurs du peloton. Dans ma demi-section, je ne suis dépassé en manoeuvre que par un petit boulot, Viette ; le lieutenant Grialou, de féroce visu [sic], a daigné me faire autre chose que des reproches, et au tir réduit¹¹⁰ j'ai été classé par Pré-

¹⁰⁸ Lettre classée ff. 49-50. Vu le contexte, elle ne peut dater que du 19 décembre 1902.

¹⁰⁹ « Il y a dans chaque régiment d'infanterie, un caporal premier ouvrier cordonnier, et trois soldats ouvriers cordonniers [...] Chaque compagnie a dans le rang un soldat ouvrier cordonnier. » *DM*, art. *Cordonnier*.

¹¹⁰ Voir *Glossaire : Tir réduit*.

cardin le meilleur tireur de la section avec un « très bon » carton¹¹¹. Inutile de vous dire que je sais ma théorie à un poux [sic] près, comme on dit ici.

Je suis d'ailleurs bien entouré, de jeunes gens gais, actifs, quelquefois intelligents, souvent amusants. Mon sous-lieutenant est toujours le même, sans brutalité, tranquille et sévère. Mon sergent, Lecardonnel¹¹², est très gai et très gentil pour ses hommes. Il aime rire et nous fait bien manoeuvrer. Enfin la perspective de ma permission fait comme un soleil couchant au fond de ma semaine ; tout ce qui se trouve dans l'intervalle est doré. Demain soir la fuite ! J'ai tort de crier. Je vois autour de moi avec quelle facilité on ne part pas. Et les anciens ont là-dessus des histoires terribles. Tel a été pincé le pied sur la marche-pied, tel en recevant sa feuille de permission. Il y a analogie entre grille de prison et grille de caserne.

Mercredi après la marche, j'ai pris un bain bien mérité et j'ai été dîner chez les Cahen. Depuis lors je les ai lâchés. Hier soir j'ai emmené Massignon et Gautier dîner à la Cour Martin et ce soir je pique-nique chez Cohen avec Weill, Lebray, Kindberg [?]. Mais pendant la journée on ne nous laisse pas un instant de liberté, pas même le temps d'écrire une carte postale. Notre déjeuner est abrégé par les pelures que l'on a déplacées à notre dol. L'exercice prend de 7.30 le matin à 5.15 le soir, avec des poses¹¹³ de dix minutes dans lesquelles cinq sont généralement distraites pour la formation des faisceaux. [...]

Je pense vous arriver assez propre. J'ai un beau képi neuf ; et par suite d'une pique survenue ce matin entre moi et Dubois, de laquelle il résulte que je n'aurai probablement pas de pantalon neuf, je vais me résigner à en commander un ce soir au tailleur du corps. Toutes ces dépenses m'exaspèrent, et pourtant elles ne tarissent pas. J'ai causé avec mes voisins ; ils sont tous dans le même cas que moi, les moins millionnaires aussi. La nourriture excessive, résultant d'un appétit excessif, englobe une part du pognon. Le brosseur, les litres payés, les cigarettes et cigares offerts, les timbres et les 10 000 impedimenta militaires absorbent le reste.

¹¹¹ « Le livret individuel de chaque homme de troupe renferme un feuillet spécialement destiné à l'inscription des résultats obtenus [...] dans les exercices de tir individuel exécutés chaque année. » *DM*, art. *Feuillet de tir*.

¹¹² Sergent de la 7^e escouade.

¹¹³ Cf. *supra*, p. 7, n. 31.

[Rouen, 23 décembre 1902]¹¹⁴

Rue du Renard – Mardi 6 heures

Mes chers parents et frères, chère bonne-maman, 34 kilomètres 500, voilà le bilan de notre journée, à la 2^e section du peloton. Le plus beau temps de mars, doucement chaud, ensoleillé, clair, sans nuage, nous a accompagnés toute la journée. Presque plus de boue et pas encore de poussière. Une journée rêvée pour Dumanet¹¹⁵. Le thème des opérations¹¹⁶ était de rejeter sur Elbeuf une armée d'invasion venant du Sud, une armée à manchons blancs et représentée par le 24^e de ligne et le 6^e de chasseurs à cheval. Notre brigade¹¹⁷ (39-74) était renforcée du 6^e dragons et d'un bataillon du 119^e. Le peloton a formé l'extrême gauche de la brigade, et la 2^e section, la gauche du peloton. Ainsi, tandis que le reste des troupes descendait à peu près parallèlement en huit colonnes la forêt de Rouvray, sur un front qui s'étendait de Grand-Couronne¹¹⁸ à St-Etienne-du-Rouvray¹¹⁹, – nous, suivant la grande boucle de la Seine, à l'Est, nous avons fait double chemin. Partis en pleine nuit à 6 heures, nous avons fouillé St-Etienne, pris d'assaut la gare d'Oissel, occupé le pont et tirillé dans les rues de ladite ville. Puis, les Essarts (au centre de la Forêt) étant le point de rassemblement du 39^e, nous avons tourné à l'Ouest, ensuite au Nord-Ouest en fouillant tout le Sud des bois, en repoussant (!) devant nous les Chasseurs. Après avoir subi deux charges de cavalerie en *terre labourée* (!!! ô réalité où es-tu ?) nous avons comme de juste rassemblé les manchons blancs aux Essarts, où les troupes de Rouen, convergeant de partout, les ont forcés de se rendre, non sans les avoir courageusement chargés et fusillés. On a été faire la popote dans les champs. Un tas de boustifaille emportée par les soins de la tante a été vite dévoré, du café dont j'avais plein mon bidon a

¹¹⁴ Lettre non datée, classée ff. 58-61.

¹¹⁵ Type de troupier ridicule, popularisé par les caricatures. Il apparaît pour la première fois dans un vaudeville des frères Cogniard, joué en 1831 : la *Cocarde tricolore*. Dans cette pièce, Dumanet est un jeune soldat, un « bleu » à qui l'on fait arriver les bourdes les plus invraisemblables (*Larousse du XX^e siècle*, 1936).

¹¹⁶ Voir *Glossaire : Thème de manoeuvre*.

¹¹⁷ La brigade est composée de 2 ou 3 régiments de la même arme. Elle forme dans l'infanterie d'avant 1914 un intermédiaire de commandement entre la division, qui est la première unité constituée avec les trois armes, et le régiment. *DM*, art. *Brigade*.

¹¹⁸ Sur la rive gauche de la Seine, à la lisière de la forêt de Rouvray, en face de Rouen.

¹¹⁹ Dans la vallée de la Seine.

été chauffé et bu, et du vin chaud a été préparé, offert à nos officiers et finalement laissé là à cause du rassemblement. Revenus en colonne, on a rassemblé la brigade sur le Champ de Manoeuvre, à 7 kilomètres au Sud de Rouen, et nous avons gagné le quartier à quatre heures battant [sic]. Nous avons décentement fait nos petits soldats de plomb, avec un sérieux mêlé d'entrain (comme diront les journaux demain) qui fait honneur à nos provisions. Cette manoeuvre aurait été platement ridicule si elle n'avait été délicateuse par le grand air, par le mouvement qu'on se donne, et si elle ne laissait un assez pesant souvenir dans les mollets. Ainsi, tandis que le 74^e faisait 18 à 20 kilomètres, le 39^e 20 à 25, le peloton, écopant la plus dure besogne, a rempli ses 34 kil. 500 (communication officielle). Ajoutez le service des patrouilles, un qui-vive continuel, et pour moi une heure d'éclaircir point d'arrière-garde pendant une marche en flanc où nous avons été attaqués. Après une halte horaire, à 7 heures, un repos à 7^h 30, notre section, marchant isolément à l'extrême gauche ne s'est pas arrêtée une minute jusqu'à 11 heures 20, au moment de la Grande halte. Ce sont des journées qui vous fortifient et vous endurent. Pourtant, pendant l'interminable traversée de St-Sever, le fusil sciait l'épaule et la plante des pieds cuisait. Les anciens ne reviennent pas du métier que l'on nous fait mener, qui rompt avec toutes les solennelles traditions. Pour moi, qui ne vois dans ces manoeuvres qu'un prétexte à belles vues, à dessous-de-bois hivernaux et à exercice amusant, je préfère grandement cela au Champ de Mars. Un seul point noir. De Pussin en nous faisant rompre ce soir, ne nous a pas touché mot des perm. pour Noël. D'autre part Dubois les a refusées, s'il ne vient pas d'ordre supérieur, aux dispensés de sa compagnie. Je pense que la raison en est que nous les avons portées toutes sur une même feuille, comme la dernière fois. Car Jaubert qui aurait refusé de s'associer à nous en a obtenu une. Enfin l'on verra demain. Pour la question Dieppe, le colonel seul a le droit de signer une autorisation de quitter la garnison, ainsi que toute permission l'impliquant ou l'autorisant. Si les permissions de 24 heures nous sont refusées, je porterai demain une perm. de théâtre, et en ce cas, vous prévenant par dépêche dès que je le saurai, je te prierai, mon cher père, d'écrire à Boëlle s'il en est encore temps pour lui demander cette faveur au cas où tu le jugerais à propos. Non. Je crois qu'il vaut mieux ne rien faire. Donc n'agissez *pas du tout*. Si vous ne recevez pas de dépêche c'est qu'il n'y a pas à agir. Nous sommes dans les transes.

Mes pieds n'ont rien dit. Je les avais honnêtement suifés [sic], ainsi que mes chaussettes et ils m'en ont été reconnaissants. Pour ne plus parler de moi, j'attends de vos nouvelles avec hâte. [...]

Mon installation électrique¹²⁰, si bien combinée, m'a donné le regret de ne pas être à ma table de travail, seul et près de vous, devant un bon livre, plein de choses substantielles et très *abstruses*. Un an de caserne vous font [sic] apprécier les tortures métaphysiques et l'on estime mieux Kant lorsqu'on a jugé le sergent [nom illisible]. Je recommande à tout flemmard quinze jours de chambrée, un caporal en permanence¹²¹, un sergent toutes les cinq minutes, et un être quelconque « de semaine », dont le passage constant est marqué par une traînée de corvées et de punitions. Pensez, ô Jupiter, que nous menons la vie la plus intelligente du régiment, et que nous, « l'élite », nous n'avons pas à subir plus d'une fois par semaine les affectueux conseils de Dubois ! Oh ! la fuite, la fuite ! L'idée de ne peut-être pas courir à Paris demain soir me rend tout noir et tout chagrin. Oh ! la classe¹²², la classe !

Je vous quitte pour aller me décrotter un petit¹²³,

Votre Jean qui vous aime.

Je préfère demander 24 heures dimanche, si je n'ai rien demain.

25

[Rouen, 28 décembre 1902]

Dimanche

[...] J'ai été déjeuner chez René, où leurs accès fous de gaieté m'ont fait un plaisir nouveau après huit jours de prison¹²⁴. Le ciel étant en fumée d'usine, je n'ai pas trop su quoi faire de mes membres dans cette odieuse boue rouennaise. Je me suis libéré des Cahen qui allaient au théâtre où d'ailleurs ils n'ont pas trouvé de place, et, un livre sous le bras, fier de marcher dans la rue, comme un homme, j'ai été chez Massignon : sorti avec son père – chez Cohen : sorti avec son frère. J'ai alors eu la lumineuse idée de m'enfermer à la bibliothèque qui est vaste, claire et très abondamment fournie. Le public y est navrant. En face de moi un décorateur qui copie sur un gros livre à images des dessins de casques et d'armures, pour le théâtre sans doute. Il a le crâne poli par la lumière monotone des lampes sous lesquelles il a toujours baissé son nez difforme au bout duquel pendent d'énor-

¹²⁰ Il vient d'apprendre qu'à Paris, « au logis natal », on a installé l'électricité.

¹²¹ Voir *Glossaire* : *Chambrée*.

¹²² Cf. *supra*, N° 2, p. 3, n. 12.

¹²³ *Un peu* : emploi adverbial attesté par le *TLF* qui le qualifie de *vieux*.

¹²⁴ La dernière permission date du 20 décembre.

mes besicles. Il est jaune et poussif. A ma gauche une très jeune fille, modélée sur le beau (!) type normand, déjà difforme, l'oeil gras [sic] et morne, toute pantelante d'ennui et de stupidité travaille quelque certificat dans un gros livre de vulgarisation. Plus loin un jeune clerc, ou tel, lit *Salambô* [sic] en écarquillant les yeux d'ébahissement et réclame un dictionnaire pour comprendre ; il saute des pages, s'en aperçoit quinze minutes après, et revient sur ses pas, éploré. Un de ses amis survient, et lui demande sur l'épaule : « de qui est-ce ? C'est beau ? » Il répond : « oui, mais corsé » ! Enfin au bout de la table, un grand chapeau à plumes sur la tête, noireude, maigre, appuyant un châte gris sur sa bouche, une vieille, vieille dame qui lit *l'Astronomie populaire* de Monsieur Flammarion, tandis qu'à sa droite une petite béguine noire, un pied sur la chaise, remuante, sa fille ou sa nièce, étudie pour passer le temps un dictionnaire historique. De très bonnes gens évidemment, qui préfèrent le calorifère de la Bibliothèque à la chaleur du café, mais des balles bien lamentables. L'assortiment des livres y est plutôt suranné et très local. Il abonde en manuscrits et incunables sacrés. On voit beaucoup de vieux dos poussiéreux et taillés sur un mode de reliure antique ; il manque du neuf sauf les classiques du XIX^e siècle. Etant à Rouen, Flaubert, Corneille et Bouilhet s'y montrent partout ; étant en province, la statue de Voltaire « copiée sur celle de Houdon » y trône dans la salle des lectures.

J'ai eu une échauffourée avant de sortir, ce matin, avec le service de semaine de ma compagnie. L'adjudant avait déclaré qu'il vaudrait mieux à Bloch de se reposer que de sortir. Le caporal de semaine en prit texte pour vouloir me garder. Prévenu hier par des camarades, j'en avais avisé de La Chapelle qui m'avait dit de venir chercher ce matin à l'infirmerie un billet m'autorisant à sortir. J'y vais à 8 heures, prévenant le caporal. Pascaud très aimable me confectionne et me remet le papier. La première tête que je rencontre en rentrant dans ma carrée¹²⁵ est celle de Ridel¹²⁶ qui me demande : Où étiez-vous ? – A l'infirmerie, caporal. – Etes-vous malade ? – Non. – Eh bien, vous n'aviez rien à y faire : comme vous n'étiez pas aux pelures, je vous ai porté deux jours de consigne. Vous avez appris la théorie ? – Oui (oh ! comme j'aurais aimé à lui répondre : oui, brute ! C'est un sergent cassé pour violences, un Corse mâtiné de Normand, sournois et brutal). – Alors vous savez qu'ils courent de l'instant présent¹²⁷...»

¹²⁵ Bloch dans ses lettres orthographe constamment « carré »

¹²⁶ Ridel, caporal de la Compagnie.

¹²⁷ La « théorie » renvoie ici tout simplement aux dispositions du règlement intérieur.

Tout cela d'une voix blanche, bien articulée, polie et haineuse. J'ai immédiatement été relancer Pascaud. Pascaud fait venir de La Chapelle, de La Chapelle fait venir Ridel, cris, clameurs, menaces d'en référer au colonel, ordre de me lever ma consigne, de me f... la paix. Ridel sort, l'oreille basse, poli et raide. Je vais lui présenter ma permission de sortir, qui avait besoin d'être visée par le service de semaine de la compagnie. Il me prévient qu'il dégage sa responsabilité, et me laisse libre. Dix minutes j'étais hors, et je ne crains rien, étant à couvert¹²⁸. En tout cas les majors ont été plus que charmants, très empressés.

Et assis, sur mon livre, à la bibliothèque, je trouvais toutes ces brutes de sous-offrs loin, loin de moi, et basses à en exciter la pitié. C'était de l'orgueil, mais combien justifié ! Qu'ils me consignent, qu'ils me punissent, me haïssent, me vexent, je ferai mon petit truc en règle, mais jamais, jamais ils n'auront prise sur mon jugement, sur l'esprit calme avec lequel je les examine et qui, je le sens bien (un d'eux me l'a dit dans un jour d'expansion), les exaspère. Ils me, ils vous sentent irréductibles et intangibles, d'autant plus souverainement méprisants qu'ils sont plus acharnés ; occupés et attentifs ailleurs. De Pussin aussi le sent, et il en bave. Ah ! S'ils le savaient aussi pleinement qu'ils s'en doutent, comme ils redoubleraient leurs inutiles menaces ou comme ils reviendraient à la conciliante indifférence qui seule me touche ! [...]

26

[Rouen, 30 décembre 1902]

Mardi 6^h ½ – R. Renard

Mes chers parents, Je suis peiné que vous vous soyez dérangés pour rien samedi soir et sous la pluie. Rien n'est sûr à la caserne et rien ne s'y sait qu'au dernier instant. Aussi je m'étonne de ta lettre, ma chère mère, où tu me reproches ma maladresse, ma mollesse, mon incapacité à mettre en acte ce que j'ai en volonté. Vous vous rendez bien mal compte de ce qui est un piquet- si vous croyez que j'aurais pu vous faire envoyer une dépêche. Par qui ? De 9 heures du matin samedi à 9 heures de dimanche personne ne sortait de la compagnie. Quant à Cohen, ce garçon parfait était consigné comme il l'est ce soir, comme il l'était à moitié hier soir. Je vous ai prévenus dès que je l'ai pu, et je vous écris *tous les jours* quand tous les jours je

¹²⁸ A propos de cet incident, voir *Glossaire : Réclamation*.

peux faire partir une lettre. Massignon était dans le même cas que moi. Il a également reçu son savon à 10 heures ce matin.

[...] Songez aussi que je ne suis pas absolument libre de mes gestes, qu'il n'y a pas de courrier le soir à la caserne, et que quand il y a piquet, tout le monde reste. D'ailleurs je ne vous avais donné vendredi¹²⁹ que l'espérance d'une permission. Je ne disais pas du tout que nous dussions l'avoir. [...]

[P.-S.] En tout cas je ne crois pas, sauf au début, avoir manqué toutes les fois que cela m'était matériellement possible de vous faire partir un mot *chaque jour*¹³⁰.

27

[Rouen, 31 décembre 1902]

Mercredi 6 heures soir

Mes chers parents, ma chère bonne-maman, Je suis heureux que vous soyez revenus à mon égard à des idées plus tempérées. Cela est peut-être aux dépens de mes dernières lettres écrites la semaine passée, et qui ne seront plus que de la littérature, des mots. En cela vous vous tromperez encore, car si je n'ai pas le temps de vous écrire tout, toute la mobilité et la diversité des idées qui peuvent occuper la pensée dans un même moment, si je ne vous dis en général que l'impression immédiate, cela n'implique pas que je ne puisse voir le second aspect des choses, le plus constant et essentiel, celui de l'indifférence et de la bienveillance (parfaitement).

L'incident est enterré ; mais comme il est inhérent à nos situations particulières, à vous, mes chers parents, de parents lointains et inquiets, à moi de gosse tumultueux et pressé, je m'empresse d'en prévenir les retours par quelques explications. Je suis tumultueux en ce sens que je ne sais pas écrire. Ou mieux, je ne sais pas assez écrire pour mélanger à doses égales mes impressions momentanées et mes idées plus prolongées ; je vous présente le fait, je n'y ajoute pas, en nigaud que je suis, les restrictions qui s'imposent. D'où apparences virulentes de fiel, d'orgueil, de méchanceté, d'où des réflexions « imbéciles », et le reproche de lire de la philosophie alors que je me destine à l'agrégation d'histoire.

Ce qui me manque le plus ici, c'est une seconde paire de brodequins. Faut-il m'en commander sur mesure au cordonnier du corps qui est en

¹²⁹ Au téléphone, probablement.

¹³⁰ *chaque jour* souligné trois fois.

même temps celui des Cahen¹³¹, ou bien en acheter tout faits à la Belle Jardinière à Paris ? R.S.V.P. Les inconvénients d'une seule paire sont 1° l'impossibilité de changer lorsqu'ils sont mouillés – 2° l'impossibilité de les faire réparer au fur et à mesure de leur usure – 3° Fatigue et plaies du pied qui est toujours plongé dans la même farine, et ne peut se reposer d'une contrainte par une autre. Tous ces désavantages sont extrêmement notoires par ces temps d'eau où nous marchons beaucoup.

Aujourd'hui service en campagne¹³² avec Grialou. Nous sortons de l'étau humide que forme la vallée de la Seine, moment toujours pénible où l'on monte raide, le sac sur les reins, les rampes abruptes de Bihorel. Là-haut nous trouvons un ciel dégagé de brume, un peu de fraîcheur, du soleil et de la gaieté. Nous avons simulé le système de défense d'une compagnie en retraite contre un ennemi venant du Nord, par une série de sentinelles et de petits postes dispersés sur un front de quatre kilomètres, avec accompagnement de patrouilles, rondes, etc. En somme pas mal de marche, assez d'intérêt et peu de fatigue. Je me suis remis de ma courbature d'hier et j'ai moitié guéri une plaie au talon formée pendant notre marche militaire. Je vous écris ce soir de chez Cohen où je vais pickniké [sic]. Je contribue aux nocces [sic] et festin avec deux litres de cidre doux, du homard en boîte et quatre sous de pain.

Voilà, je l'espère, des renseignements précis. [...]

28

[Rouen, 2 janvier 1903]

7 heures

[...] me voici rasé, lavé, bientôt diné. Je ne veux ajouter grand-chose à ce que je vous ai dit, sinon qu'il y a deux revues de détail demain (samedi, ô jour néfaste¹³³) et que cela est une menace de punitions inopinées dont les moindres sont les privations de punition. Aussi vais-je m'acheter encore ce soir divers objets (gants, brosses, etc.) qu'on ne m'a pas délivrés ou qu'on m'a volés et qu'il faut que je présente !

¹³¹ Il était d'usage de passer un contrat avec des artisans locaux.

¹³² On parle de *service en campagne* quand on fait pratiquer aux troupes en temps de paix « toutes les opérations qu'elles peuvent être appelées à exécuter pendant la guerre ». *DM*, art. *Service en campagne*.

¹³³ Le service de semaine commence le samedi. Revue et changement de service chaque samedi à midi. Voir *Glossaire : Racommodage des effets de troupe*.

[..] Surtout ne m'attendez pas trop demain soir. Nous serons de 800 à 1200 permissionnaires de trois régiments demain et nous n'arriverons peut-être que le lendemain, au moins avec une heure de retard. [...]

29

[Cp. Rouen, 6 janvier 1903]

Mardi 7 heures

[...] Le retour¹³⁴ a été fait en bonne compagnie, et sans incident, la nuit a été calme et le réveil assez pénible. Mais nous n'avons pas travaillé sérieusement. Cette après-midi, après deux heures de pose¹³⁵ (soit-disant mise en tenue), école de régiment avec musique et colonel pendant 180 minutes sur le Champ de Mars. Répétition de la parade de demain, revue et remise des décorations sur le champ de manoeuvre par le divisionnaire¹³⁶. En somme deux jours de flegme à tirer¹³⁷, pas de marche en vue, mais une permission de 24 heures pour dimanche. Le principe des permissions tous les dimanches a été admis par le colonel pour les dispensés. J'ai eu encore une très bonne note de théorie ce soir. Samedi grand exercice de mobilisation, services de campagne, mise sur le pied de guerre¹³⁸ des casernements, etc. [...]

30

[Cp. Rouen, 12 janvier 1903]

ENTREE INFIRMERIE BRONCHITE VISIBLE TOUTE HEURE.
VAIS COMME HIER. BAISERS.

¹³⁴ Après une permission de deux jours.

¹³⁵ Voir p. 7, n. 31.

¹³⁶ Voir *Glossaire : Revue (de troupes)*.

¹³⁷ Sur cet emploi de *flegme*, voir *infra*, p. 60, n. 181.

¹³⁸ Sur le pied de guerre, les effectifs d'un régiment passent de 1 600 à 5 500. *DM*, art. *Régiment*.

31

[Rouen, 12 janvier 1903]

Lundi 10 heures

[...] Je viens d'être admis à l'infirmerie par Pascaud. Il m'a trouvé une bronchite doublée de laryngite et d'inflammation de la bronche. Je suis au traitement des ventouses, des oranges, du thé et du bouillon.

Le voyage s'est bien passé hier soir et j'ai été très heureux que papa m'accompagne encore jusqu'à l'heure du départ. Arrivé dans ma « carrée » j'ai appris que j'étais de planton aux tinettes de 4 à 5. J'ai fait de la rous¹³⁹, et un ancien m'a remplacé. Ce matin, me trouvant dans le même état qu'hier, je me suis présenté à la visite. Pascaud a été très aimable, m'a longuement ausculté. Je suis ici avec trois camarades de la compagnie, et je vais me coucher pour avoir plus chaud. Je suis visible à toute heure le jour, mais, comme j'espère sortir d'ici deux ou trois jours, il est inutile que vous vous dérangiez, toi surtout ma chère mère que j'ai laissée si inquiète. [...]

32

[Rouen, 13 janvier 1903]

Mardi 9 heures

[...] Je me réveille ce matin dans un état sensiblement égal à mon état d'hier. Je n'ai pas de fièvre : 36°9 ce matin – 37°5 hier soir. Je tousse moins ; par contre une angine tend à remplacer la bronchite. Je suis courbaturé, agité et ai médiocrement dormi.

Vous voyez que je vous parle avec franchise. C'est que j'espère, vous mettant au courant de tout, éviter que vous ne vous fatigiez à venir ici. D'autant que vous ne pouvez monter dans la salle où je suis, et que je ne puis rester longtemps en bas dans le réfectoire-parloir non chauffé.

La salle des fiévreux dans laquelle je me trouve n'est pas chauffée non plus ; par un froid extérieur de 4 à 5 degrés. Cette nuit tout le monde a été réveillé par le froid. Aussi je ne quitte pas mon lit. J'ai de la chance d'être

¹³⁹ *Sic.* Serait-ce une forme abrégée de l'expression argotique *Faire de la rouscaillure* ou de la *rouscaille* signifiant *protester* ? Cf. *Esnault* (qui signale des occurrences plus tardives pour les formes substantivées) : *rouscailler* (sold. et lyc., 1899) ; *rouscaillure* et *rouscaille* (sold. 1915).

alité à côté de Le Senne¹⁴⁰, ami de Beauplan¹⁴¹ et de Massignon, un esprit juste. Nous nous entraînons mutuellement par de longues causeries et une réciproque pitié. A l'infirmerie ils remplacent l'absence totale de soins par une grande amabilité. Pascaud après la visite hier m'a demandé si ma famille me savait souffrant, entré à l'infirmerie, s'offrant de la faire prévenir, me chargeant de compliments pour elle. De Pussin est venu vers les 10 heures voir les quatre dispensés malades. Il m'a causé, m'a demandé ce que je faisais dans le civil, a regardé mes livres, m'a félicité ainsi que Le Senne d'être revenus malades. Cohen est arrivé le soir et Pascaud est monté en notre honneur dans les salles, chose qu'il fait rarement. Il m'a longuement réausculté, m'a fait appliquer de nouvelles ventouses.

Je suis très affectueusement veillé par les deux infirmiers de la salle, Gautier et Jacobey, qui me font des commissions utiles. Je me fais chercher à la cantine du pain, lait, pâte, chocolat qui complètent le régime trop austère de la diète (un litre de lait imbuvable – un quart d'assez bon bouillon). [...]

33

[Rouen, 15 janvier 1903]

Jeudi 11 heures

[...] Ma chère maman, Je suis resté tout étonné de ton départ comme d'une chose précipitée et inconcevable. Ton apparition si courte dans les salles de malade m'a laissé perplexe et ahuri. Je ne sais pas m'accommoder avec rapidité aux changements brusques de situation ; je suis abruti le samedi soir quand je viens asseoir mon derrière rouge sur les chaises de cuir du 103¹⁴², et il me faut au moins 12 heures de présence au milieu de vous pour m'adapter aux manières de faire et de dire. Voilà pourquoi, ma chère maman, dans les entrevues que nous avons déjà eues à Rouen je ne savais lequel dire de tous les mots qui demandaient à sortir, et hier je restais silencieux. [...] Pascaud m'a déclaré d'un ton docte qu'il me garderait tant qu'il ferait froid, ce qui pourrait très bien me mener au 21 février, jour d'ouver-

¹⁴⁰ Le Senne, étudiant en droit.

¹⁴¹ Robert de Beauplan que ses convictions politiques situent déjà à droite, fera carrière dans le journalisme, notamment dans l'*Illustration*. Cf. *Histoire générale de la presse française*, t. III, p. 598. Roger Martin du Gard dira de lui, à propos d'un livre, en 1906 : « J'y retrouve l'esprit fin, aigu, volontiers méprisant, de notre ami de Beauplan ». Cf. *R.M.G., Journal I*, p. 199.

¹⁴² Boulevard Malesherbes, à la maison.

ture du printemps. Le Senne est dans mon cas et nous pestons tous deux, en nous regardant, la tête sur l'oreiller et la bouche tordue. Je te remercie beaucoup de tout ce que tu m'as apporté et qui m'a grandement servi. La gamelle m'a permis d'avoir de l'eau propre et de l'orangeade hier soir ; les granulés m'ont fait à moi déjà trois tasses de chocolat, et à Le Senne et aux infirmiers plusieurs autres. Je me suis purgé, et lavé les dents au coaltar¹⁴³, ce qui m'a fait grand plaisir. Il ne me manque plus qu'une serviette de toilette marquée que je vais demander à la tante, l'ayant oublié hier.

Tes brioches, ma chère bonne-maman, m'ont fait grand plaisir et je les ai trempées avec joie dans mes petits chocolats du matin et du soir. Au-dehors le grand froid se continue ; il grêle sec et dur, avec un soleil clair, et le régiment est parti en marche. Pas de bruit dans la caserne. Je lis beaucoup – du Bergson que j'ai terminé – *M^{lle} Fifi* de Maupassant, que j'ai terminé – Un volume de vers contemporains que j'ai terminé – un gros volume de Yves Delage (*La cellule et les Protozoaires*)¹⁴⁴ que j'ai commencé. J'écris un peu pour mon compte, je ne cause presque pas, je bois et mange aussi par moments¹⁴⁵. Mais je suis aujourd'hui remis à la diète à cause de la purge. [...]

34

[Rouen, 16 janvier 1903]

Vendredi 10 heures

[...] Quelle sale vie, dans cette boîte à malades ! L'ennui y est plus morne qu'ailleurs. Le froid, la saleté, les mauvaises odeurs, tout se réunit et en fait le séjour le plus nauséabond de la caserne. Je demande à corps et à cris à sortir [...] J'ai beau lire, causer, l'isolement et le manque d'exercice vous privent de volonté et de persévérance. On est las avant de rien commencer, et l'on ne peut s'écarter du poêle sans être mordu aux pieds par le froid.

L'infirmierie est habitée par toute la racaille du régiment et de la section. Les tireurs aux flancs, qui soignent leur flegme¹⁴⁶, les saoulés [sic] qui soi-

¹⁴³ Le coaltar : goudron minéral extrait de la houille, utilisé sous forme d'émulsion ou de poudre en thérapeutique comme puissant désinfectant (TLF).

¹⁴⁴ Yves Delage (1854–1920), zoologiste et biologiste français. *La cellule et les Protozoaires* constitue le t. I et la Première partie de son *Traité de zoologie concrète*, Paris, Schleicher frères, 1896–1901.

¹⁴⁵ Il a écrit d'abord, puis raturé : *je cause, bois et man.*

¹⁴⁶ Sur cet emploi de *flegme*, voir *infra*, p. 60, n. 181.

gnent leur cuite ; ils jouent à la manille du lever, après la visite jusqu'à minuit, parce qu'on nous laisse la lumière toute la nuit ; le soir ils agrémentent leur partie interminable de copieuses tournées de vin chaud, de ce petit vin de soldat, dur et aigre. Ils se couchent éméchés, et la nuit rêvent de 30, 31, 50, manille, roi, atout, je pose ! Ceux qui ne jouent pas sont les brutes, les idiots, qui crèvent de faim et sentent mauvais. Ils restent pendant des heures pelotonnés autour du poêle de fonte rougie, sans parole et sans pensée, comme ivres de paresse et d'engourdissement. J'ai tout juste Le Senne, intelligent, peu loquace, mais intéressant. Il vit dans la terreur des malades qui nous frôlent tout le jour, boivent dans nos quarts quand nous avons le dos tourné, nous serrent la main et s'étendent sur nos lits.

Cohen vient promener ici sa taille courbée, son mutisme et sa marche bancale. Hors cela point de visite, sinon celle de la tante, munie de gâteaux, hier l'après-midi et celle de Paul ce matin, muni de linges, de gâteau et de chocolat. Si mon séjour s'éternise, comme il le menace, je te serais reconnaissant, mon cher père, de m'envoyer « *Ainsi parla Zarathoustra* », de F. Nietzsche, trad. H. Albert, édition du Mercure de France¹⁴⁷, 3^f. Si tu juges cette dépense inutile, envoie-moi tout autre livre que tu voudras.

Je n'ai pas de nouvelles, car la compagnie ne juge pas à propos de nous communiquer nos lettres. Je vais les faire chercher. [...]

[P.-S.] Ce matin, après nuit passable, temp. 36° C, toux, pas d'enrouement, peu d'appétit, bien sur mes jambes, pas de courbature, tête libre.

35

[Rouen, 16 janvier 1903]

Vendredi soir 5 heures

[...] Je vais tout à fait mieux, et j'espère sortir demain soir. Voudrais-tu, mon cher père, si tu viens dimanche, comme je l'espère, m'envoyer dès demain une dépêche grâce à laquelle je puisse demander à Pascaud de sortir. [...]

La visite du soir vient d'avoir lieu. De La Chapelle m'annonce que je sortirai demain. Vive la fuite ! Ainsi pas de dépêche. Le Senne et moi, dans le même cas, venons de mijoter un plan de Machiavel à seule fin d'obtenir une permission de 24 heures dimanche, ou au moins la sortie ce jour-là. Mais, comme la réponse ne pourrait venir que le soir, vu les références au colonel, je ne pourrai vous prévenir, je tâcherai seulement.

¹⁴⁷ Editions à partir de 1898, rééditions à partir de 1901, trad. par Henri Albert.

Je suis resté debout toute la journée, en parfaite disposition. J'ai regardé par les carreaux de nos fenêtres la vie de la rue, les passants alertes, hâtifs, serrés et pelotonnés sur eux-mêmes, le sol dur et brillant, les reflets blancs des glaçons qui se sont installés partout où il y avait trace d'eau. J'ai envié les courses et les occupations des gens, j'ai considéré alternativement le dedans et le dehors de ce mur qui nous boucle, et j'ai réfléchi à cette différence d'existence à l'intérieur et à l'extérieur de ce tas de meulière. Que faisons-nous ici, crasseux, fainéants, ennuyés ? Nous piétons sur place, dans la monotonie d'exercices vieillis, séculaires, en retard de cent ans sur les mœurs et les idées. Et au loin, au bout de ces fils télégraphiques, il y a le Quartier, la Sorbonne, le Collège de France, les Bibliothèques où l'on vit dans le présent, employé à des besognes raisonnables et parfois utiles !

Mais pourquoi cet attachement à des idées attristantes ? Je sors d'ici ! Je rentre dans un semblant d'action. De Pussin est revenu nous revoir ce matin et nous a donné des paroles pleines de bienveillance. [...]

[P.-S.] C'est très bien, mon cher Pierre, de travailler avec un tel sérieux et un tel courage. Ta moyenne de leçons m'a encore plus contenté que ta place et ta note de français. Une *place* peut être un accident (quoique ce ne soit pas le cas) ; mais une série de 20 en leçons est un témoignage excellent. Continuez, petit nègre, Continuez !

36

[Rouen, 17 janvier 1903]

Samedi midi

[...] Pascaud m'a, sur ma demande, porté sortant et m'a donné quartier libre demain. Je vais tout à fait bien, hors une légère irritation des bronches qui me donne encore quelques quintes de toux. Mais la vie du dehors m'attire, j'ambitionne de marcher dans les rues, par ce beau gel sec et gai. Je ferais des marches, de la bicyclette avec enthousiasme. L'appétit étant revenu depuis hier, et la demi-portion n'étant pas à mettre dans une dent pleine, nous nous faisons apporter, Le Senne et moi, par les infirmiers des monceaux de beafstecks [sic], d'oeufs, de pain, de beurre, de jambon. De sorte que j'ai un superflu de forces qui me grouillent dans les muscles. [...] Quant à notre perm. de 24 heures, l'entretien avec Pascaud s'est tourné de telle sorte qu'il ne nous était pas permis d'en émettre l'idée.

[...] Le pied de Cohen est toujours dans le même état, et il n'a pas pris part à la marche. Il est rentré au service aujourd'hui, mais le samedi est

réservé aux revues dans les chambrées, sans mouvement. Mes menus sont peu compliqués. La demi-portion consiste à chacun de mes deux repas d'un [sic] bout de miroton – gaillon ou d'un demi-boudin noir éventré, baigné dans le gras et mi-froid ; boisson : eau. En surplus ce que je vous ai dit plus haut. [...]

Mons. mon frère trottine donc, indépendant, par les rues. Je l'en loue. La lettre de papa, hier, m'a rappelé les antiques séances de la place Walhubert¹⁴⁸ qui précédaient invariablement toute composition d'histoire, d'allemand ou de calcul. J'allais alors voir les zèbres, les lions, les hiboux, et j'étais très fier de me trouver seul, homme, sans bonne, en face de ces animaux. Et puis je me faisais une grande réputation de travailleur, dès que Mons. Pader ou Mons. Nigoud ou M. Delzenne [?], ou M. Raederer entraient¹⁴⁹. Comme je la sentais un peu usurpée, parfois elle me gênait. Mais je m'y suis très bien habitué depuis. Je me suis accommodé à mon habit d'homme sérieux. [...]

Je viens d'assister à une grande discussion entre bons paysans si la Normandie est Alcoolique et si la République vaut le Roi. Eminemment curieux. [...]

[P.-S.] J'ai lu le début d'un bouquin de Bergson absolument enthousiasmant, « *Les données immédiates de la conscience* ». Comme la « carrée » est trop bruyante dans le jour, j'ai attendu que presque tous fussent couchés et je m'y suis plongé hier soir de 7 heures à 11 heures.

37

[Cp. 20 janvier 1903]

Mardi 7 heures

Ma chère bonne-maman, Nous avons fait aujourd'hui une assez grande-marche [sic] militaire, et j'en suis resté assez courbaturé. Le temps était fondu, et le ciel gris noyé d'eau, chaud. Au fond de l'air une certaine aigreur de janvier. Au retour, le capitaine a levé toutes les punitions du pelo-

¹⁴⁸ Le siège de l'Exploitation du P.- O. se trouvait place Walhubert, aujourd'hui Valhubert (gare d'Austerlitz, ancienne gare d'Orléans), avec l'entrée principale du Jardin des Plantes.

¹⁴⁹ Collègues de son père. Pader était un chef de service qui l'aurait fait souffrir « pendant trente ans » (*Abraham*, p. 28).

ton, parmi lesquelles la mienne. (Charmant, le capitaine !) Je suis donc venu ici¹⁵⁰ me laver et me reposer.

Demain grande-marche du régiment, etc. [...] Il me tarde d'avoir des nouvelles de toi¹⁵¹, écrites de ta main, et de t'embrasser dimanche si de Pussin le veut (charmants, les officiers !). [...]

38

[Rouen, 22 janvier 1903]

Jeudi – 6 heures

[...] Ma petite vie est la même. Ce matin exercice, ce soir service en campagne, je suis de piquet et je viens de dîner à la cantine avec quelques camarades. Ce sont tous les détails. Ajoutez le très grand regret de n'avoir pas une bonne paire de godillots. Les « Raoul » sans être mauvais, ne sont pas l'idéal, et je ressens souvent le besoin d'en changer. D'ailleurs ils n'ont plus de talons. J'ai marché cette après-midi pour essai avec mes souliers de route et des guêtres ; mon capo les a baptisés « barques à vase ». J'avais l'impression de traîner de lourdes et inconsistantes galoches. J'ai beaucoup peiné sur le Mont Gargan, dans nos pas de course au milieu des ronces, etc. A propos j'ai simulé le clairon d'un parlementaire qui se présentait à nos avant-postes. J'avais le manchon blanc et je soufflais dans mon pouce, tâ, tâ, tâ ... (Oh ! petits soldats de plomb de Pierre !)

Le temps est un peu plus ferme, mais toute la matinée nous avons manœuvré dans le coton et l'eau. Les routes sont des tas de boue très longs, et souvent en marchant il en monte une odeur fade de vase. Sain !

Nos perm de dimanche dépendent pour le peloton d'une moyenne de théorie et pour la compagnie d'une revue complète d'installation samedi *soir* ! Charmants, tous nos chefs, mais quelquefois embêtants.

Comment Pierre a-t-il composé lundi soir ? Je voudrais voir quelques pattes de mouche dessinées par lui, bien que je ne le gâte pas de lettres. Mais à la caserne on est flegme¹⁵² comme une crème, et souvent le soir on a la sensation que toute la substance cérébrale est tirée vers les pieds. Ce qui occasionne de lourds sommeils. Heureux encore quand nos voisins, bénéficiant d'une permission de théâtre ne reviennent pas saouls à deux heures du

¹⁵⁰ Rue du Renard. Voir *supra*, p. 3, n. 13.

¹⁵¹ Ici, il s'adresse déjà à sa mère.

¹⁵² Sur cet emploi de *flegme*, voir *infra*, p. 60, n. 181.

matin. Lundi soir Le Savonneux qui plume (= couche)¹⁵³ à ma droite a pleuré avec fracas pendant une heure, prétendant qu'on lui avait mis son lit en voiture. Il criait avec des hoquets : « Bloch, tiens-moi ! Il dort l'... animal [sic]. Jouët¹⁵⁴, tiens-moi ! Ah ! Ils dorment tous ! Où est ma baignette [sic] ? Je l'ai laissée dans ma montre !! Malheur ! Ohé, la carrée tourne, la la la ... ! » Je dis lundi soir, c'était mardi matin entre 2 et 4 heures. Ils nous ont tous réveillés et ne se sont endormis tous qu'après s'être déchargés de leur trop plein. Inutile de vous dire que je vous ai fait une honnête traduction de leur langage.

Heureusement que ces scènes sont rares dans notre carrée. Dans d'autres, elles se reproduisent tous les deux jours, et la danse est menée par le caporal, ce qui la rend terrible et dangereuse.

Ma main va mieux et est bien soignée à l'infirmerie où je vais me faire panser. En tout cas je n'en souffre plus.

Demain 238¹⁵⁵. Le 2 mars on casse la patte au 200. [...]

[P.-S.] Je ne t'ai pas répondu, ma chère maman, au sujet de l'extrait de Tolstoï¹⁵⁶ touchant le judaïsme. Tolstoï a raison. Tout ce qu'il dit sur la religion est parfaitement vrai. Il est seulement regrettable que le fétichisme, très léger il est vrai, se soit introduit dans les rites juifs, dans les cérémonies historiques prises à contre-sens, etc. Mais cela n'a aucune importance. Il reste que la religion dans son essence est une des plus honorables, une de celles qui ont le plus fait pour instruire la société et la rapprocher des idées de nos temps. Je reste tout de même d'avis qu'il manquait au judaïsme un petit peu de bonté. Il était juste comme la loi, mais aussi comme le fer de la guillotine, d'une justice acerbe et vindicative. Sa grande infériorité est de ne pas admettre la rédemption ; elle a été introduite depuis, dans les rituels modernes, mais Jésus est le premier qui l'ait installé en Occident, alors que depuis longtemps les Hindous la connaissaient avec les incarnations et les avatars successifs de Brahma. Et la rédemption qui est la base de la charité, est la plus belle idée humaine avant la solidarité.

Pourtant, justice publique est si rarement rendue à ce que le judaïsme contient d'excellent, que je te remercie, ma chère maman, de ton envoi. Tolstoï parle en chrétien intelligent.

¹⁵³ Sic. Esnault ne signale pas cet emploi, Colin le qualifie de *vieux*, en citant néanmoins un exemple chez Aristide Bruant.

¹⁵⁴ Gaston Jouët, étudiant en droit, voir aussi *infra*, p. 136, n. 356.

¹⁵⁵ Encore 238 jours à passer sous les drapeaux.

¹⁵⁶ Cet extrait qu'il reste à identifier, c'est sa mère qui le lui a envoyé.

39

[Cp. 27 janvier 1903]

[...] Ma plaie au pied s'étant ouverte lundi je me suis fait exempter d'une marche militaire aujourd'hui, ce qui implique exemption de perm dimanche !
[...]

40

[28 (?) janvier 1903]¹⁵⁷

Mes chers parents, ma chère bonne-maman, Pourvu que vous ne vous inquiétiez pas de ma lettre un peu nâvrée [sic] d'hier soir. J'ai jeté ces mots assez inconsidérément sur papier dans un état de navrement et de tristesse pesante. Mon pied va mieux aujourd'hui, et est protégé par un pansement au collodion.

Le capitaine de Pussin qui m'a fait appeler ce matin avec tous ceux qui n'avaient pas fait la marche d'hier m'a dit qu'il regrettait que j'aie déjà manqué deux ou trois marches militaires, qu'il ne fallait pas avoir mal au pied. Il ne doutait pas que je misse de la bonne volonté à mon travail, la preuve en était dans mes très bonnes notes de théorie, dans la satisfaction de mes lieutenants, dans les excellents rapports qui lui sont donnés sur ma tenue et mon zèle ; mais il fallait plus que de la bonne volonté, du fanatisme. Il fallait que mon regard brillât lorsqu'il s'agissait de régiment, et que je susse marcher sur des pieds blessés. Que d'ailleurs j'étais dans les tout premiers du peloton et que je devais y être en tout. Cela d'un air aimable et hiérarchique¹⁵⁸.

J'ai dîné pour la modique somme de 5^f 50 au café Tristan, place de la Cathédrale, avec Massignon, après être passé rue du Renard chercher des nouvelles et me laver. Je vous suis infiniment reconnaissant de vos lettres

¹⁵⁷ Cette lettre non datée, classée f. 94, qui fait allusion à la fois à la marche manquée du 27 (N° 39) et au piquet du 30 janvier (N° 42), doit dater du 28. La lettre mentionnée dans le premier paragraphe n'a pas été conservée.

¹⁵⁸ Voir *Glossaire : Régiment*. Sur le drapeau du 39^e RI sont inscrites les victoires d'Arcole (1796), Ulm (1805), Friedland (1807) et Sébastopol (1854-1855). La remise solennelle de ces drapeaux de régiments, faite par le président de la République, eut lieu le 14 juillet 1880 (*DM*, art. *Drapeau*).

qui prolongent dans ce séjour peu agréable le souvenir des dimanches parisiens. [...] Je vous écris de l'étude, où cent types bourdonnent leur leçon, et où perce l'organe brusque et clair de de Tressan. Il fait défiler devant lui les malheureuses victimes de son peloton¹⁵⁹, et nous se les donne en comédie. Au reste rieur et bon diable. Il nous fait de temps à autre signe de nous taire en agitant ses mains à la façon d'un museau qui se ferme. Ce n'est point militaire.

Les jours allongent, chose que toi surtout dois apprécier, mon cher père. Nous sortons à cinq heures avant l'allumage du gaz des rues, et nous nous rassemblons le matin sous le soleil levant, avec un ciel congestionné à l'est et anémique encore du côté de la cathédrale. A l'heure présente, des fenêtres de notre quatrième, la tour trapue de S^t-Ouen offre chacune de ses ciselures sur l'opale du crépuscule. Ciel, air et temps de printemps, qui nous ménagent peut-être un retour au froid mais qui nous remplissent de sève et de véhémence. Même Cohen est atteint derrière la broussaille de sa barbe et de ses sourcils. Il rit en agitant sa tête rasée de frais, et s'agite sur son banc. Le povre [sic] traîne d'ailleurs toujours une démarche bancale et écartée, mais il ne souffre plus et recommence les marches.

Vendredi piquet d'incendie, auquel les dispensés sont astreints ; samedi en huit et dimanche en quinze le tour de la 4^e compagnie reviendra ce qui me promet trois dimanches sans aller à Paris. Cette perspective est peu gaie, je vous l'assure, et je vais être obligé de me créer des occupations à Rouen même, théâtre, bibliothèque, Massignon -piano, ou chasse, si elle n'est pas fermée. Je lis beaucoup, rue du Renard et à la caserne. Je viens de finir le *Jardin d'Epicure* qui est fort inégal, mais me paraît contenir de fortes maximes de scepticisme et d'indifférence. J'ai entassé Nietzsche qui est puissamment intéressant par l'orgueil de franchise brutale qui s'y étale, par l'indifférence des « philosophes » d'école et la richesse du vocabulaire même traduit. Seulement des obscurités, sans doute plus fortes pour un ignorant comme moi en français qu'en allemand. Mais j'ai tant de flegme.

Tous mes discours roulent sur moi. Et quand je serai vieux, tous mes discours rouleront sur cette année unique, disparate dans mon existence. Je ne veux pas m'excuser sur le manque de papier, car tant plus comme j'en aurais, tant plus comme je parlerais de moi. Je suis, malgré mon silence, bien content des marques justes d'estime, que l'on t'accorde d'en haut, mon cher père¹⁶⁰, et je vous embrasse tous tendrement, Jean.

¹⁵⁹ C'est-à-dire du 2^e dont sa section fait partie.

¹⁶⁰ Le CV dactylographié de Richard Bloch, conservé parmi les *DB*, ne nous renseigne pas sur la nature de ces marques d'estime.

41

[Rouen, 29 janvier 1903]

[...] Rien de neuf ici. Et d'abord je ne suis pas un schlémihle¹⁶¹, comme le bruit me semble en courir avec insistance. Je me graisse les pieds, je graisse mes souliers et je ne m'explique pas que mon ampoule crevée, au lieu de se cicatriser se soit transformée en une large plaque rougeâtre, sinon parce qu'elle se trouvait dans une place de frottement continu. D'autre part je ne peux transporter mon piquet. Il faut dans une journée 60 hommes permanents. Pour ne pas faire de jaloux tout le monde reste derrière la grille et regarde les rues par les fenêtres. Service général, il n'y a rien à faire. Puis, où serait l'amende de mon jour de flegme, si j'allais tirer ma coupe à Paris le jour où les autres restent ? Mes souliers vont être commandés incessamment, dès le retour du cordonnier en question que j'ai été chercher à Philippon¹⁶² et qui est absent. [...]

5^h 25 – Jeudi 29 Janvier 1903. Cantine Hatry.

42

[Rouen, 30 janvier 1903]

Vendredi 6 ½ Piquet.

[...] Nous rentrons d'une marche de régiment de cinq heures que j'ai faite sans souffrir grâce à mes précautions. (Je ne suis pas un schlemihle.) Je me suis fait fabriquer hier soir chez le pharmacien une composition d'iodothymol, d'éther et de collodion, qui m'a fait sur la plaie après quatre applications une croûte cautérisante et antiseptique. Dessus un mince tampon de ouate hydrophile imbibée de vaseline boriquée, et un bandage triplement enroulé de crêpe Vapereau, élastique, adhérent et antiseptique. Chaussette et bottine serrée, j'ai marché comme un dieu dans la forêt de Roumare, et j'ai fait avec brio l'homme de communication du 3^e bataillon-avant-garde et du régiment. Vaguant seul sur la grand-route de Canteleu à Bapeaume, j'ai été rejoint par le colonel. Du haut de son cheval il m'a de-

¹⁶¹ Correctement *Schlemihl*, mot all. signifiant *malchanceux*.

¹⁶² *Philippon* : avant 1914, l'une des principales casernes rouennaises pour l'infanterie, rue Saint-Vivien. Cf. *Macqueron*, p. 133.

mandé des nouvelles de ma petite santé. Il s'est informé si j'allais à Paris ; réponse négative. La cause ? Et les interrogations sur mon pied, et sur mes chaussettes, et sur mes bottines, et sur ma graisse, et sur mon pansement. Puis si je connais le pays, si mes parents vont bien, « tous mes compliments à votre père quand vous le verrez », et il part au trot.

René m'attendait à la grille et m'a apporté du chocolat, des saucisses, des mouchoirs et des nouvelles, envoyés par la tante en prévision du piquet. Et me voici dans le tapage de la cantine, délicieusement assis et chaussé de blanches espadrilles, entouré de toute la compagnie qui lit, fume, boit et crie. [...]

Vous comprenez qu'un soir de marche la plume tend à me quitter les doigts. Et, bon Dieu, quelles nuits on passe ici ! Je ne les retrouverai plus ces soirs, ces courtes minutes où l'on tombe tout d'un coup dans un trou noir, dans l'inconscience – ces matins où le clairon vous sort du sommeil comme il pourrait vous sortir de la mort, d'aussi bas, dans le même geste où l'on s'est figé la veille en se glissant dans les draps bien bordés. En ce moment, j'en rêve, de mon plumard de paille et de bois où l'on dort si profondément ! [...]

43

[Cp. Rouen, 2 février 1903]

Renard, 8^h ½

[...] Excellente journée de grand air, service en campagne dans le soleil. Ce soir on a réuni les dispensés par C^{ie} dans une même chambrée.

44

[Cp. Rouen, 3 février 1903]

Mes chers parents et bonne-maman, J'ai entendu parler de décisions graves touchant l'X qui devaient être prises bientôt, mais je ne sais rien de plus¹⁶³. Les journaux d'ici n'en soufflent mot. Qu'y a-t-il, et qu'est-ce qu'il

¹⁶³ Ces « décisions graves » seront en effet prises à la suite d'une « mutinerie » des élèves de première année à l'École Polytechnique, protestant, sur le conseil (ou plutôt l'ordre) de « leurs anciens », contre l'introduction inopinée, dans leur programme d'examen trimestriel, d'une composition écrite qu'ils refuseront de faire. Le quotidien *La Patrie* qui se dit « Or-

y a qui touche Marcel ? J'espère l'apprendre de vous demain matin, mais je n'estime pas que Marcel puisse être atteint par aucune mesure disciplinaire. D'abord il est ancien, puis il n'est pas turbulent et agitateur. Je ne crains pas pour lui¹⁶⁴. [...]

Aujourd'hui, temps d'eau, marche militaire du peloton, chargement complet. (Les godillots sont lourds ...) ¹⁶⁵. Je viens de me lever avec joie et suis parfaitement dispos. Le pied pansé, la main bandée sont silencieux. Le cordonnier a saisi son bon cuir et son bon outil pour me faire des godillots réglementaires de 16^f qui me seront livrés vendredi soir.

Rien de neuf ici, notre chambrée des dispensés s'annonce comme très propre et très logeable. Je ne suis pas mal encadré de Valmont¹⁶⁶ (Chartes) et de Liégault (Faculté des Lettres de Caen). En face de moi Diette (Conservatoire), Michelet¹⁶⁷ (Sciences politiques) et Jouët (Droit), trois garçons pour le moins propres et bien élevés. Jouët est un homme froid et naturellement méprisant. Comme j'agis de même à son égard, il s'humanise et entre en contact, quoique je sois juif : il y a progrès. [...]

Mardi – 7 heures – Renard

45

[Cp. Rouen, 4 février 1903]

Bien heureux, mes chers parents et bonne-maman, d'avoir lu la liste des renvoyés temporaires de l'X sans y voir trop de noms connus. Je vois que l'épreuve de samedi sera docile et calme. C'est ce qu'ils auront de mieux à

gane de la défense nationale » et qui continue d'être violemment antidreyfusard, publie dans son numéro du 4 février les résultats de son « enquête » sur cette affaire, en annonçant « la décision prise par le ministre de la guerre d'affecter à des régiments d'artillerie les soixante élèves coupables pour y achever les trois années de service militaire auxquelles ils sont tenus ». « L'avis général est cependant, fait remarquer l'auteur anonyme de l'article, que le ministre de la guerre rapportera avant peu la mesure, d'une excessive sévérité ». L'affaire va soulever des vagues jusqu'à la Chambre où des interpellations sont annoncées.

¹⁶⁴ Marcel, en effet, n'a pas été mêlé à ces manifestations.

¹⁶⁵ Voir *Glossaire : Charge du fantassin*.

¹⁶⁶ Gustave Valmont (1881–1914), condisciple de Roger Martin du Gard à l'école Fénelon, puis à la Sorbonne et à l'École des Chartes, un de ses grands amis de jeunesse.

¹⁶⁷ René Michelet que Bloch va retrouver dans les « Revues » et les soirées théâtrales de l'été 1903 où il leur arrivera de jouer ensemble. Voir *Appendice II*, p. 150, 155, 156.

faire¹⁶⁸. Mais franchement, après le traitement infligé aux hommes du capitaine Bonnet, l'injustice eût été violente de passer sous silence la mutinerie d'une école militaire. Il est vrai que la justice eût été d'envoyer ledit capitaine à la place où l'on a expédié ses hommes, entre quatre gendarmes¹⁶⁹. Enfin !

Je vais tout à l'heure avec Robert au théâtre voir le « Juif Polonais », le grand succès de la saison¹⁷⁰.

Rien de neuf ; théorie toute la matinée, service et nouvelle gymnastique toute l'après-midi. [...] J'ai porté une perm, mais je ne pense pas partir avant Dimanche matin. N'importe, même à midi je tâcherai de venir. [...]

Renard. Mercredi 8 heures soir.

46

Jeudi 5 février 1903

Mes chers parents, bonne-maman et frères, Tanné, pantelant, couvert d'une eau tiède, la peau rutilante, les jarrets mous comme coupés à la faux, les yeux papillotant, le cou penché et les reins raidis, tel je vous écris ce soir de l'étude. Il est quatre heures, et j'ai un appétit vorace, un appétit de baleine biblique qui aperçoit Jonas. En sus l'âme en paix, parce qu'elle n'existe plus. Je comprends aujourd'hui le mécanisme de la discipline et de l'obéissance militaires : Malaxez les chairs, pilez les muscles, agitez avant de vous en servir et vous aurez devant vous le parfait soldat, la parfaite brute.

Tout cela signifie service en campagne avec l'excellent Mons. Précardin aux-yeux-infiniment-doux [...] Mons. Précardin nous a fait monter une colline au pas de charge afin de se donner le plaisir de nous rassembler soudain sur la colline en face au pas de course. Sac au dos, pesant 7 kilogs, 13

¹⁶⁸ Le commandant en chef de l'EP, le général Villien, a donné des instructions sévères pour le cas où d'autres élèves, de la deuxième série, se solidariserait avec les « mutins ». Cf. *La Patrie* du 5 février.

¹⁶⁹ Encore un « incident militaire » qui a fait bien des remous. Il s'agissait, d'après les informations parues dans *La Patrie* (n° du 3 février), d'un acte d'insubordination par ailleurs assez banal de la part des canonniers de la 6^e batterie du 33^e régiment d'artillerie, en garnison à Poitiers, batterie commandée par le capitaine Amédée Bonnet, auquel le colonel Laffon de Ladébat, alors à la tête du régiment, en attribuait la principale responsabilité. Par décision du ministre, le général André, Bonnet est relevé de son commandement et « classé dans un établissement d'artillerie à Bastia », ses hommes dispersés et envoyés dans des garnisons d'Algérie.

¹⁷⁰ L'opéra *Le Juif polonais* fut le premier succès du compositeur Camille Erlanger (1863–1919), élève de Delibes et prix de Rome (1888).

paquets de cartouches¹⁷¹, une boue qui vous suce les pieds par-dessous les herbes vertes. Comme horizon tout Rouen dans son trou d'où il essaye de sortir par ses tours et ses flèches pointues, et la Seine, glauque, sous les nuages rapides, qui tourne et s'étale entre les bosquets d'arbres nus et les îles grises. Tout au fond, suivant de loin la boucle du fleuve, une ceinture de hauteurs pelées et lamentablement jaunes, broussailles mortes sur des terres boueuses. Puis pour rentrer, montée au pas gymnastique de la colline du cimetière monumental, avec agrément de déploiements en ligne, de couchez-vous, de feu à volonté avec la baïonnette au bout du canon. [...]

Ce soir dîner avec Cohen puis piano avec Massignon. J'ai passé au *Juif Polonais* une soirée intéressante. La musique d'Erlanger est savamment travaillée. Trop de duos et de chœurs au goût de Massenet, et qui font passer sur la langue comme des parfums d'angélique très sucrée. Mais à côté, comme une autre musique, des scènes très puissantes et très dramatiques, d'une force d'orchestration peu commune, servies d'ailleurs par le style ferme du livret et la valeur propre du conte. C'est mieux que les rapsodies [*sic*] de Scribe sur lesquelles Monsieur Meyerbeer faisait des mélodies. Décors très beaux, luxueusement neufs; comme chanteurs Morel, de l'Opéra, voix usée, mais belle encore, de plus excellent comédien – et un jeune de Rouen, Bruinen, bon baryton d'avenir.

Dubois est décidé à nous refuser nos perm de dimanche, à cause du piquet. On pense à interviewer de Pussin demain, on verra ce qu'il fera. Donc, jusqu'à nouvel ordre trois semaines entières que je passerai de suite à Rouen. La classe ! la classe !¹⁷²

Voilà, en égoïste, comme sont tous les absents et tous les éloignés, le récit de ma vie depuis hier soir. [...]

[P.-S.] Allez donc, mes chers parents, aux beaux concerts de lundi et de vendredi soir, où Jeanne Raunay [*sic*]¹⁷³. Mais comme je sais d'avance que vous n'irez pas, c'est toi, ma chère bonne-maman, à qui je donne mission de me remplacer pour les y envoyer de force. Ah ! le métier de fils est devenu dur avec le temps !

¹⁷¹ Pour le fusil Lebel la cartouche pèse 29 gr, ce qui donne ici, chaque paquet contenant 8 cartouches, plus de 3 kgs à porter.

¹⁷² Voir *supra*, p. 3, n. 12.

¹⁷³ Jeanne Raunay (J. Richomme, dite), cantatrice scénique française (1869-?), grands succès aux concerts Colonne et Lamoureux vers 1900 (*Larousse du XX^e siècle*).

47

[Cp. Rouen, 6 février 1903]

Vendredi 8.35, place Cauchoise¹⁷⁴

Un seul mot : *permission* ! arraché à grand-peine à la rapacité du piquet.

Temps splendide, santé du corps, de l'âme, du pied et de la main. Je viens de manger 18 Marquis !!! et vous embrasse tendrement – J
à demain !!

48

[Rouen, 9 ou 10 février 1903]

Ma chère bonne-maman, Voici peut-être la première fois que je me trouve loin de Paris le 10 février, jour où nous te souhaitons une année nouvelle¹⁷⁵ exempte de souci et de malheurs. Je sais que les voeux sont une vieille habitude qui ne répond à rien de réel, surtout entre gens qui savent à quoi s'en tenir sur les sentiments réciproques ; mais c'est une occasion de te dire en termes convenus que l'on est heureux d'être réunis pour ajouter une nouvelle année à celles qui se sont déjà écoulées. [...] Rien de nouveau ici. Toujours moi excellente santé, mon appétit prodigieux, et beaucoup de travail. De sorte que je ne sors de la caserne que tard et ai-je à peine le temps de me laver et dîner. [...]

49

[Rouen, 11 février 1903]

[...] ¹⁷⁶ Ne te laisse pas inquiéter, ma chère maman, par les racontars des journaux ¹⁷⁷. Je suis admirablement dispos, je me surveille, et l'on nous en-

¹⁷⁴ La rue du Renard débouche sur la place Cauchoise où Jean doit écrire sa carte dans un café.

¹⁷⁵ Anniversaire de sa grand-mère.

¹⁷⁶ Il vient de déconseiller à sa mère qui est souffrante, d'aller le voir à Rouen, « six heures de chemin de fer pour trois heures d'entrevue ».

ture de prescriptions hygiéniques diverses. J'ai fait encore aujourd'hui une marche qui ne m'a pas donné trace de fatigue. Le temps se sèche lentement et l'état sanitaire du 39^e ne s'aggrave nullement.

Je suis rue du Renard où je trouve toujours un accueil cordial et intime, trop encombrant parfois. J'ai honte de le dire car ce sont de bonnes gens. Malheureusement nos attentions sont portées sur des objets différents et leurs esprits ne sont pas souples pour comprendre cela. Avec cela pourtant que moi je le comprends pour eux ! Tout est obscur dans la recherche de ces « responsabilités » délicates parce que nous ne connaissons et ne connaissons jamais que nous-mêmes, et que nous ne pouvons comprendre les besoins des autres qu'autant qu'ils ont de rapport avec les nôtres. Si un petit Cahen, comme il est à présumer qu'il en existe bientôt (mais *chut !*)¹⁷⁸ vient jamais loger chez moi, je l'ennuierai considérablement car je dînerai en 20 minutes et je ne causerai pas que du cocher ou du voisin. Et jamais je ne serai aussi bravement désintéressé qu'eux.

Notre existence de mille-pattes est toujours sur le qui-vive. Nous faisons à force de service en campagne [sic], et l'on nous fait trotter en poussant des cris de guerre au milieu des broussailles épineuses du Mont Gargan. Nous plongeons de là-haut sur Rouen avec des vues étonnantes et toujours renouvelées. Demain tir, départ à 5 heures et encore 218 jours à tirer après le jus. [...]

Mercredi 11 7 heures.

[P.-S.] Merci encore pour le *Faust* de Schumann¹⁷⁹ et pour les trois heures absorbantes que j'y ai passées avec toi, mon cher père.

¹⁷⁷ *La Patrie* du 9 février annonçait déjà « Une épidémie à Rouen » : « Une épidémie de grippe infectieuse et même de fièvre typhoïde sévit depuis quelques jours parmi les régiments de Rouen [...]. Une soixantaine de militaires de ces régiments sont en ce moment à l'hôpital. De nombreux cas sont, en outre, observés dans les infirmeries de casernes. Douze ou treize cas de fièvre typhoïde sont officiellement déclarés ; on assure aussi que dix cas de typhus ont été constatés au 39^e. Il n'y a pas jusqu'ici d'autres décès que celui du jeune Hartmann, mais trois ou quatre cas sont considérés comme graves. » Le dispensé nommé Hartmann a en effet succombé à une fièvre typhoïde qu'à l'infirmerie du régiment on n'avait pas prise au sérieux. Cet incident dramatique a inspiré à Roger Martin du Gard un récit de témoignage direct d'abord, *La mort d'Hartmann* (cf. Sicard, 1981), puis une oeuvre de fiction, *Le soldat Flers* (*Id.*, 1976, p. 28 passim). C'était là le début d'une épidémie qui devait frapper encore d'autres victimes (cf. N° 50). Ce cas d'épidémie n'était pas isolé : dans son n° du 3 février, *La Patrie* fait part d'une pareille épidémie dans la garnison d'Auxerre.

¹⁷⁸ *chut !* souligné trois fois.

¹⁷⁹ *Les Scènes de Faust*.

Jeudi 12 février 1903

[...] ¹⁸⁰ Tu préfères que je te parle maladie et morts, que je discute les opinions des journaux. Eh bien la vérité est la suivante. Le colonel a demandé au ministre le licenciement du 39^e et le général Servièrè son déplacement immédiat. Il y a une moyenne de trois cas et un mort par jour. Il a paru un ordre nous recommandant de nous faire porter malade dès que nous croyons nous sentir un commencement d'indisposition, et tous les dispensés qui ont été à la visite depuis cinq jours, pour un cor au pied ou une laryngite, ont obtenu sans l'avoir demandée une permission de huit jours. Il faut avoir de la grandeur d'âme pour ne pas se trouver une migraine au moment où sonne le réveil ou bien une courbature en revenant de marche militaire. On a remplacé l'eau par le thé chaud que l'on boit froid, ce qui revient en somme à boire de l'eau bouillie jaune. On désinfecte les locaux et le colonel passe à tous moments dans les carrées. Il est entré chez nous mardi soir à 10 heures et nous a dit : bonsoir mes enfants.

Les journaux du cru font quotidiennement un abattage de M. l'aide-major teinturier de La Chapelle qui remplace présentement M. Pascaud dont la fille est mourante d'une méningite. Nous avons tous les jours la visite du médecin principal Baudoin et on va nous préposer demain le médecin-major de 2^e classe Delécluze.

On n'est pas plus précis que je le suis, tu me rendras cette justice. Sache en sus que je porte flanelle, que je n'ai pas encore pu me trouver un seul « état fébrile » depuis le commencement de la distribution des permissions – que nous allons en campagne tous les jours – hier en marche – ce matin au tir, de 5 heures à 11 heures ½ – que nous sommes à l'étude, qu'il est 2 heures et que nous allons tirer cette après-midi une flegme réparatrice ¹⁸¹.

Nous avons fait deux tirs de 8 balles chaque, sur appui, debout, à 250 mètres, un préparatoire, le second classé ¹⁸². J'ai mis 7 balles sur 8 et ai fait 10 points. La 8^e devait être au centre et on ne l'aura pas vue. D'ailleurs le

¹⁸⁰ Il s'adresse à sa mère qui vient de lui écrire.

¹⁸¹ *Flegme*, ainsi au féminin, est, d'après *Catach*, un doublet savant du populaire *flemme*, emprunté à l'italien *flemma*. Bien des dictionnaires signalent la loc. pop. *tirer sa flemme*. On a donc affaire à un phénomène de contamination qui n'était probablement pas particulier au jeune Bloch.

¹⁸² Voir *Glossaire : Tir d'instruction*.

métier des marqueurs¹⁸³ est fait complètement au hasard. Un dispensé du nom de Fauvage s'est amusé à tirer par-dessus la butte. Les marqueurs généreux lui ont annoncé 7 balles et 11 points. Fauvage nous avait prévenus. [...]

4^h. Nous venons de faire deux heures de gym sans trop de fatigue, et nous revoici à l'étude sous la garde d'un pion à pantalons rouges et à sardines d'or¹⁸⁴. Le général divisionnaire passe dans les chambrées en ce moment-ci, et je l'ai laissé tout à l'heure qui méditait dans la cour devant l'enlèvement des cuves « genre Rocher and C^o, Fresne successeur », qui se fait au milieu de la journée sur une voiture portant l'inscription « Désinfecté ». Très rassurant.

J'achève¹⁸⁵ de chez les Cahen où je viens de dîner confortablement. Soyez rassurés et confiants à mon égard. Ma main est complètement refermée [...] Si je vous parle de l'épidémie, c'est que les journaux de Rouen en font des pages de commentaires où ils exagèrent un peu. [...]

51

Dimanche 15 février 8 heures

Mes chers parents et bonne-maman, La journée de piquet, repos complet sur nos lits, tire à sa fin. Je me suis réveillé tout étonné de n'être pas à Paris et de ne plus te voir. Mes camarades qui sont rentrés à minuit ou ce matin m'ont raconté que je parlais de ma mère pendant mon sommeil et que je lui promettais quelque chose. J'ai été chez les Cahen ce matin me laver, prendre mon chocolat et de là acheter une bouteille de Sauterne, des pruneaux et des figues pour le déjeuner. Nous étions sept dans notre calme « carrée », sans un gradé, et nous avons fait entre nous un bon boulot¹⁸⁶, sur des planches de châlit mises côte à côte. Après, la chambre balayée et du charbon acheté, le poêle rouge, nous avons passé cinq heures entières sur nos lits à lire, et nous sommes descendus dîner à la cantine. J'aime ces journées tranquilles où l'esprit n'a pas à se bouger, où l'on est entre camarades point criards, un étage au-dessus de la Compagnie et de ses gradés, isolés dans une chambre en cul-de-sac: Il est 8 heures et nous allons nous coucher.

¹⁸³ Voir *Glossaire* : *Marqueur*.

¹⁸⁴ *Sardine d'or* : le galon doré des sous-officiers de l'armée de terre (*Esnault*).

¹⁸⁵ Ecrit avec une encre différente.

¹⁸⁶ *Boulot* : repas (*Esnault*).

Je suis plongé dans la stupéfaction, en lisant *la Guerre et la Paix*, comme si je voyais couler à pleins bords un beau fleuve, calme et respirant la force. Je n'ai jamais vu une description aussi nette et multiple de la vie ; les incidents y sont infinis, les mobiles des actions y sont généralement petits et immédiats, et même dans les circonstances les plus nouvelles, dans les pays les plus étrangers, chaque homme est étonné de se sentir pareil à ce qu'il était tout à l'heure.

Deux journées de far niente, celle passé tout entière avec toi, ma chère maman et dont je te suis profondément reconnaissant, celle d'aujourd'hui, bourgeoisement militaire, et passée l'esprit à cent lieues de la caserne, m'ont fait prendre le métier en amitié. Je rempilerai pour les permissions. [...]

52

[Cp. Rouen, 17 février 1903]

Mes chers parents et bonne-maman, Le temps est aussi lumineux que les humeurs, et 214 journées comme celle d'aujourd'hui ne se tireraient pas trop longuement. C'est vous dire que nous n'avons rien fait, hors une placide excursion sur le mont Gargan cette après-midi ; juste de quoi nous fournir le spectacle du splendide panorama de Rouen, de la boucle de la Seine, de la forêt de Rouvray, baigné-d'une tiédeur d'avril, et parcouru par des souffles frais, pleins de vie et d'allégresse. Nous avons nos fusils à la bretelle pour nous rappeler que nous n'étions pas tout à fait des touristes, mais c'est tout ce que nous en avons fait. Je viens de dîner excellemment au Renard ; quels¹⁸⁷ gens affectueux et peu compliqués ! Et je rentre lire à la caserne *La Guerre et la Paix*, qui me donne parfois des distractions à l'exercice. [...]

Lundi 16 – 8 heures

¹⁸⁷ D'abord *quell*[[les], raturé.

Etude – 4 heures – Mardi 18 février 1903

[...] Je mets la main à la plume à seule fin de vous dire que ma santé est bonne et que je souhaite que la vôtre aille pareillement¹⁸⁸. Je vous dirai comme nouveautés qu'il n'y en a pas, mais que le caporal Joubanot est cloué, ou exactement à un torticolis dans le cou gauche. Le caporal Ridel va être proposé à la cassation et le caporal Manoury¹⁸⁹ s'est commandé un pantalon en drap fantaisie à la maison des Abeilles, dans la rue de la République. J'ajouterai qu'on nous a donné aujourd'hui à la soupe de la tête de veau avec une salade de pommes de terre aux oignons qui était très bonne. Le capitaine Dubois a quasiment ramassé la pelle pour le fait que sa compagnie était la seule à ne pas avoir de batterie de cuisine en faïence. J'ai entendu ce matin le caporal Judéaux, de la 3^e de la 4^e du 1^{er}, qui était de semaine, commander quatre hommes de corvée « pour ramasser les papiers qui volaient dans la cour » (Il y avait grand vent). Tous les dispensés vont être réunis avec la 14^e, la Compagnie du baron de Pussin, dans le corps des bâtiments occupés par la 15^e et la 16^e. Nous en sommes très ennuyés car nous nous étions assez bien accommodés à notre carrée, une des plus tranquilles de la caserne. J'ai été mis hier d'étude supplémentaire par le sergent Lecardonnel pour ce que je mangeais sur les rangs. J'achevais de mâcher un bout de boulette. Mais comme il y avait conférence avec projection du Cap. Dubois sur la Marine, j'ai demandé au sergent de semaine du peloton d'y aller, car on est menacé de choses terribles si on ne va pas aux conférences facultatives. J'ai donc répondu à l'appel de la C^{ie}, dans la cour, à 6^h ¼, mais quand il s'est agi de se précipiter à la salle d'escrime où se faisait la confé-

¹⁸⁸ Dans son n° du 17 février, *La Patrie* donne les informations suivantes sur l'épidémie de Rouen : « Les mesures sanitaires prises ces jours-ci dans les casernes de Rouen ne semblent pas jusqu'ici avoir été très efficaces. De nombreux cas de fièvre typhoïde sont signalés actuellement au 39^e d'infanterie, au 74^e et au 6^e chasseurs. Malgré toute la sollicitude des colonels, on a à déplorer la mort de plusieurs jeunes soldats. A quelle cause faut-il attribuer la maladie ? On ne sait pas exactement : au surmenage des recrues, disent les uns ; au manque de salubrité de certains locaux, disent les autres. Comme quelques cas de typhoïde existent aussi dans la population civile, on se demande si des infiltrations ne feraient pas de l'eau un agent de contamination. En tout cas, il est urgent qu'hygiénistes et médecins se préoccupent de la question. » Pour le 19 février, on annonce une interpellation à la Chambre. Le 26 février, il y aura deux interpellations au Sénat concernant l'hygiène dans l'armée (cf. *La Patrie*, 26 févr.).

¹⁸⁹ Caporal de la 7^e escouade, cf. *PD*, *Cadre*.

rence, je me suis égaré dans la nuit profonde et je suis sorti de la caserne. (L'étude dure jusqu'à 7 heures.) J'ai été dîner chez les Renards, toujours aussi affectueux. Je les lâche ce soir pour aller chez Massignon déchiffrer une symphonie de César Franck. La fille de M. Pascaud est morte hier, et sa femme est sur la même route. Vous pourriez peut-être lui envoyer un mot. Nous n'aurons – jusqu'à nouvel ordre – pas d'autre congé au mardi gras¹⁹⁰ que le quartier libre mardi après la soupe. Le dimanche cela va sans dire. C'est odieux. Je vais aller demain matin demander les trois jours complets à Pussin. Il me les accordera peut-être. Henri Lévy-Bruhl¹⁹¹ vient nous voir ici vendredi soir. Je demanderai pour ce jour une permission de théâtre. Nous rentrons de service en campagne avec le lieutenant-aux-yeux-infiniment-doux¹⁹², qui nous a fait laisser de la sueur et emporté de la crotte sur le plateau de Bihorel. Par ce temps chaud et transparent de mai il nous a fait une théorie sur l'appréciation des distances, puis école de section dans les terres labourées.

Voilà, écrites tout au long, les nouvelles du jour. En sus on va changer notre uniforme qui va devenir bleu des pieds à la tête, avec la vareuse en place de veste et le chapeau mou. On va commencer par le ceinturon qui se bouclera tel une ceinture. [...]

54

[Cp. Rouen, 19 février 1903]

Renard. 8 ½ mercredi

[...] J'ai été dîner au Renard après une bonne journée sous le soleil au Mont Gargan. Il gèle céans et cela nous promet une nuit froide mais sereine. Je dois me trouver demain à 6 heures ½ avec le prof d'anglais. [...]

¹⁹⁰ Qui devait tomber cette année-là le 24 février.

¹⁹¹ Henri, condisciple de Bloch au lycée Condorcet, fils de Lucien Lévy-Bruhl (1857–1939), professeur à la Sorbonne, que Jean et son ami Marcel Cohen connaissaient pour avoir été reçus chez lui. « Celui-là, dira M. Cohen, voulait fermement le contact des générations ; c'est donc fréquemment qu'il réunissait autour de lui de ses jeunes élèves et des amis de ses fils, en se gardant bien de ne grouper que des philosophes ; au reste lui-même se faisait en grande partie sociologue. Et c'est lui qui, aux jours de cercle restreint, nous a initiés à Wagner, en se mettant au piano (Cohen, p. 76). » Henri Lévy-Bruhl finira sa carrière comme professeur à la Faculté de droit de Paris.

¹⁹² Précardin. Cf. *supra*, N° 46, p. 56.

[Rouen, 22 février 1903]

Dimanche - 2^h ½

[...] J'étais de piquet hier soir avec toute la 4^e, et j'en ai été prévenu comme les autres dispensés à 5 heures du soir. Vendredi une lettre que j'avais remise timbrée à un ancien pour la mettre à la poste en ville n'est pas parvenue rue du Renard et je ne suis pas sorti ce soir-là, le peloton tout entier ayant été consigné jusqu'à 7 heures, de 7 à 9 j'ai lu et me suis reposé. Quant au manque de nouvelles dont vous vous alarmez, le piquet en est responsable ; il n'y a pas de courrier après 5 heures à la caserne, et je n'ai pu vous faire partir un mot que ce matin au sortir de la boîte.

Pourquoi le colo nous a-t-il retiré nos permissions d'aujourd'hui ? Parce que nous avons déjà été deux fois dans la semaine à Paris ou ailleurs. Je me demande en quoi le service est lésé par le fait que nous y allons trois fois. On veut peut-être empêcher que la caserne ne nous semble trop agréable - ou bien que le mauvais esprit civil ne s'y infiltre. De fait alors on fait bien de nous tenir bouclés. On pourrait même faire mieux. C'est vexation pour vexation, sans motif. Je tenais déjà une feuille de route signée et apostillée, le prix du voyage payé, quand de Pussin nous a donné la fâcheuse nouvelle. Il en avait l'air assez étonné lui-même.

[...] Moi je continue de jouir de la plus solide charpente. Mon rhume a fui après une heure d'exercice. Tu dois être en vacances, mon cher Pierrot, et tu devrais écrire un peu les nouvelles du temps à ton frère qui s'ennuie à Rouen. Je pense beaucoup plus souvent à toi que je ne peux te le dire ; tu ne t'en aperçois pas quand je viens à Paris, car alors mes heures sont remplies de tumulte, et j'en ai bien peu pour dire et faire beaucoup de choses. Je compte rattraper le temps perdu pendant mes plus longues permissions. Je suis invité par Lévy-Bruhl samedi prochain déjeuner. J'ai provisoirement accepté. Je lui ai rendu la pareille pour dimanche ; les deux frères s'amèneront probablement avec Massignon et Cohen. [...]

J'ai déjeuné en tête-à-tête avec la tante qui m'a raconté un tas d'histoires. J'étais retenu ce soir à dîner par Cohen. Mais la sachant seule je ne sais si je dois la quitter. Je vais voir à résoudre la question. Je profite de mon dimanche pour lire et écrire plusieurs lettres. Comme il fait froid dans ma chambre, je vais malgré moi en être expulsé. J'aurais pourtant aimé une journée de grand et solitaire loisir avec *Faust* et *Anna Karenina*.

J'ai pour ce soir une perm. de théâtre dont je ne profiterai pas. Le théâtre ne donne rien qui vaille. Je rentrerai au quartier faire un peu de couture et dormir. [...]

56

[Rouen, 26 février 1903]

Jeudi 4^h ½

Mes chers parents et bonne-maman, Comme on est très tranquille à l'étude du soir, je vous écris les nouvelles du jour. Nous rentrons d'une marche 18 kil. (sac ½ chargé) du peloton sur Mesnil-Esnard¹⁹³. Notre section a quitté la grand-route au principe de la marche, et a gagné le but à travers champs, bois et collines, surmontant barrières, fossés et murs. J'ai été détaché bientôt avec deux camarades (il n'y avait pas de cabot disponible) pour patrouiller sur la droite et fouiller le bourg. Nous sommes restés plus de 60 minutes en action, et nous sommes rentrés au moment où la colonne rompait les 'sceaux' [sic]. Encore avons-nous dû piquer du pas gym pour la rejoindre. Nous ne nous sommes pas arrêtés de 1^h 5 à 3^h 20. Le temps était moite, voluptueux et flegmar¹⁹⁴. Il eût fait bon dormir dans ce coton humide qui vous entourait. Les vues assez étendues que nous avions par moments étaient fondues dans une brume ensoleillée et mouvante. Les détails même très proches se perdaient, et le corps était las avant de partir. Pourtant on a bien marché, quoiqu'en silence, sans chanter.

Je vais aller prendre un bain puis lire un peu si la tante me le permet. Oh ! ces dîners, et ces ragots de caserne qu'il me faut déballer, et ceux qu'il me faut absorber, et les discussions militaires de René-Robert, et ces cochonneries¹⁹⁵ qui font traîner le repas pendant une heure encore après sa fin et dont je dois prendre ma large part pour ne pas offenser les hôtes !

Demain revue du colonel pour la 4^e, ce qui nous exempte de service mais non de punitions. Seulement elles viendront de la compagnie. Précisément le caporal Cuit, ordinairement beurré, semble piqué de folie. J'ai fait les escaliers ce matin, premier effet de sa vindicte générale. Il est impossible de ne pas être en faute à un moment. [...]

¹⁹³ Mesnil-Esnard, à 161 m sur le plateau de Caux.

¹⁹⁴ Pour *flegmar*, cf. *supra*, p. 60, n. 181.

¹⁹⁵ Précision en bas de page : « sucreries, gâteaux ... ».

[Cp. Rouen, 9 mars 1903]

Route, nuit et journée à souhait¹⁹⁶, mes chers parents, bonne-maman et frères. J'ai été hélé à la gare par le sergent Cordier de la 1^{ère} section, un paysan Champenois [sic] très intelligent, flambant de malice et sympathique – antialcoolique, antitabagique, adversaire de la traite des blanches. Il rentrait d'une permission de 15 jours. Nuit paisible dans une nouvelle carée, où je suis le vis-à-vis de Massignon et l'entre-deux des inséparables Diette et Michelet. Tous les camarades très affectueux et très empressés. Par exemple quelle turbine ! Levers à 6 heures, rassemblement à 7^h, et la soupe à 10.30 au lieu de 10 ; des cours le soir et les gardes à partir de samedi, le tout inauguré ce matin. Mon chef de chambrée est le plus « vache »¹⁹⁷ cabo du peloton, mais, je crois, plus criard que punisseur. Il ne met guère que cinq à six consignes dans la matinée et deux ou trois le soir. Par exemple Hamel¹⁹⁸ compense sa « bénignité » par des coups de bouche incessants. Levez-vous ! Alignez les lits ! Balayez ! Il faut être pour lui en tenue $\frac{1}{2}$ à $\frac{3}{4}$ d'heures avant le rassemblement, etc. J'ai accompli les manoeuvres obligatoires du rentrant de convalo : j'ai été à la visite médicale ; Pascaud m'a demandé ce que j'avais eu, comment j'allais ; très bien ; bon. De là chez Mons. de Pussin, où une surprise pénible m'attendait. « Eh bien, Bloch, vous voilà déjà rentré ? – Oui, mon capitaine. – Pourquoi donc n'êtes-vous pas resté jusqu'au bout de votre permission ; vous aviez huit jours de prolongation, ils échéaient¹⁹⁹ ce soir à minuit. » – Je me suis senti tellement bête que j'ai eu honte de le faire voir. J'avais pris les huit jours du colo pour une semaine, sans penser que huit jours font huit et non point sept. Alors j'ai balbutié des prétextes de zèle, que je voulais rentrer au début de la nouvelle semaine. J'ai vu le moment où Pussin allait pleurer. Il m'a loué comme on ne loue que Dieu, il m'a félicité tel François I^{er} félicita Bayard

¹⁹⁶ Jean revient d'une permission doublée d'un congé de convalescence, d'où l'interruption de sa correspondance depuis le 27 février.

¹⁹⁷ Guillemets significatifs : *vache* dans le sens de « méchant et sournois » est encore d'un usage relativement récent en 1903. *Esnault* le date de 1880, *Lexis* de 1900 env.

¹⁹⁸ Caporal de la 9^e escouade du 2^e peloton, cf. *PD^I*, *Cadre*. Appelé « le petit caporal Hamel [...] rageur et méchant » par Ferdinand Verdier, un autre dispensé, dans sa lettre à Roger Martin du Gard, du 11 octobre 1909 (RMG, *Corr. gén. I*, p. 347).

¹⁹⁹ Grevisse signale l'emploi de l'imparfait à la 3^e pers. du sing. comme du plur. (*Le bon usage*, 10^e éd., 1975, p. 701.)

après Garigliano²⁰⁰, et m'a dit qu'il était très content de moi !!! Gros loulou (Grialou) présent faisait les gros yeux et m'enviait. Après cela Gros loulou (c'était son tour de présence) m'a conduit pour me présenter au lieu. colo Corsin qui a manifesté le désir de voir tous les dispensés retour de convalo le lendemain de leur retour. Boëlle était avec Corsin, il me voit, salue Grialou et me saute dessus, et comment je vais, et si je me suis bien reposé, et que je n'ai pas encore bonne mine, et si mes parents se portent allègrement, et il demande à Gros loulou s'il est content de moi ; Grialou répond que j'appartiens à Monsieur Précardin, mais qu'il n'a qu'à se louer de moi. Et là-dessus mon colonel me recommande chaleureusement à « Monsieur Grialou », me qualifiant de « soldat plein d'énergie et sur qui l'on peut faire fond ». Moi raide comme un piquet, dans la position naturelle du soldat sans arme, Gros loulou au garde-à-vous, et le lieutenant-colonel Corsin me regardant d'un air triste et convaincu. Et lorsque le colo eût dit au lieutenant colo : je vous le laisse, au lieu de recevoir le suif formidable dont Corsin régale tous les dispensés ex-convalescents, je n'ai reçu que ces mots : « C'est très bien ; rompez ! »

Ce soir avec Précardin (qui a aujourd'hui ses 22 ans ½) service en campagne fou, de 1 à 4 ½ sans arrêt, avec un rôle de patrouilleur éreintant dans les futayes²⁰¹ basses ; à 8 kil. de Rouen, des charges dans les terres labourées, au-delà de Roncherolles. Heureusement que le temps était illuminé et chaud. Et voilà. J'ai silencieusement ri toute cette journée et j'admire avec quelle logique se fondent les jugements et se déterminent les actes des hommes ! [...]

[P.-S.] 9.3.03. 6^h soir

58

[Rouen, 10 mars 1903]

Tout va bien, chers parents, une journée de plus passée, au grand air, au soleil. Mais les ennuis deviennent de plus en plus forts au peloton. La discipline y est d'acier, et tous nos gradés, les sous-offs surtout semblent rivaliser dans la course à la rosserie, aux punitions et aux cris. Et certes, Hamel, notre cabot est grand favori. Par suite de la diminution des cadres de s/offs du peloton, j'ai perdu mon charmant petit sergent. Toute la 2^e section est

²⁰⁰ Plutôt après Marignan. Bloch se trompe d'une bataille.

²⁰¹ Orthographe archaisante d'avant 1740 (Cf. *Catach*, futaie).

réunie sous les ordres de Laurent²⁰², un pion vêtu en soldat, faisant du « service » à outrance, un léchard²⁰³ prétentieux. Je ne suis sorti que grâce à une amnistie. Ma plaque de ceinturon m'avait valu l'étude.

Voulez-vous m'envoyer un paquet de timbres qui me dispense d'en acheter tous les soirs ou de grever mon budget. [...]

5^b 30 / 10. 3. 03.

59

[Rouen, 12 mars 1903]

Mes chers parents et bonne-maman, Je vous écris de ma chambre sans lumière. Grand progrès vers la fuite et vers les journées de printemps. Le soleil donne encore sur les murs roses d'en face, et tout flotte dans la brume chaude d'un soir d'été. D'ailleurs l'après-midi a fourni²⁰⁴ toute la splendeur que peut donner un ciel large, bleuâtre, léger, des bouffées chaudes de soleil qui entraînent par nos fenêtres, même quelques hirondelles sur les fils électriques. Nous étions joyeux comme des gosses et l'ouvrage le plus répugnant s'est fait sans murmures excessifs. Il fallait cette humeur car on abuse vraiment de nous d'une manière grossière. Hier soir, énervés par cinq heures de grande fatigue, et toute une matinée d'exercices violents, nous étions prêts à devenir fous. Il s'est passé des choses étonnantes dans notre carrée. Nos deux caporaux, rouges, les yeux en globe, sortant de la tête, nous poursuivant à coups d'injures, de menaces, d'ordres et de contrordres, bousculant nos lits, faisant tourner nos paquetages, révisant nos affaires au hasard pour le plaisir d'ennuyer les gars ; et nous, nous leur répliquions²⁰⁵ dans le même mode ; Hamel a reçu à la figure le calot de Massignon qui a répondu de la sorte à trois ordres successifs idiots ; et Hamel, tout à coup dompté, le laissa en paix et se tourna sur les autres. Et une bousculade effrénée, astiquant à la hâte pour une revue de cuirs qui n'a pas eu lieu. Ainsi encore, Hamel nous a fait mettre en tenue de campagne à 11.20 pour le rassemblement de midi ; et notez que, rentrés à 10 heures, nous avons fait les pelures jusqu'à 10 ½, nos lits, nos effets, la chambre de 11 moins 15 à 11.15, que

²⁰² Sergent de la 3^e escouade, cf. *PD*¹, *Cadre*.

²⁰³ *Léchard* : flagorneur (*Esnault*).

²⁰⁴ *donné*, raturé. Ce genre de correction dont on peut relever d'autres exemples dans cette correspondance, témoigne d'un certain souci de style. Jean, apparemment, se relit quand il n'est pas trop pressé, et porte un regard critique sur son écriture.

²⁰⁵ *répondions sur*, raturé.

j'étais de soupe²⁰⁶, et qu'il nous restait 15 minutes pour déjeuner et nous reposer. Ainsi encore Peyre²⁰⁷, sergent de semaine nous a fait descendre et remonter trois fois pour le rapport mardi, une première fois parce que trois d'entre nous étaient en bas avant le coup de sifflet, une seconde fois parce que nous avons mis trop de temps à dégringoler nos trois étages, une troisième parce que tout le monde n'était pas remonté jusqu'en haut, mais que quelques-uns étaient restés au second. On devient d'une roserie singulière pour notre tenue²⁰⁸, on exige des revues d'effets journalières où chacun trinque, et la manoeuvre a redoublé depuis lundi. Hier matin, devant aller en marche le soir, Grialou nous a fait pivoter au Champ de Mars de 7^h à 10 heures, sur lesquelles deux heures de suite sans pose²⁰⁹, de 7 à 9, pendant quoi chacun de nous à tour de rôle commandait sa section et faisait chaque fois recommencer les mêmes mouvements de l'Ecole de Section et les mêmes formations rapides contre la cavalerie. Nous ne nous rebutons pas devant la manoeuvre et le travail, pourvu qu'on nous laisse un peu de paix et de repos une fois rentrés au quartier. Mais tout s'accumule pour chasser l'intimité et la bonne humeur d'une chambrée où sont réunis 23 jeunes gens de même âge, de même milieu et à peu près de même niveau. Tant que l'on est là, quelque nombreux que l'on soit, c'est une grêle d'ordres, de corvées et de commandements : vernir les pieds de châlits, gratter la table, reclouer le râtelier d'armes, brosser le parquet à la paille de fer, essuyer les visières de képis, refaire les paquetages, aligner les lits, cirer les planches à pain, chercher de l'eau, essuyer les gamelles, faire les pelures, gratter les escaliers, battre les couvertures, etc ... Tout cela à la fois, en criant, en jurant. Le refrain d'Hamel est : J'vous fous d'dans ! Il faut être présent au moment précis où le sergent de semaine a besoin de vous pour l'appel des lettres, des corvées, dans n'importe quelle chambre autre que la nôtre, sans prévenir, sinon on n'a point sa lettre que le lendemain, on grattera l'escalier deux jours de plus et on aura sa permission de théâtre déchirée. Ce matin j'étais de jus. L'inquiétude de n'être pas levé à temps m'a réveillé deux fois, à minuit et à trois heures. (On a fait en outre deux contre-appels²¹⁰ tapageurs).

²⁰⁶ *Etre de soupe* : être l'homme de l'escouade chargé d'aller chercher le repas.

²⁰⁷ De la 11^e escouade, cf. *PD'*, *Cadre*.

²⁰⁸ Voir *Glossaire* : *Tenue*.

²⁰⁹ Sur *pivoter* : voir *supra*, p. 11, n. 51. Les exercices demandant beaucoup de dépense d'énergie sont « partagés en plusieurs parties de trois quarts d'heure environ chacune, et séparées par des repos de dix à quinze minutes, qu'on appelle *pauses*. Pour *pose* : voir *supra*, p. 7, n. 31. Dans l'infanterie, on fait former les faisceaux et rompre les rangs. » *DM*, art. *Repos*.

²¹⁰ *Contre-appel* : Appel fait dans une caserne d'une manière inopinée après l'appel régulier pour vérifier la présence des soldats (*TLF*).

Et cette corvée, qui échoit d'ailleurs selon le tour de rôle, consiste à être à la porte des cuisines au moment du réveil, à 6 heures, d'y remplir deux cruches d'une capacité de dix litres chaque, et d'aller porter le café brûlant aux sous-offs, à tous les coins et à tous les étages de l'immense bâtisse, puis de passer dans deux chambrées où on le distribue dans les quarts. On boit son jus le dernier, et on revient les bras rompus par ce poids de 23 à 25 kilogs porté dans les escaliers au pas de course, les doigts brûlés par le liquide, et le corps saisi du froid du dehors ; on trouve les autres déjà moitié prêts, et toutes ses affaires encore en désordre ; on se fait emballer²¹¹, on hâte son astique²¹² et on est fagoté comme un pompier au rassemblement.

Nos grands chefs s'en mêlent. La décision d'aujourd'hui porte que les dispensés prendront le piquet comme les autres ; seulement on rompt le roulement des compagnies pour nous l'attribuer jeudi prochain, jour de la mi-carême ; le jour hebdomadaire de garde désigné pour le peloton est du samedi 9 heures au dimanche 9 heures ; 16 d'entre nous y passeront par semaine. Puis, pour éviter que nous dormions une mauvaise nuit, nos permissions de 24 heures expireront le dimanche à 10 heures au lieu de minuit ; c'est bon ; mais songez-vous qu'on nous fasse partir plus tôt le samedi ? Comme auparavant, à 6.10 ! De sorte que nous n'aurons pas une soirée à Paris, et que nous aurons le droit de dîner en W. R. — Le tableau de service du 9 mars ordonne « repos et travaux de propreté²¹³ » le jeudi après 10 ½. On en a profité au peloton pour nous faire passer aujourd'hui, par ce temps d'été, où l'on se sent attiré vers le plein air et la marche, une revue d'étalage. Nous y avons trimé de 11 heures à 4 heures, dans la poussière, dans le remue-ménage des effets et des cuirs. On a ciré le parquet, lavé les carreaux, on a astiqué tous ses cuirs, tous ses cuivres, passé l'inspection minutieuse de ses effets, de la solidité de ses coutures et de ses boutons. Et lorsque à 4 heures tout était apprêté luisant, ordonné, cassé, uniforme sous les lits, le lieutenant Grialou a chargé les sergents de nous avertir que c'était bon, qu'il passerait la revue samedi prochain. Nos sergents de section ont poussé le zèle jusqu'à vouloir la passer, eux, aujourd'hui. Nous avons patienté au pied des lits jusqu'à cinq heures, et ils nous ont alors dit que c'était bon, que nous pouvions sortir !! C'est le métier.

Ne vous inquiétez pas de ces misères qui n'arrivent qu'à nous faire détester la caserne. Elles n'empêchent pas de faire son devoir en sorte de ne

²¹¹ *Emballer*: injurier, réprimander (*Esnault*).

²¹² *Astique*, n.f. Nettoyage d'effets (*Saint-Cyr*, 1849, *Esnault*).

²¹³ On sait, et cette lettre en témoigne éloquemment, que les « travaux de propreté » ont un sens très spécial chez les militaires. La tenue extérieure du soldat doit être en tout cas « exempte de toute critique ». *DM*, art. *Propreté du soldat*.

pas être trop puni (je le suis même très peu, seulement par les caporaux), et de ne plus y penser qu'avec mépris dès qu'on a franchi la grille et échappé à l'inspection du sergent de garde. Car, hélas ! il fait jour, il fait clair maintenant à cinq heures, et tout se voit dans la tenue, surtout les saletés imaginaires. Le beau temps sec, froid le matin et le soir, chaud à midi nous élargit la poitrine, et je me sens légèrement gris de liberté ce soir. J'ai couru dans la rue pour le seul plaisir de courir au soleil et sans que personne ne me dise rien. Et j'étais, et je suis malgré tout très gai, très sain surtout, exempt de rhume, de toux ou de toute autre imperfection.

Voilà de grands discours sur moi. Plus grands que mon papier primitif. Mais j'ai été entraîné à vous dire un peu les événements des derniers jours qui me changent de ma vie passée, qui me surprennent brusquement au retour de permission et qui me font *enfin* connaître la caserne, la vraie caserne. Finis les temps heureux de la 4^e ! [...]

12.3.03. 5^h 30 s. Renard

60

[Rouen, 16 (?) mars 1903]²¹⁴

6^h ½, Renard

Bonne journée, en somme, mes chers parents et bonne-maman, quoique le réveil des lundis soit une des heures les plus cruelles de notre vie. Je suis rentré avec Gautier, un pharmacien de ma compagnie, trois types du peloton du 74 [...] et un sergent très smart, très snob et très gai, du 74 aussi. Aujourd'hui, temps flasque, manoeuvre, beaucoup de mouvement. Le premier peloton avec Précardin a essayé de déloger le 2^e peloton installé avec de Tressan sur la colline de Blosserville, au fond de Darnétal. Sur des pentes très raides et très labourées, nous n'avons pas pu supporter une charge de l'ennemi qui a brisé notre assaut et finalement nous a enveloppés. De la poudre tirée, du bruit, des cris et de la sueur. Je me suis colleté avec de Tressan qui voulait me prendre et m'enlever mon fusil. J'ai réussi à me sauver avec mon arme. Après cela, sur le terrain²¹⁵ détrempé, après dix mi-

²¹⁴ Carte-lettre non datée, classée f. 140, après le N° 66, f. 139..A en juger d'après la première phrase, elle fut écrite probablement le lundi 16 mars, au retour de la permission dont il est question dans la précédente lettre. Dans la partie réservée à l'expéditeur, on lit : J. Richard-Bloch / Rouen (5^e Inf.) / Rue du Renard N° 67.

²¹⁵ *Terrain* ou *terrain de manoeuvre*, synonyme de champ de manoeuvre, de place d'exercices. Cf. *Glossaire : Terrain de manoeuvre*.

nutes de pause, exercice, maniement d'armes, installation de postes et de sentinelles, et théorie (Bonne note). [...]

[P.-S.] Main pansée, et en bon état.

Pied toujours de même, un peu enflammé.

61

[Rouen, 17 mars 1903]

Je vous remercie beaucoup du garganol [?], mes chers parents. J'en prendrai régulièrement. Nous fumes tirer aujourd'hui et je remplis pendant 1^h ½ l'emploi torticolesque de marqueur. Je me suis plus pleinement rendu compte de la mauvaise installation des tirs actuels et de la fausseté des résultats signalés. Au bout d'une demi-heure de fusillade, la cible est un crible sur lequel s'agitent au vent les petits tampons en papier, enduits d'une poix noire qui jute en longs filets. De plus les ricochets parsèment la cible d'une volée de pierres et de poussières qui la traversent ou s'y écrasent à grands fracas, couvrant les marqueurs de saletés et le papier de dessins confus. Heureusement qu'on a pour se protéger les yeux des lunettes de chauffeur.

Une poussée de tempête qui souffle depuis ce matin nous a amené ce soir la pluie. Peut-être empêchera-t-elle notre marche militaire du mercredi. Je vais pianoter demain chez Massignon et espère passer la soirée de jeudi avec toi, mon cher père. Je viens après lavage et changement de linge de dîner avec Robert et la tante. [...] La vie est beaucoup plus paisible au peloton, et nous avons amadoué notre sergent qui se montre provisoirement charmant. [...]

Renard, 8^h 15 s. 17. 3. 03

62

[Rouen, 18 mars 1903]

Mercredi 4 heures soir

[...] Nous revenons du Champ de Mars où Debâtisse²¹⁶ nous a salués, où il a embrassé maints lieutenants, maints adjudants, maints gendarmes et

²¹⁶ Le général Debâtisse.

maints pompiers. Après quoi, au son des cuivres et des peaux nous avons défilé, baïonnette au [canon]²¹⁷, devant les autorités et nous avons regagné nos casernements. On a profité de ce que nous étions propres et rassemblés pour nous présenter le drapeau²¹⁸. Je viendrai dimanche, c'est imprimé sur le rapport. Mais on se montre d'une très grande férocité pour nous, à la 2^e section, depuis que le colonel nous a appelés rossards. Parfaitement. Il a prétendu mardi que nous défilions comme des rossards²¹⁹. Aussi les consignes pleuvent et les retraits de permissions.

L'appel sera fait à 10 heures ce soir. La rue du Renard en a profité pour rester à table une demi-heure de plus que de coutume. Il est 9 heures $\frac{1}{4}$, et nous levons siège parce que Robert a un rendez-vous-y très pressé. Sans cela ... Je bous ; j'espérais lire, des nèfles, écrire, des prunes ! J'irai lire chez Gautier demain soir. [...]

Marche militaire demain, je me graisse les pieds ce soir. Voilà les grandes nouvelles de Rouen.

L'affaire Hinstin a l'air de s'étouffer jusqu'à la fin de l'instruction²²⁰.

63

[Rouen, 23 mars 1903]

Mes chers parents, Après un bon voyage malgré la chaleur, la journée s'est accomplie sous un ciel lassant et torride ; ces premiers soleils sont éreintants. Rien de nouveau d'ailleurs, sinon qu'on nous a fait passer tous à la visite, puis à la vaccine, qu'on m'a piqué sept fois et que Pascaud m'a trouvé engraisé. Il a été fort aimable et ne m'a pas compris parmi la fournée des présentés à la réforme.

Je viens de dîner en grand tralala avec les jeunes Dreyfus en voyage de noce. Il est un calicot aimable et pommadé. Mais elle est une superbe fem-

²¹⁷ Commencée au crayon, Bloch continue à la plume, d'où probablement cette omission.

²¹⁸ Voir *Glossaire : Présentation au drapeau et supra*, p. 51, n. 158 (N° 42), ainsi que, dans l'*Appendice I*, p. 148, la lettre adressée par Jean à son frère Pierre, du 24 octobre 1912.

²¹⁹ *Rossard* : dans le langage populaire *mauvais cheval*, de *rosse*, ou personne paresseuse (TLF). Comme terme d'injure, il semble avoir été particulièrement affectionné dans la cavalerie, comme en témoigne éloquentement la comédie de Courteline, *Les gaietés de l'escadron*, où il revient fréquemment.

²²⁰ Hinstin, élève de Polytechnique, a été incarcéré au Cherche-Midi sous l'inculpation de vol au préjudice d'un bijoutier. « L'instruction de l'affaire, annonçait *La Patrie* dans son n° du 5 février, est close ». Elle a dû être favorable à l'inculpé, puisqu'on le retrouve classé 21^e à la sortie de 1903 (cf. *Le Matin*, 1^{er} août 1903).

me, gaie, belle, des yeux et des cheveux noirs, touffus, lumineux, des lèvres très épaisses et très rouges mais les dents splendides. Intelligente, simple, bonne musicienne ; elle m'a paru parfaite en tous points [...]. La conversation a été cordiale et de plein pied. C'est la première fois que je me suis senti à l'aise et en confiance avec une femme inconnue ; elle m'a semblé goûter assez peu les grosses histoires à la Ramollot²²¹ du cousin Armand de Brionne, qui ont fait pâmer Georgette, toute la société et étrangler la tante derrière sa serviette. [...]

Renard – 8^h 15 s. 23.3.03

64

[Cp. Rouen, 24 mars 1903]

Mes chers parents, Je vous écris rapidement, pressé par le désir d'aller me coucher après une journée de marche par un temps lourd. [...]

65

Hatry – 8^h s. 25 mars 1903

Mes chers parents, Je n'ai pu vous écrire que de courtes lignes, car on nous fatigue suffisamment ces derniers jours pour nous ôter toute velléité de volonté et de réflexion. Même pour écrire cette lettre, de la caserne où je viens de faire un rapide dîner, je lutte contre la torpeur. Il fait une chaleur implacable d'été, avec tout ce que les premiers printemps y ajoutent d'inaccoutumé et de moite. J'ai pensé attraper un coup de soleil aujourd'hui sur le M^t Gargan où Bébé²²² avait eu l'astucieuse idée de nous emmener à une heure pour nous y faire ... une théorie. D'ailleurs Bébé n'a pas assisté à la marche d'hier – c'était le tour de Grialou – et n'a pas eu l'idée d'imaginer qu'elle nous avait moulus. Les pieds gonflés par la chaleur et le sol dur, courbaturés et la gorge râclée par la poussière nous avons fait hier notre apprentissage des marches d'été du côté de Roncherolles. J'ai bien dormi cette nuit, je vous assure. Et pour enlever toute trace de lassitude je

²²¹ Le Grand Robert signale que la forme populaire *ramollot*, syn. de *gâteux*, a été tirée d'un roman de Ch. Leroy, *Le Colonel Ramollot*.

²²² Le sous-lieutenant Précardin.

viens de prendre une forte dose de magnésie. J'ai fait l'homme vertueux ce soir. Je n'ai ni dîné chez les Cahen où j'ai seulement été me laver – ni été aux Folies²²³ où j'avais projeté d'aller avec Massignon. Je suis rentré ici et vais monter pour astiquer et me coucher. Voici le menu de mon dîner : deux tasses de thé – un potage maigre – une côtelette de veau – et pommes sautées. [...]

Quoi de neuf encore ? J'ai redîné hier avec les petits Dreyfus qui sont partis à 9.57. Je regrette que Mad. Fernand ne m'ait pas fait aussi bonne impression que lundi. Mais je suis tellement lunatique ! Tout de même elle n'a pas une – je ne peux pas dire beauté, ce serait exagéré – un charme physique qui supporte tous les changements de toilette et de lumière. Pourtant la même gaieté, plus grave que celle de René, et la même franchise. René va à Paris demain et pense vous voir. Peut-être pourriez-vous le charger de quelque gâterie pour Georgette et la tante, du « Marquis » en première ligne ou bien quelque joli babiole ? Je ne sais vraiment pas comment les remercier autrement qu'en mots difficiles à dire de leurs marques de bonté. J'en ai surtout remords quand j'ai vu leurs mines désolées les soirs où je ne dîne pas chez eux. J'espère échapper encore à la garde dimanche, par suite de plusieurs rentrées dans les rangs de la 1^{ère} section et de la droite de la seconde²²⁴. Je n'en serai sûr que vendredi.

Je lis pas mal aux séances d'étude. J'ai lu *Atala*, les *Contes* de Perrault, la *Métromanie* de Piron²²⁵, je lis le *Contrat social* et un beau livre de Barrès : *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, que m'a prêté Massignon. Je ne peux plus lire du tout au Renard. L'heure du dîner s'avance de plus en plus. Au lieu de 7^h ¼ c'est maintenant 6^h 40, 7^h moins ¼, chaque jour. J'ai juste le temps de venir, de me laver, d'écrire une petite lettre et de faire mes comptes. Naturellement le boulot se termine toujours vers les mêmes heures, 8^h ½, 9^h moins ¼. Il se traîne au grignotement des desserts, au sirotage de la tisane, et je paraîtrais ours de me lever et de quitter pour monter à ma chambre ces délicieuses causeries de famille. [...]

²²³ Café-concert de Rouen.

²²⁴ Cf. N^{os} 67, fin du 1^{er} paragraphe et 69.

²²⁵ Comédie en vers, satire des faux poètes de salon (1738).

66

[Rouen, 26 mars 1903]

Mes chers parents, encore une de tirée, et rien de nouveau à signaler²²⁶. Je rentre me coucher après un dîner au Renard. Le cabot est là. Il est charmant, encore mal formé et surtout mal élevé. Il a la manie de vous lécher les cheveux et il est entré dans le buffet en tapinois, tandis que la tante y cherchait du sucre. Vous vous figurez la scène ! Je vous embrasse tendrement, J.
8^h 45. Rue d'Amiens 26.3.03

67

[Rouen, 27 mars 1903]

Mes chers parents, Je suis de piquet ce soir, et viens de dîner avec Beauplan, Siegfried, de Jouvenel²²⁷, etc. Comme je suis le premier à marcher du piquet en armes, attendu que mon tour de jeudi a été reporté à aujourd'hui, je fais avec de Jouvenel et un caporal une patrouille de nuit. Nous irons, baïonnette au canon, assurer la tranquillité de ceux qui dorment en des locaux clos, arrêter les individus poursuivis par la clameur publique, les saoulots et les militaires sans permission. Auriez-vous jamais imaginé votre fils dans ce noble rôle ? Pas moins noble sera celui de samedi-dimanche en huit, quand il montera la garde à la porte d'Hatry, la jugulaire au menton, l'oeil terrible, qu'il rendra les honneurs dûs aux différents grades des officiers, et qu'il arrêtera par un grand Qui vive ? les patrouilles en rondes qui s'avanceront de nuit. Car le tour du service de demain s'arrêtera à mon voisin de droite. Je prendrai donc la garde à la grille, au lieu du métier béat et capitaliste de planton que je rêvais.

Je serai chez nous demain soir, comme de coutume, ce qui ne me cause pas une médiocre joie. Ta lettre m'a fait plaisir ce matin, chère maman ;

²²⁶ *La Patrie* du 25 mars croit savoir pourtant qu'on veut « faire changer de garnison au 39^e de ligne qui serait appelé à aller dans l'Est, soit à Toul, soit dans un camp environnant ».

²²⁷ Robert de Jouvenel fera carrière dans le journalisme, collaborateur notamment de *l'Oeuvre*, auteur d'un ouvrage fort apprécié à l'époque, *Le Journalisme en vingt leçons* (Paris, Payot, 1920). Cf. *Histoire générale de la presse française*, sous la dir. de Claude Bellanger, Jacques Godechot, Pierre Guiral et Fernand Terrou, t. III : *De 1871 à 1940*, Paris, PUF, 1972, passim.

mais ne t'inquiète plus : j'étais très fortement courbaturé mercredi ; une purge n'ayant pas produit d'effet, je me suis fait exempter de service jeudi de midi à 5 heures, coupant avec une joie silencieuse à une revue de détail. Ayant dîné au Renard, je me suis couché dès 8 heures et ai pris une nouvelle dose, double cette fois, de magnésie. Elle a eu son plein effet ce matin, et ce soir je suis totalement délivré de ma courbature et de mon état fiévreux. Il ne me reste qu'un peu de rhume, et l'appétit, absent depuis mardi, est revenu, florissant et souriant, ce soir.

Tel est l'état de celui qui vous fait une gracieuse courbette et une risette, J.
7^h 30 s. 27.3.03. Hatry [...]

68

[Rouen, 30 mars 1903]

Mes chers parents, Je vous embrasse, pas fatigué du tout après une journée consacrée à la pause grâce à la pluie et à l'ouragan. [...]

Votre J qui regrette amèrement le toit parisien !

Renard, 8^h 25 s. 30.3.03 [...]

69

[Rouen, 31 mars 1903]

Mes chers parents, ma chère bonne-maman, Vous aurez demain la visite de la tante, et peut-être en êtes-vous avertis. Mais ce dont je n'étais pas, c'était que vous aviez écrit à Pascaud. Car sans cela pourquoi aurait-il dit à Grialou de ne pas manquer à m'envoyer [sic] le voir après l'exercice ? J'y ai été, il m'a mis nu, et m'a trouvé un rhume gras et très peu d'irritation dans les bronches ; en somme presque rien. Il m'a fait appliquer de la teinture d'iode et m'a commandé d'aller le trouver tous les deux ou trois jours, jusqu'à la fin de ma toux. Très aimable. Il est resté sur ma poitrine et sur mon dos un bon quart d'heure et m'a trouvé engraisé. [...]

Aujourd'hui inspection du peloton par le colo, suivie d'une petite manœuvre à double action. J'ai eu l'heur de n'être pas parmi les interrogés ; mais la 2^e, dont la droite seule (les idiots) a répondu, a bu le bouillon ; Massignon a fait une réponse intelligente et distinguée sur la trajectoire, ses formules et les influences qui la modifient. En somme, « l'instruction du

peloton est retardée par l'épidémie, et il faut veiller à ce que nous rattrapions tout notre temps perdu. » Demain tir et visite médicale en vue des aptitudes à la mobilisation. J'ai une permission de théâtre dont je ne profiterai que pour rentrer à mon heure. Je suis au Café du Commerce où j'ai été avec toi déjà, ma chère maman, et j'y lis la fin de *l'Éducation sentimentale*. [...]

9^h 45 s. C. du Commerce. 31.3.03.

70

[Rouen, 1^{er} avril 1903]

[...] ²²⁸ Ce matin tir à répétition ²²⁹ debout 250^m. Résultat : 6 balles 10 points. Nous venons de déjeuner, de nettoyer nos flingues, et je suis gras-seux, sale, sordide et loqueteux, avec l'intime désir de faire ma sieste sous cette atmosphère basse et chaude. Après vous avoir écrit hier, j'ai été mettre mon papelard à la Bourse, puis j'ai marché plus d'une heure dans les rues de la ville, machinal et absorbé. Je ne suis rentré qu'assez tard. J'aime beaucoup le silence de la province où les gens sont sages et où les fêtards sont à domicile. Je ne sais pas les rues que j'ai prises, ni les quartiers de Rouen que j'ai traversés. Mais j'ai joui pleinement de la solitude, de la tranquillité de mes réflexions et de mon absence de souci. Je mène un an un métier qui ne me tient pas à coeur, que j'accomplis passablement mais sans en être envahi, et où l'absence d'emprise sur les forces mentales est plus grande encore que je ne le pensais avant mon arrivée au régiment. Je subis la contrainte d'une discipline extérieure et je suis dominé par un ensemble d'hommes réunis en corps, sans faire moi-même [partie] de ce corps. Rien n'est plus suave que cet état mais plus dangereux pour la volonté et l'activité. L'abrutissement des casernes me semble ainsi être la destruction de l'initiative, de la force de réaction aux influences, sans laquelle il n'est pas d'énergie. Trois ans de service vus sous ce jour sont le meurtre de la conscience et de la volonté d'un peuple. Voilà, beaucoup plus que l'ensemble positif des ordres et de la discipline, ce qui me semble constituer la « dé-

²²⁸ Recommande le repos à sa mère qui souffre de migraines continues.

²²⁹ « Le soldat, au lieu de recharger son arme, après chaque coup tiré, en y introduisant une cartouche prise dans l'une de ses cartouchières, la charge en manoeuvrant un mécanisme de répétition qui amène instantanément dans la chambre une des cartouches contenues dans un magasin faisant partie intégrante de son arme ou dans un chargeur. » *DM.*, art. *Feu à répétition*.

gradation militaire ». Je ne comprenais il y a six mois que l'action violente et nette de la brutalité hiérarchique sur les hommes. A présent je m'explique pourquoi cette discipline si décriée n'a en vérité d'influence que dans l'esprit des journalistes, et pourquoi je m'irritais au début de l'année de ne pouvoir trouver contre cette vie que je détestais aucun grief d'oppression ou de brutalité. L'action de la caserne est bien autrement grave, elle tend à l'ablation du courage civique. Et par là j'entends de la lutte et du raisonnement opposés par chacun à tous les actes de l'autorité, quelle qu'elle soit. Voilà pourquoi encore le souvenir des pires brimades et des plus durs moments de « servage » ne persiste pas plus de huit jours. Je me rappelle, par exemple, comme d'une [sic] chose indifférente, sans haine, les vexations de Ridet, la semaine qui suivit mon retour à la caserne, etc.

Nous allons passer la journée à des théories variées, pour [nous] préparer à l'inspection divisionnaire de demain. En attendant le grand remue-ménage qui précédera inévitablement ce moment. Je prends le plus de repos et de placidité qu'il est possible. [...]

Midi 15 1.4.03. Hatry

71

[Rouen, 2 avril 1903]

[...] Puis mes dernières recommandations : N'oubliez point, s'il vous plaît, de m'apporter :

- 1° *Science et Hypothèse*²³⁰ –
- 2° Mon appareil, avec plaques –
- 3° Ma bécane, nettoyée.

Je te serais très reconnaissant, mon cher père, de m'acheter et de m'apporter :

Une théorie nouvelle de la Vie, par Le Dantec.

Je pense que sur un mot la Société nouvelle d'Ed. te l'enverrait par la poste. Merci. [...]

Tous les déboires à la fois : pas de revue du général, à cause de la pluie ; nous la regrettons car tout était prêt, et il faudra tout repréparer. Et si vous saviez ce que c'est qu'être prêt ! – Puis Massignon s'est porté malade ce matin. Il a été illico expédié à l'Hôpital pour Congestion Pulmonaire. Il était navré. Je vais le voir tout à l'heure et lui apporter des livres. Le départ

²³⁰ *La Science et l'Hypothèse* d'Henri Poincaré avait paru en 1902.

de cet excellent camarade m'a fait de la peine. C'est un trou dans la carrée et dans toute ma vie militaire. – Il pleut la petite pluie par laquelle on se sent humide et gris jusqu'à l'os, et on voudrait mettre des pantoufles chez soi. Au lieu de cela des godillots, de grandes chambres blanches à quatre fenêtres, la moitié de la journée dans les corridors, les escaliers et les cours. Ce temps est plus sombre par les jours de pause comme aujourd'hui. Ce matin de 6^h à 10^h ½ préparation à la revue, décommandée à 10.35. Et toute cette après-midi, revue dans la tenue dans laquelle nous aurions été présentés au géné, si la revue avait eu lieu. [...]

4^h s. 2.4.03. Hatry

72

L[undi]. 20 avril 1903. 6^h ¾ s. Renard

Mes chers parents, L'acclimatation s'est refaite assez vite, après le dur moment du réveil, à 5 ½ maintenant²³¹. L'exercice d'ailleurs a été très modéré, surtout théorie, avec une petite ballade au M^t Gargan. J'ai trouvé ici Bonne-maman²³² en bonne santé et humeur, qui était venue avec la tante me chercher à la caserne, malheureusement trop tard, après ma sortie. [...] Massignon a été forcé de demander huit jours de prolongation ; il n'est pas encore bien rétabli, et se couche longtemps [sic]. Mot de Barberousse²³³ qui rentre mercredi soir [...]

P.–S. Refus, à moins de passer par le lieutenant colonel, de toutes perm. de 24 heures ou de là nuit en semaine, par suite d'abus !!

73

[Rouen, 21 ou 22 avril 1903]

Mes chers parents, Pluie, pluie, c'est-à-dire pause et repos dans la salle d'études, avec une bonne interrogation de BB²³⁴. Ce matin seulement l'au-

²³¹ Le dimanche de Pâques tombait cette année le 12 avril. Bloch revient d'une permission de huit jours dans la soirée du 19 avril. Il en a profité pour aller rejoindre ses parents à Dieppe. Cf. sa lettre à Marcel Cohen, du 15 avril 1903, *Appendice I*, p. 145.

²³² Sa grand-mère séjourne chez les Cahen.

²³³ Marcel Cohen. Cf. *supra*, p. 2, n. 10.

²³⁴ Le sous-lieutenant Précardin.

tre, l'ogre Grialou nous a menés grelotter dans la boue et le vent du Champ de Mars. [...]

Mon écriture est tant belle et les petites compositions dont j'avais émaillé mon cahier de cours de Fortification ont été tant goûtées du lieutenant, qu'il me charge de prendre des notes « officielles » des cours faits par les divers officiers sur lesquelles il prendra connaissance et interrogera. Victorieuse réponse à vos reproches de pattes de mouche.

Massignon m'envoie une lettre navrée. Il est toujours sur le dos et occupe ses loisirs à rechercher les racines hindoues et chinoises du mot Hatry. Il m'envie d'évoluer sur mes jambes et de faire mon métier. Il souffre beaucoup du vide que lui fait le manque de métier civil (actuellement) et l'absence du militaire. [...]

74

[Rouen, 23 avril 1903]

Je connais, ma chère maman, ta maladie [...] et je n'aime pas, de loin, te savoir porter le poids d'une migraine toute la longue journée, sans, qu'à défaut d'autres, je puisse venir, au milieu, la couper par un peu de causerie. C'était et ce sera encore mon rôle, je l'espère, de bourdonner autour de toi, et d'essayer aux heures innocupées et lourdes où papa est au bureau de te distraire un peu. Il me manque, cette année, comme vraiment une chose indispensable, – plus gravement encore, parce qu'à de fréquentes heures je souhaiterais avoir près de moi aussi un petit bourdon. Ainsi aujourd'hui, où j'ai eu l'idée inutile de demander une permission de l'après-midi et de théâtre. Sans chez-moi isolé, étroit et chaud, où je puisse longuement me recueillir, lire, faire toutes choses intimes, je vague d'une bribe de déjeuner à une heure de sortie, destinée à me libérer de la tante – d'une lecture écourtée à un chocolat de quatre heures chez Georgette. Je rentre, et j'attends l'appel du dîner. Qu'est-ce que je ferai après, pendant les heures noires où il fait si bon se renfermer et travailler. Je sortirai pour ne pas faire la conversation insipide et pour ne pas déranger par une veillée prolongée dans une chambre ceux qui se couchent tôt. Je ne tiens pas au théâtre, le café-concert me dégoûte, je ne sais pas quels camarades sont aussi seuls, avec une permission de théâtre ; et d'ailleurs je serais obligé d'aller *chez eux*. [...] Il ne convient plus à mon âge d'être gâté comme un enfant, et une vie un peu âpre, solitaire serait bonne. La chaîne de la famille est serrée, en ce sens que je m'en dégage comme et quand je veux, mais pour aller où ?

pour faire quoi ? Supposez même que j'aie une chambrette chez Ledrieu, y aurais-je mes livres, du linge ? Je ne peux diviser toutes les choses avec lesquelles j'habite et dont j'ai un besoin journalier ; ce serait le désordre et des pertes de temps ; puis trop cher pour ce que je pourrais, honnêtement pour les Cahen, en profiter. L'anglais sera une des cordes dont je jouerai pour prolonger mes stages dans ma chambre et dehors. J'ai pris de 5 $\frac{1}{4}$ à 6 $\frac{1}{4}$ ma première leçon avec M. Decréqui. Il me semble se porter surtout sur la grammaire mais je le préviendrai que je tiens absolument à la lecture. Au reste assez lucide et érudit pour moi. Un avantage, il sait l'anglais pratique, et me l'enseigne pratiquement, vite, à la manière des affaires. Leçons mardi et vendredi de 6-6 $\frac{1}{4}$ à 7-7 $\frac{1}{4}$. J'ai d'ailleurs recommencé depuis mardi à travailler ma grammaire et mes mots à la caserne, pendant les séances d'études, en prenant bien garde au sergent-pion.

J'abrège, car le cercle de famille s'est fermé en bas, autour de la table où l'on mange. C'est le point de mire, le but de la vie, dès que l'on est sorti du bureau. Ne me répondez pas, mes chers parents, que je grogne d'être trop heureux, car mon bonheur est selon mes goûts et non selon la vie que je mène à tous points de vue cette année. [...]

Pour finir avec mon sujet ; bonne-maman vient de m'offrir, que j'accepte avec joie, l'hospitalité, la chaleur et le silence de sa chambre jusqu'à onze heures. Elle m'a juré qu'elle ne se gênerait pas, et me voilà une soirée à peu près faite. Tout de même vous comprenez mon impatience du retour de Massignon, qui a les mêmes moeurs que moi. Cohen, rentré, ne suffit pas. Il n'a pas l'intimité chaleureuse et reposante, comme je voudrais en avoir une à moi, et comme à défaut je veux en trouver chez les autres. Il est froid par volonté, parce que cela est d'un « homme », il sous-entend toujours trop de choses (ce qui est irritant et prétentieux) et il a trop d'angles aigus, rien de large et d'enthousiaste. De plus il geint ; il agit négativement, en ce sens qu'il vit sur le fond des autres qui ont produit, et raisonne par critique plus que par conception, par analyse plus que par discussion. Au reste, très brave et courageux garçon qui m'aime beaucoup.

Pardonnez, mes chers parents, ces excès de « moi ». [...]

Renard. 6^h 45 – 8^h 30 soir. J[eudi]. – 23.4.03

[Rouen, 24 avril 1903]

Mes chers parents, C'est dit, me voici bouclé de piquet jusqu'à dimanche 9 heures. Je partage ce sort avec 59 bonshommes, ceux de service et de garde. En tout une quatre-vingtaine de bonshommes qui pestent, ragent et jurent, unanimement. [...]

Votre J

en excellente santé et meilleure humeur après une bonne marche sans fatigue.

Renard – V[endredi]. 24.4.03. 7^h 15 s.

[Rouen, 26 avril 1903]

Renard – 9^h Dimanche

Oh, mes chers parents, je viens de passer une journée de canard. Hier, bonne-maman me prévient qu'on va à La Bouille²³⁵ – Bon ! que je dis ; avalons celle-là, puisque bonne-maman reste pour moi en partie. D'ailleurs il soleille. – Ce matin, pluie à verse ; on ne sortira pas ; veine ! que je dis. Et je lie de bon coeur trois rendez-vous charmants (dont deux thés) avec des camarades pour 3 à 7. Je rentre : Jean, tu arrives à temps ; vite, arrange-toi, nous partons à 10^h ½. – Et où, Bon Dieu ? – A La Bouille, qu'on me dit. – Juste Ciel, il pleut des flopees d'eau ! – Va, va toujours, on t'attend. – J'ouvre la bouche pour protester – On m'y fourre une crotte en chocolat. Je la referme, silencieux. Je monte, je me rase, me coupe, me lave, m'odore, descends, saute dans le coupé sur les *genoux* (!!!) de ces dames, on arrive au bateau qui siffle, on descend dans l'entrepont, on amarre, on sort, il pleut toujours, sans merci. Robert, venu en voiture (c'est son goût à lui) a préparé un déjeuner – on mange, on digère, Robert pêche, Robert part, je lis le journal tout haut. La voiture arrive qui nous mènera à la gare. Elle est découverte et sans strapontin. Je m'assieds sur les genoux de ces dames toujours,

²³⁵ Dans la vallée de la Seine, près de Grand-Couronne, « une des excursions les plus fréquentées de Rouen », explique le Guide Joanne, *Rouen et ses environs* par Paul Gruyer, Paris, Hachette, 1913.

il pleut, toujours, on monte au train, il pleut, on le prend, et on rarrive, (il pleut) enfin ! Il est cinq heures. Et moi qui rêvais de lire, fût-ce en compagnie de ces dames, au chaud, sans mettre le nez dehors ! Au lieu de cela ... Comme si je n'en étais pas saturé des verts prés et des champs sales, sous la pluie ou autrement !! Je voulais même faire de l'anglais. Et l'on m'attendait à mes rendez-vous, et j'ai été obligé de courir au dernier, au débarqué de la gare, à cinq heures, m'excuser. Ah ! Ah !! Aussi je suis arrivé en retard au dîner ce soir, ici !

Ceci pour ne plus parler de moi, mais de toi, chère maman, qui ne vas toujours pas mieux et que j'aurais tant voulu voir. [...]

Pardonnez ma franchise un peu brutale de vous narrer mes faits et gestes ainsi, et d'en faire porter la responsabilité sur qui m'aime tant. Mais vraiment il y a manière et je n'en suis pas moins reconnaissant à bonne-maman d'avoir partagé son séjour ici pour moi.

J'espère avoir à la caserne plus de loisirs pour vous écrire dorénavant, en semaine !!

Votre J qui vous regrette et vous aime !

77

Renard – 6 ½ s. 29 avril 1903

Mes chers parents, Je suis vraiment heureux de m'asseoir enfin frais, lavé et dégraissé à ma table, sur une chaise élastique et de vous écrire ainsi. Ta lettre, ma bien aimée maman, je la garde avec celles de vendredi, etc., comme une des plus précieuses, et elle m'a fait bien plaisir. La distribution de 10^h par le sergent de semaine est la dernière chose que nous attendions, assis les mains sur les genoux auprès de nos lits faits, avant de descendre déjeuner. Et dès qu'il entre, escorté de plus de cinquante bonshommes, avec la liasse des lettres sur le cahier des signatures, on saute sur pied, on attend l'appel, on va décacheter et lire les quelques pages « du pays » sur l'escalier, en descendant lentement, puis on va manger le coeur lesté, en lisant le rapport et la gazette²³⁶.

Je ne sais vraiment pas si je viendrai dimanche, car les dispensés fournissent ce jour-là service et piquet. Le service devient un tour de rôle, au lieu de nous être réservé le samedi ; de sorte que cette semaine nous avons la jouissance de le prendre dimanche même. Soyez assurés que je ferai va-

²³⁶ Il s'agit probablement de la gazette du régiment.

loir mes droits, mes deux tours d'avance gagnés pendant les vacances. Au cas où je serais bouclé, je ne sais vraiment pas encore quel jour je pourrais t'indiquer où la soirée me serait le plus commode à passer avec toi. Car il y a marches d'épreuve de mardi à vendredi inclus, quatre jours ; et, comme j'en suis dispensé, je m'enverrai probablement plusieurs tours de garde ou de piquet, ainsi qu'il est dit de la décision : « Ceux qui ne participeront pas à ces marches, assureront la garde des postes de police ainsi que les corvées de quartier. » J'espère, là encore, m'en tirer avec le moins de dégât de liberté possible. On ne fait d'ailleurs, parmi les camarades, que me rendre stricte justice en me reconnaissant un caractère « dessalé » ; j'en usurai.

La lettre de Pierre m'a fait une énorme joie. J'ai salué son apparition, comme celle d'une comète, avec des transports et je me propose, mon cher Pierrot, de te répondre à toi, sous enveloppe, pour toi, une lettre entière. Mais l'homme propose, et lorsqu'il est matriculé, c'est l'adjutant qui dispose. Je te dirai que nous aussi nous avons un printemps à lubies, puisque aujourd'hui nous avons eu un orage à la grêle, genre Dieppe²³⁷. Nous sommes partis à 1^h 10 avec le charmant monsieur Grialou pour le Mont Gargan et Blossville, à seule fin d'y procéder à l'installation d'un petit poste²³⁸. Avant même l'arrivée au point d'action désigné, après quarante-cinq minutes de montée dans la buée écrasante du ciel noir, j'ai été expédié en patrouille sur la droite (direction de Bonsecours) ; elle avait mission d'examiner le terrain sur le plateau, de tourner l'éperon du Mont Gargan, en redescendant à mi-côte sur Darnétal, et de revenir sur les pentes qui tombent sur Rouen. Nous revenons au bout de cinquante minutes, trempés par deux averses, crottés par des chutes et des glissades, béants, cramoisés ; nous trouvons le peloton qui part, l'arme à la bretelle, à cause de l'orage imminent. Le temps de rejoindre à la course, et voilà la trombe, les billes de glace qui fouettent, grésillent, rebondissent sur le lobe des oreilles ou le cartilage des nez ; au moins cinq²³⁹ minutes, puis une avalanche de pluie, sous laquelle notre aimable lieutenant nous fait rentrer au pas de gymnastique. Il a fallu que de Vigneolle²⁴⁰, rentré avec le 2^e peloton en même temps que nous, et qui l'avait fait abriter, insistât en termes très vifs pour nous faire accorder plus de 12 minutes de repos jusqu'à l'étude. Le Monsieur

²³⁷ Allusion à son séjour à Dieppe. Cf. *Appendice I*, p. 145, lettre du 15 avril 1903, à M. Cohen.

²³⁸ « Nom donné à un des échelons des avant-postes réguliers, celui qui fournit les sentinelles doubles et est tiré lui-même de la grand-garde. » DM, art. *Petit poste. Grand-garde* : détachement chargé de la sûreté rapprochée d'une troupe en station.

²³⁹ trois, raturé.

²⁴⁰ Lieutenant commandant le 2^e peloton, cf. *PD^I, Cadre*.

avait un « cours tir », comme il dit avec son gracieux accent, à nous faire et voulait s'en débarrasser. Il était 4.18. Nous avons obtenu jusqu'à 4.45 pour nous changer, broser, sécher, pour démonter, nettoyer et regraisser nos armes. Actuellement il fait beau, ou plutôt il ne pleut plus. Ainsi je suis venu à bicyclette.

Ci-joint, ma chère maman, une liste de 12 objets que je te serai très reconnaissant de réunir pour moi dimanche. Ils ne sont pas rares mais je ne puis courir de tous côtés après, pendant mes peu d'heures de liberté, ni user mon argent à toutes ces petites choses. [...] Rien, hors les boutons automatiques et l'eau de toilette, n'est urgent d'ailleurs. Je te prierai de faire confectionner un paquet bien solide du tout, et si je ne viens pas, de me l'expédier rue du Renard. *Les numéros 11 et 12* ne sont pas indispensables. Vous devez voir à mon écriture, mon style et mes ratures que j'ai besoin de mes 7 heures ½ de sommeil.

Je lis en ce moment surtout de l'anglais. J'en ai écrit, de grammaire, conjugaisons, règles, mots, six ou huit pages aujourd'hui, j'ai fait deux thèmes et trois versions et j'ai commencé dans mes morceaux choisis un morceau de Macaulay. J'ai acquis le petit dictionnaire rouge english-french, correspondant aux allemands que nous possédons – Teubner et Feller.

Outre cela et le « *Matin* » journalier, j'ai achevé le *Petit Bob*, de Gyp, le *Roi Pausole*, de Pierre Louys [sic], et j'ai entamé les *Mémoires d'Outre-Tombe* : J'ai acheté le premier des six volumes de la nouvelle édition Biré, vraiment remarquable, chez Garnier, et je prendrai les autres au fur et à mesure de leur achèvement. Si tu ne l'as pas lu, ma chère mère, lis *Petit Bob* qui est charmant, très sincèrement amusant, fin et narquois, plein de trouvailles et de ... risques adroitement tournés. *Le Roi Pausole* est joli et amusant, un peu long, et ne donne point par la suite ce que fait attendre le début remarquable, léger et ironique. Vous voyez que les études qu'on nous donne pour apprendre la théorie, j'en profite. [...]

[Liste de demandes :]

1° Boîte-poudre de riz avec houpette, pour après la barbe. (Cela évite la gerçure de la peau au grand air.)

2° Flacon eau-de-Cologne – ou de Passy – ou autre, pour toilette. Ma bouteille est vide. Je la rapporterai.

3° Une brosse à ongles neuve ou au moins dure.

4° Epingles doubles.

5° Cartons – ou cartes correspondance – pour écrire.

6° 4 ou 5 chiffons de toile blanche – assez fine – pour nettoyage des armes. Ma provision est épuisée.

7° Une boîte ou un paquet de boutons automatiques. (Il faut qu'ils soient très solides pour servir par exemple à tenir les bretelles.)

8° Une lotion quelconque pour se frictionner le crâne en se brossant les cheveux, une potion « régénératrice » qui ne sente ni la pharmacie ni mauvais.

9° Une bouteille d'alcali – au cas où tu jugerais que cela est bon pour me dégraisser le soir les mains et les ongles – sans détérioration – toujours imbibés indélébilement [sic] de graisse d'arme ou de vaseline.

10° Une bouteille de coaltar – la mienne commençant à baisser.

11° Un pinceau pour application de Mixture n° 15268 sur gencive supérieure gauche un peu enflammée.

11°²⁴¹ *La Débâcle*

12° Les pièces, lues de vous, parues à *l'Illustration* depuis mon départ – s'il est possible sans mal de les colliger. Pierre me fera cela.

78

[Rouen, 30 avril 1903]

Mes chers parents,

Bonne journée, sans fatigue, et mouillée inoffensivement puisque le jeudi est jour des travaux intérieurs. – Merci de la lettre et des heureuses nouvelles. Je suis au Renard, et rentre pour trouver le 141 !

Baisers de votre J

Cauchoise²⁴² – 30.4.03 8.35 s.

79

[Rouen, 5 mai 1903]²⁴³

[...] Voilà allègrement et sans trace de fatigue achevée la première journée de marche, qui pour moi et quelques autres sera la seule. Voici pourquoi. Après que nous fûmes rentrés à 10^h 30, et que nous eûmes rendu les

²⁴¹ Erreur de numérotage.

²⁴² Place Cauchoise à Rouen.

²⁴³ Classé ff. 166–167 dans le t. VIII. Antérieure en réalité à la carte-lettre classée f. 165, ici N° 81.

honneurs au drapeau²⁴⁴, on fit rompre, mais le lieutenant colonel vint devant le peloton et m'appela. Le capitaine lui dit, en me présentant : « Oui, mon colonel, c'est lui le volontaire. Il était dispensé de marches, mais il m'a demandé de la faire. Il a très bien marché, et n'est pas fatigué. » Le lieutenant-colonel descendit de cheval et vint me regarder sous le nez, me soupesa les cartouchières remplies, tâta et leva mon sac réglementairement chargé²⁴⁵, me tâta les épaules ; les quatre lieutenants au garde-à-vous se tenaient immobiles derrière moi. Le lieut' col. me posa quelques questions sur mon chargement, ma santé, etc. A ce moment, le colonel suivi du capitaine adjudant-major de semaine arriva. « Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, Bloch ? » De Pussin se chargea de répondre, et Précardin ajouta qu'il ne comprenait rien à tous ces diagnostics, car je marchais toujours fort bien. « Bon, bon. Tenez-le à l'oeil, capitaine de Pussin, n'est-ce pas, ainsi que tous ceux qui sont dans son cas. Mais qu'il continue ... » Ici, cela se corse. Pascaud, emboîté par de La Chapelle passait. Il fit un à droite et vint à moi. « Qu'est-ce que vous faites là, Bloch ? » – « Monsieur le Major, je rentre de la marche, en excellent état. – Vous avez le sac vide, au moins. » – En même temps il la soulevait de la main. Le trouvant chargé il devint pourpre et mit son képi sur le derrière de la tête. « Alors, est-ce qu'on se f... de moi, ici ? Il y a là quelques hommes à qui je défends de faire les marches, S¹-Vigor et les manoeuvres, et vous les faites suivre avec le chargement complet, douze kilos sur le dos, sept sur les reins et le fusil, et le bidon plein, et la musette garnie... » Tout en disant il remuait chacun des objets et le laissait reprendre violemment. Moi et mes quatre lieutenants nous restions graves comme des papes, étrangers à cette petite affaire. Mais de Pussin veillait – « C'est lui qui me l'a demandé. » Pascaud se tourna alors complètement vers moi et me secouant les épaules, pendant que le colonel souriait, énigmatique : « Je vous défends, entendez-vous, Bloch, je vous défends de continuer les marches. J'ai une responsabilité que vous n'avez pas, pas plus que votre capitaine ni qu'aucun des officiers du régiment. Je vous ai trouvé inapte ... – Mais enfin qu'est-ce qu'il a, intervint le Lieutenant-Colonel. Il a une mine splendide et se tient très droit. Il n'a pas du tout l'air fatigué. – Je me moque de son air, il n'a pas le périmètre²⁴⁶. – Les huit officiers présent firent le

²⁴⁴ Cf. *supra*, p. 74, n. 218.

²⁴⁵ Cf. *Glossaire : Charge du fantassin*.

²⁴⁶ Lors du recrutement, la visite médicale devait décider de l'aptitude des jeunes au service militaire : « les différents auteurs, lit-on dans le *DM* (art. *Périmètre thoracique*), arrivèrent tous à cette conclusion : chez un individu bien constitué, la circonférence thoracique excède toujours la demi-taille de 25 à 40 millimètres. » Mais cela donnait encore trop d'exemptions ... En 1876, en France, on déclarait inaptes au service ceux dont le périmètre

même geste de bras. – « Quel périmètre a-t-il donc ? insista le colonel. – 78, mon colonel, répondis-je. – Eh bien, moi, monsieur le major, dit le lieutenant-colonel, j'avais 75 à Saint-Cyr, à 19 ans ; et nous portions alors un sac plus lourd, un fusil plus lourd, un équipement plus incommode ; je n'ai jamais peiné à aucune marche et n'ai jamais été malade. » La scène menaçait de s'éterniser. Le colonel concilia, et me regardant : « Il n'y a qu'une chose à faire, Bloch, c'est à rester ici vous faire du lard. La décision de la médecine avant tout. » Pascaud vainqueur, le képi en crête rompit, emboîté par de La Chapelle. De Pussin du haut de son canard²⁴⁷ eut encore le temps de clamer : « Alors, c'est le médecin qui commande le régiment ! » Je fis demi-tour et parti en compagnie de de Tesson qui exultait. Il mimait le lieutenant-colonel, Pascaud. Il me confia que c'étaient tous de vieilles badernes et me lâcha à ma porte. Cette après-midi Pascaud a fait appeler tous les malingres du peloton (moins de 80 de périmètre), Klincksieck, Roussel²⁴⁸, Trouard-Riolle, Groult, etc. et leur renouvela la défense. Il cria que nous méritions de la salle de police et les congédia en leur disant « qu'ils ressemblaient tous à Bloch ».

Avec le caractère de Pascaud qui ne peut pas crier plus de deux heures de suite, et redevient le plus aimable des hommes dès que sa crise est passée, je suis très tranquille sur les suites. Je resterai donc, la conscience apaisée, avec Massignon, Klincksieck et autres intellectuels.

Notre marche (itinéraire : Eauptlet²⁴⁹, St-Adrien, Celloville²⁵⁰, ND de Franqueville²⁵¹, Mesnil-Esnard, Rouen) a été délicieuse sous le soleil et la fraîcheur du matin, avant les pluies et l'orage de midi. Aucune fatigue, aucune écorchure aux pieds.

Rien de nouveau, sinon que le paquet est arrivé dimanche soir à bon port, et que je l'ai cherché à la consigne hier sans dégas [sic]. [...]

Renard – 7^h s. 5.5. 03. M[ardi].

thoracique ne dépassait pas de 2 cm la demi-taille. « L'année suivante, l'instruction sur l'aptitude physique au service militaire se contentait de signaler le chiffre de 0^m,78 comme un minimum au-dessous duquel il était rare de voir s'abaisser le périmètre thoracique chez les sujets aptes au service militaire. »

²⁴⁷ *Cheval*, argot des cochers (*Esnault*).

²⁴⁸ Dispensé en vertu de l'art. 21, ce « malingre » de Roussel n'en sera pas moins 3^e au classement du mois de mai (*PD*¹), 1^{er} et promu caporal en juillet (*PD*²).

²⁴⁹ Au pied de la colline de Bon-Secours.

²⁵⁰ Par inadvertance il écrit Colleville qui se trouve près de Fécamp.

²⁵¹ Aujourd'hui Franqueville-Saint-Pierre.

80

[Cp. Rouen, 6 mai 1903]

Hatry. 6 heures s. Mercredi.

[...] Je suis désolé de l'inquiétude que ces retards inexplicables²⁵² ont pu vous causer. En tout cas ce mot pour vous rassurer, vous raconter que j'ai fait en parfaite forme la 1^{ère} marche, que Pascaud m'a interdit (pour la règle) de les continuer, qu'il pleut, crotte et boue [sic] en ce moment dehors, que je vais sortir enfin, après une journée de corvées peu fatigantes, d'ennui et de causeries. [...]

81

[Cp. Rouen, 7 (?) mai 1903]²⁵³

Mes chers parents, Encore une journée écoulée dans l'ennui des chambres vides²⁵⁴, sans travail, avec quelques camarades. A ce sujet, je vous annonce la probable venue à déjeuner dimanche de Massignon. Je viens de passer 1^h ½ avec lui, dans sa chambre, j'ai dîné avec Cohen chez Ledrieu après m'être lavé au diable chez moi. [...]

82

[Rouen, 8 mai 1903]

Mes chers parents et bonne-maman,

Je suis dans la désagréable position sociale d'homme de garde, assis dans le poste d'Hatry, les reins ceints de cuirs brillants, une arme ballante à mon flanc. Et il est 6 heures un quart. D'ordinaire, je suis, à cette heure de la journée, dépouillé de mes attributs de guerre, penché sur une cuvette d'eau très chaude déjà noircie par le seul reflet de ma figure. Je distille dans

²⁵² Retards du courrier.

²⁵³ Classée f. 164, postérieure au N° 80, f. 165.

²⁵⁴ Pour ses camarades, c'est une journée de marche que le Dr Pascaud lui a interdit de faire. Cf. N° 80.

la cuvette un filet d'eau de Cologne, je retrousses mes manches sur mes bras mordus des punaises et j'aspire à être propre.

Présentement je garde sur moi une couche de crasse notable et une barbe de cinq jours, protectrices de la chaleur animale. Cette mésaventure était encore dans les combles de l'Ignoré à deux heures de la relevée, et je dormais, lors, sur mon lit, un livre entre les doigts, tout comme si j'eusse fait la quatrième et dernière marche d'épreuve. Mon désespoir fut sensible quand le caporal de semaine vint m'annoncer la tuile en me claquant le derrière. Tout de suite, avant de reprendre pleine lumière des choses réelles, dans l'aube qui suit le sommeil, j'entrevis de l'astiquage. Et je n'avais pas tort. J'ai astiqué de deux heures à cinq heures.

Heureusement que le service normal, perturbé par les marches, reprendra demain matin à 9 heures, ce qui nous diminue la durée de garde de huit heures sur 24. De sorte que je coupe à une revue d'étalage et que je pars en permission tout de même pour vous arriver à 9.35 s. Ma journée s'est passée dans le vague d'un réveil jamais accompli – jusqu'à deux heures, hélas ! Réveil à 3.30 matin. A 3.30 je suis dans la cour, un des premiers levés, deux cruches en main, car je suis de jus, puisque je ne marche pas. Mais il est inutile que j'insiste pour vous faire admettre qu'à 4^h 15 déjà, au moment où le colonel, en bas, donnait le signal du départ, je me reglissais dans mes draps encore chauds. Puis, aucun souvenir jusqu'à 9 heures ½ ... Je suis seul dans la grande chambre dont tous les lits repliés ont l'air de songer ... J'ai refermé les fenêtres par où le jour se lève, sans que je le voie, se lève brouillé de pluie et de grisaille. Je suis seul, et sans doute mon repos devait être tendre, dans ce désert, car le sergent de garde, un réserviste, un père de famille, passa dans ma carrée pour chercher des hommes de corvée et ne me réveilla pas. Ce fut de Jouvenel qui s'en chargea, à l'heure que je vous ai dite. La faim l'avait poussé hors du lit, il me força à me lever, et j'allai déjeuner, paisiblement, en longueur avec lui, Frappa, Soufflet et Beaulieu, trois « malingres », dont un marié, un de 22 ans, homme de tous les sports, et un docteur en droit qui a visité à pied la Bulgarie !! Hier déjà j'ai déjeuné avec Frappa et de Jouvenel, plus Massignon dont l'exemption de service due à son retour d'un mois de permission expirait ce matin et qui a fait la dernière marche sac vide.

Après le retour des chiens crottés (le régiment) à onze heures, j'ai lu, écrit, causé, je me suis réétendu sur mon lit où je dormais, hélas, à deux heures !!

Voilà mon emploi du temps. J'ai pris le service ici avec un sergent réserviste qui est la crème des hommes. Il compte 8 ! Et moi 133 demain matin au jus. [...]

Nous allons mardi coucher en billet de logement à St-Pierre-de-Varengewille, 20 kil. d'ici, par Canteleu. Mercredi nous opérerons contre le 74, et rentrerons, tous amis, coucher ici²⁵⁵. [...]

[P.-S.] Pascaud vient de me voir à la grille et m'a dit un bonjour aimable.

Hatry 6. 30 s. – 8.5.03 V[endredi].

83

Hatry – 11 mai 1903 – L[undi]. 5^h 30 s.

[...] Le retour s'est parfaitement effectué (Litanie de tous les lundis) avec Gautier, un étudiant-pharmacien et deux bonshommes du peloton. Je n'ai retrouvé Massignon qu'à l'arrivée et nous sommes restés assis à causer jusqu'à plus de minuit. Mon réveil a été délirant. Le sergent de semaine est venu dès cinq heures me pincer les pieds, ainsi qu'à Michelet et à huit autres bonshommes de notre piaule (= carrée) pour nous annoncer que nous étions de service aux assises. Nos exultations ont jeté la rumeur dans la chambrée, et poursuivis par la jalousie de nos semblables nous avons joyeusement astiqué jusqu'à 8 heures. Puis ce furent deux heures de pause et le départ. Les assises ouvraient aujourd'hui sur deux affaires, une de vol qualifié et une d'incendie. La séance a été levée à 3^h ½. Peu de choses notables, mais le tout fort curieux pour moi qui n'avais jamais vu de tribunal et qui assistais de tous mes yeux et de toutes mes oreilles au spectacle de notre comédie judiciaire. J'ai constaté sur le vif la monstruosité déjà présumée du jury, de cette extraordinaire institution où l'assemblée du petit capital, de l'honorabilité bourgeoise moyenne accepte le droit de juger des hommes, de décider (les mains liées par les seuls oui et non autorisés, non éclairés par un sommaire de preuves et de documents tout extérieurs, tout de fait), de décider au nom du travail, de l'ordre, de la société et de l'argent sur le sort de misérables gâteux, dégénérés souvent, irresponsables presque toujours. Incapables en majorité de pénétrer les moindres ressorts intimes de la volonté, de concevoir la génération d'un « crime » dans le cerveau d'un homme qui n'est pas de leur société, de leurs moeurs et de leur convention morale, ils décrètent sur sa liberté et sa vie. Les trois exemples que j'ai vus aujourd'hui m'ont révolté et m'ont confirmé dans la persuasion qu'il est,

²⁵⁵ « tous amis » : suspension provisoire de la rivalité du 39^e avec l'autre régiment d'infanterie, le 74^e.

*aujourd'hui**, d'un malhonnête homme d'accepter d'être juré – ce que je refuserai toujours.

Les pompes étroites et pauvres de la tragédie²⁵⁶ sociale m'ont amusé, et m'auraient ennuyé si elles n'avaient été encadrées dans l'admirable salle des assises du Palais de Justice ici.

A présent je continue mon piquet, intra muros, à la caserne, et dès la fin de l'étude, je suis descendu vous écrire à la cantine. Je vais porter des permissions pour demain et après-demain. Car j'ai été à 4 heures à la visite trouver M. Teinturier de La Chapelle. Cet homme timoré ne peut m'autoriser à faire la bénigne manoeuvre de cette semaine. Comme Pascaud, chef de service, ne m'a pas accordé de faire les marches d'épreuve, il y a là un antécédent que seul Pascaud, chef de service, pourra renier. Il suppose (qu'en m'interdisant toujours de prendre part à S^t-Vigor et aux Grandes Manoeuvres), Pascaud, chef de service, m'autorisera à faire les menues marches et le fretin des manoeuvres de garnison ; il le suppose et il en est persuadé. Mais il faut pour cela que Pascaud, chef de service, fasse un papelard, et il ne viendra pas avant demain 4 heures, étant provisoirement remplaçant d'un chef de service à l'hôpital. J'espère donc élucider une dernière fois cette question lancinante. Je regrette pourtant cette nuit au loin, cette manoeuvre en forêt, malgré la pluie qui ne discontinue point.

Voilà tout le neuf de ma vie en pantalons rouges, qui va d'un souvenir de permission à un autre, d'un dimanche au suivant par bonds. Je demanderai 48 heures au moins les 14 et 15 juin. [...]

84

[Cp. Rouen, 12 mai 1903]

Le pauvre Massignon. a attrapé une hernie qui nécessite un repos absolu et immédiat et une mise en observation. En même temps il était appelé à Paris par sa grand-mère mourante. Vu Pasc ... et obtenu promesse de faire toutes les manoeuvres à venir.

8.45 s. Amiens²⁵⁷, M[ardi].

* Souligné trois fois.

²⁵⁶ comédie, raturé.

²⁵⁷ Place d'Amiens où se trouve la caserne Hatry.

[Rouen, 13. 5. 1903]

[...] Ma carte d'hier vous a prévenus que j'avais extorqué à l'autorité trigalonnée une permission de la journée²⁵⁸. J'en ai amplement profité tandis que les crottés s'agitèrent là-bas, quelque part, les uns contre les autres, sous leurs sacs. Je suis sorti à 6 heures et par le premier soleil de printemps que nous ayons eu j'ai filé dans la forêt de Roumare²⁵⁹ par la côte feuillue de Canteleu :

Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches,
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches.

J'ai laissé errer trois heures durant mon indolente pédale par les routes forestières, passant une heure au bord d'une mare ronde, encaissée, moisie, sous le plafond opaque des verdure – trouvant que toutes les forêts se ressemblent ; à 10 heures je buvais un verre de cidre mousseux (quand je dis un !) accompagné de fil-en-4²⁶⁰ chez cet excellent Hermier entouré de sa classe effarée, de sa femme et de son beau-père. Vingt-cinq minutes de jaret m'amenaient du Val de la Haye à la Rue Verte d'où je montais, plein d'un paisible appétit chez les René non prévenus. J'ai partagé leur fricot aussi rustique qu'abondant, je suis resté plusieurs heures, avant et après le déjeuner, en tête-à-tête avec Georgette, et je suis ici, depuis tantôt quatre heures, lavé, lisant des vers, prêt à faire de l'anglais ou à dormir.

Je ne suis pas malheureux, comme vous voyez, mes chers parents, et sais en bon homme avisé mettre à profit des instants que tous mes co-malingres occupent à parfaire de fastidieuses et renaissantes corvées. J'ai passé hier toute ma sainte flegme²⁶¹ à lire, sur mon lit, de l'Anatole France et à faire des thèmes anglais. J'ai causé de longues heures avec Siegfried (pié-foulé) et Dagnan (bronchite) à l'infirmerie où j'ai été les voir. Demain 127 au jus, et dans trois jours la fuite ! Vous ne sauriez croire à quel point je suis remis en ce moment avec l'existence. Un point très noir : Massignon ; pour sa hernie *déclarée*, et l'agonie de sa grand-mère il a pu obtenir du lieutenant colo sur l'intercession d'un ami de son père venu spécialement de Paris et après une heure de discussion ... 24 heures, avec promesse de ne pas se faire prolonger. {...]

Renard – 6^h 45 s. – Me[rcredi].

²⁵⁸ En fait, il ne s'agit de (demande de) permission que dans sa lettre du 11 mai.

²⁵⁹ Forêt domaniale à l'Ouest de Rouen, sur un méandre de la Seine.

²⁶⁰ *Fil en quatre* : eau-de-vie (Colin).

²⁶¹ *Sic*, au féminin. Cf. *supra*, p. 60, n. 181.

[Rouen, 18 mai 1903]

[...] Le régiment est licencié²⁶² pour douze jours de mercredi prochain soir au lundi 1^{er} juin soir. Mais ...

Mais la sollicitude des autorités s'est appesantie sur le peloton. Et ...

Et *nous*, nous partirons en deux séries entre lesquelles nous ne savons pas, comme Figaro, s'il faut mettre la dubitative ou la corrélatrice. A savoir : quatre jours (dép. : mercredi soir – jeudi, vendredi, samedi et dimanche) *ou* (ou bien : *et*, that is the question) trois jours (dép. : vendredi 29 soir, samedi, dimanche et lundi 1^{er} juin). Mais ...

Mais pendant ce temps même, tronqué de permissions, il faut dix hommes présents quotidiennement, trois pour contribuer à la garde, sept pour contribuer au piquet.

Quels seront ces dix ? Est-ce *et* ou *ou* ? Je vous donne ce qu'on nous a appris ce soir, bien que la rumeur grandissante en bruit²⁶³ dès le matin.

Bon retour hier soir avec Le Senne, Klincksieck, de Beauplan, de Jouve-nel, Siegfried, Trouard-Riolle et un cousin de Siegfried du 129 (Le Havre), licencié d'Histoire [...].

Journée estivale, avec service en campagne. Demain matin (dép. : 4.45, mat.) marche-manoeuvre de régiment ; le soir piquet. Après-demain, la fuite ? Nous avons tous rédigé, joyeuse espérance, selon l'ordre un titre de perm. de quatre jours et un, postérieur, de trois jours. Les aurons-nous tous deux ? Si tu pouvais influencer au ministère, mon cher papa ?

On nous fait rentrer pour notre instruction militaire, soi-disant, mais c'est nous qui prenons la garde tous les jours de notre présence – la garde dans les casernes vides ! [...]

Renard – 7 soir – 18.5.03 – L[undi].

²⁶² Note de Bloch en bas du feuillet : « Raison d'économies budgétaires. L'hydre du déficit. »

²⁶³ Ce pseudo-imparfait du subjonctif relève de la plaisanterie, n'en doutons pas.

[Rouen, 19 mai 1903]

Mes chers parents, L'alée est jacte²⁶⁴. Sauf contrordre ou accident, j'ai 2 fois 4 jours en 2 séries :

Une de demain soir mercredi à dimanche soir.

Une du vendredi soir 29 au mardi soir 2 juin.

Les Compagnies ont 13 jours.

Les ceux qui [sic], en 2 séries de 9, du peloton, prennent les gardes et piquets à l'Ascension et à Pentecôte sont les 18 derniers du classement.

J'ai demandé ma dernière permission pour Paris et Le Havre. Je suis éreinté, en loques. Ce matin sept heures moins le quart de manoeuvre, dont 2 ¼ sans poser le sac, avec une marche de retour à la vitesse (mesurée) de 6.500 à l'heure²⁶⁵ !

Demain matin revue du 39 en tenue de campagne à 8 heures sur le Champ de Mars par Laffon de Ladéba²⁶⁶.

A 9 heures revue de casernement !!! D'où, cette après-midi, après 3 heures (avant : repos), travaux de propreté, remue-ménage, bancs et tables lavés, plafonds balayés, poussière, etc etc etc !

Itinéraire de la marche ce matin (34 kilomètres) :

Darnétal – St-Aubin – Epinay – Préaux – Le Nouveau Mode – S^t-Jacques – Darnétal – Rouen.

Je vous embrasse tendrement, moulu, en loques, tombant de fatigue ...

Hatry – 6 ¾ s. M[ardi]. 19.5.03.

[Rouen, env. 20 mai 1903]

Rouen

Mes chers parents, Je viens de dîner à la Cour Martin avec Gautier et Jacobey [...] qui viennent d'entrer à l'Hôpital et laissent l'Infirmerie. Bonne

²⁶⁴ Alea jacta est.

²⁶⁵ 120 pas à la minute.

²⁶⁶ Bloch écrit Lafont de Ladéba. Nous rétablissons l'orthographe du nom. Naguère encore colonel commandant le 33^e d'artillerie à Poitiers (cf. *supra*, p. 56, n. 169), il vient d'être promu général de brigade (cf. *La Patrie* du 8 avril).

journee – tir – puis pause jusqu'à 4 heures, conférence de notre petit p ...
 oseur de sergent. Nouvelles de Massignon qui est à Binic²⁶⁷, Côtes du Nord,
 toujours souffrant, pensant rentrer dimanche. Leçon d'anglais de 6 ¼ à 7 ¼
 ce soir. Je vous embrasse, J

89

[Cp. Rouen, 26 mai 1903]²⁶⁸

Rouen

Renard. 7. 30 s. – M[ardi]

Le service d'été a commencé depuis lundi matin. Le plus beau temps se
 continue toujours, et je vais fort bien.

90

[Rouen, 27 mai 1903]

[...] Après-demain de nouveau la fuite. Mais je ne regretterai pas les
 quatre jours que j'aurai passés ici cette semaine, et je ne fais qu'un vœu,
 qui est qu'ils se continuent longtemps. Régime d'été : tenue : guêtre, petite
 veste. En service intérieur les effets de toile seulement, plus de drap. Réveil
 à cinq heures, et sortie de 6 à 10, service en campagne dans les bois Piga-
 che, Forêt Verte²⁶⁹, Plateau de Bihorel, etc. Des heures délicieuses, où tout
 le monde est gai, chante, parle. De 10 à 2 heures, sieste, repos complet. A 2^h
 le rapport, puis un cours, puis une heure de repos ou de gymnastique (3–4),
 puis quelquefois étude jusqu'à 5, quelquefois rien. Tous nos caporaux sont
 partis du peloton. Il nous reste nos quatre nouveaux caporaux, nos camara-
 des²⁷⁰, avec qui la vie ici est renouvelée, tranquille, heureuse. Le temps est
 inaltérable et chaud, mais sans que nous nous en apercevions, étant inactifs
 pendant les heures de grand soleil. De plus le peloton peuple seul la caserne
 vide. Tout est parfait.

²⁶⁷ Station balnéaire.

²⁶⁸ Mot non daté (f. 185), classé après la lettre du 27 mai (ff. 183–184) à laquelle il est
 antérieur, puisque le 27 mai Jean dîne avec Massignon.

²⁶⁹ L'une des quatre forêts avoisinant Rouen.

²⁷⁰ Promus sur la base du classement du 11 mai 1903 (Cf. *PD*²).

J'ai dîné lundi et mardi avec la tante qui est seule, ses enfants étant tous trois en Angleterre jusqu'à demain soir. Ce soir je vais rejoindre Siegfried et Massignon avec qui je dîne.

A vendredi soir. Je vous embrasse, J

91

Jeudi - 4 juin 1903 - 4^h s.

[...] ²⁷¹ Je suis des yeux intérieurs ce voyage que j'ai quasi manqué faire la semaine dernière avec Robert et René si j'avais eu 13 jours. [...] Ce matin marche de bataillons, 27 kil., lever à 3.30, départ à 4 heures, rentrée à 10 heures. Repos jusqu'à 1 ½, puis récitation avec de Vigneolle, très bonne. [...]

[P.-S.] Mon cher père, le sergent Doucet s'est décidé ; il va te demander d'entrer à l'Orléans ; il est assez impatient, le pauvre bougre, de savoir les conditions exactes de son admission, sa paye, les espérances qu'il peut concevoir, la date de l'examen, le lieu où l'on va l'envoyer, etc. etc. Il est disposé à tout, à commencer par être homme d'équipe. Si tu peux dès maintenant, mon cher père, m'envoyer un mot que je puisse montrer à Doucet, qui contienne l'assurance de ta protection et le plus de renseignements précis que tu peux connaître par coeur, « là-bas », tu feras une grande joie à Doucet qui est dévoré de la faim de son avenir.

(Adresse : M. Doucet, Sergent au 39^e Rég^l d'Inf.

4^e Compagnie. Cas. Hatry)

92

[Rouen 5 juin 1903]

[...] Hier soir, bonne soirée avec Massignon, chez qui j'ai constaté que je n'avais pas trop perdu dans le déchiffrement, et plutôt gagné dans l'exécution (symphonie quatre mains de César Franck). Ce soir, repos et long dîner gai au Renard, chez ces excellents Cahen. Demain matin 4^h manoeuvre de régiment, puis la fuite ? [...]

5.6.03 - V[endredi]. 8^h s. Renard

²⁷¹ Ses parents vont partir pour Londres, sa grand-mère restant à Paris.

[Paris, 7 juin 1903]

[...] ²⁷² Hier, journée atroce. Marche de 4.30 à 10.30, essais de marches sous bois avec la boussole, manoeuvre, etc. En revenant les dispensés qui marchaient en tête avec le commandant et de Pussin ont couru à la vitesse (calculée) de 6.200 pendant 3 kil. ²⁷³ Sur les canards, les deux huiles ne s'apercevaient de rien. Mais lorsqu'on a rejoint la musique, Euvrard s'est aperçu qu'il n'avait plus que nous derrière lui. Il a fallu former les faisceaux $\frac{1}{4}$ d'heure pour que le régiment distancé nous rejoignît. L'après-midi, visites de santé, revues de casernement, peu de repos, l'abrutissement.

J'ai trouvé bonne-maman en très bonne disposition et santé ; tout était prêt pour me recevoir. Je n'ai encore vu Pierre que par le zèle vraiment intempestif avec lequel il est venu me réveiller à une heure où j'avais de bonnes réserves de sommeil encore. Je dis réserves, car, hélas, nous ne dormons plus guère à la caserne, ce qui m'occasionne un peu de migraine depuis deux jours. Je vais m'habituer à me coucher dès 7 heures du soir, car nos brutes familières ne nous laissent plus guère qu'une heure au maximum de repos après la soupe. [...]

[Rouen, 8 juin 1903] ²⁷⁴

Mes chers parents, J'ai passé hier vraiment une bonne journée loin des séductions vicieuses de Babylone, mais avec de si bonnes gens qu'on ne s'ennuie pas avec eux plus de la moitié du temps. Pour être vrai, j'ai été intéressé de causer longtemps avec M^{lle} de V., très ferme et moins absolue d'esprit que je ne pensais encore. ²⁷⁵ Ensuite vos lettres, suivies de celles de

²⁷² Lettre adressée à ses parents qui voyagent en Angleterre.

²⁷³ Parcours donc en 44 min. au pas de charge (140/min.).

²⁷⁴ Carte postale. Adresse : « Monsieur Bloch Richard, de Paris / Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées franç^{es} / Hôtel Adelphi / Liverpool / Angleterre. » La partie en italique barrée, remplacée par l'adresse parisienne des Bloch. Exp. : Jean Richard-Bloch / Rouen, France / Rue du Renard 67.

²⁷⁵ Jenny de Vasson (1872-1920) dont l'influence va profondément marquer l'évolution intellectuelle et artistique du jeune Bloch, comme en témoigne leur correspondance encore inédite, devenue particulièrement intime à partir de 1904.

ce matin ici, m'ont réjoui en m'annonçant votre pleine satisfaction du voyage. Mais je réserve tout ce sujet pour dimanche. Comme mon adresse vous l'indique, le train-train monotone dure, sans accroc, mais avec la persistance des choses qui n'ont pas de fin. [...]

Renard, 6.45 s. – 8.6.03 – L[undi].

[P.-S.] Merci, cher papa, de la lettre pour Doucet !

95

Mardi 9 juin 1903. 8^h s.

Mes chers parents,

Elle est bien bonne ! Votre carte de Dover, de jeudi, qui m'annonçait votre bonne traversée vient seulement de me parvenir. Elle m'arrive droit de Rome, puis de Modane ; les malheureux englishmen ont lu Roma pour Rouen !

Je vous remercie pour les nombreuses cartes et lettres que je reçois de vous tous les matins à 10^h et qui me font suivre votre course étape par étape. Nous en recauserons. Ici rien de neuf. Ce matin six heures de marche-manoeuvre. Le soir repos, cours, théorie. [...]

Le manger de l'ordinaire est devenu perfectionné. Nous avons maintenant un réfectoire propre, du thé et un bouillon qui n'est plus du jus de torchon gras. Les portions sans être larges sont suffisantes, et qui n'a pas assez de singe ou d'ours²⁷⁶ repique à la soupe ou au rata. Le nombre des « bons-hommes » mangeant à l'ordinaire a d'ailleurs rapidement crû. Je suis toujours au mieux avec ceux qui m'entourent et vous embrasse tendrement en fils seulement embêté de n'avoir à soi ses soirées qu'en quittant sa chambre et son intérieur et de ne pouvoir ainsi ni lire ni travailler. [...]

²⁷⁶ Aucune trace d'un emploi argotique de ce mot dans les dictionnaires que j'ai consultés.

[Rouen, 10 juin 1903]²⁷⁷

[...] Je viens de recevoir votre carte ss²⁷⁸ « Oceanic » de Liverpool qui me dit, tout va bien. Ici de même, et très joyeusement. Le départ de nos caporaux a ramené la plus grande gaîté dans nos chambrées, en particulier dans notre carrée où Hamel terrorisait, quasiment un despote. Hier soir, très surexcités, car aujourd'hui nous cassons la patte au 100 !!, notre chambrée a engagé contre la voisine un grand pugilat à coups de polochons (traversins) qui a bien duré une demi-heure, après quoi une armistice a été convenue pour ramasser les flocons de coton épars, ramener les lits tournés et remonter les paquetages descendus. Une foule de spectateurs assistaient à la guerre, qui nous ont payé maints sodas pour étancher nos fronts robustes ruisselant de sueur. Cela vous prouve que nos moeurs et nos humeurs ont changé.

Donc demain on compte 99 et demain a lieu la fête du 39, grandes mémorations qui sont les étapes de l'année finissante²⁷⁹. Tant mieux. Ce soir, de piquet, je serai porte-flambeau à la retraite, ce qui me réjouit modérément. Mais j'ai pris l'usage de ne plus me soucier de ce qu'on [me fait] ou de ce qu'on ne me fait pas faire. Le seul essentiel qui vaille est la sieste, le manger, la lecture, le travail et les camarades. Tout le reste, fusil, marches, chefs, c'est la routine et l'indifférent. De sorte que je suis dans le meilleur état d'esprit.

Mots échangés pris sur le vif au Mont-Gargan ; il est 6 heures ; Bébé²⁸⁰, en retard, vient de nous rejoindre, il dit à Georges de Tressan : « Qu'est-ce que nous allons bien leur faire faire ? » – Georges répond : « Bah ! il faut bien les occuper. » Alors ils demandent à Peyré sergent²⁸¹ ce que Grille d'Egout²⁸² et de Vigneolle nous ont fait faire la veille, et ils commandent la même chose. [...]

²⁷⁷ Sur papier à lettres de la caserne Hatry. Lettre adressée à Paris, Jean n'étant pas sûr qu'elle leur parvienne encore à Manchester.

²⁷⁸ Steamship: bateau à vapeur.

²⁷⁹ Le 39^e célèbre l'anniversaire de la victoire de Friedland (14 juin) où tombèrent 500 Rouennais, le 74^e, rival, fêtant la victoire de Solferino (24 juin). Cf. *Macqueron*, p. 135.

²⁸⁰ Le sous-lieutenant Précardin.

²⁸¹ Sergent de la 11^e escouade du 2^e peloton.

²⁸² Sobriquet du lieutenant Grialou ?

P. S. Doucet est le plus heureux des hommes ; [...] Il est tout à fait décidé, et te remercie. Il préférerait, sans que cela soit le moins du monde un désir absolu, la proximité de Paris qui lui assurerait la proximité de la Normandie. Merci encore pour moi, mon cher père. Tout ce que tu feras pour lui ne sera que justice car il a en lui un fond de bonté, un esprit de justice très réel et beaucoup de délicatesse.

Hatry, midi 15 – 10. 6. 03 – Me[rcredi].

97

9 juillet 1903 7^h 45 m. Jeudi – Hatry²⁸³

[...] Je sors de la visite et je vais être expédié au camp soit samedi soit lundi. Le détachement qu'attendait Massignon est parti mardi. Il en est sorti un second d'une cinquantaine d'hommes ce matin à 3^h. Je vais donc rester ici trois ou quatre jours au plus, mais sans permission ! On a réuni tous les présents du 4^e bataillon dans une grande chambrée où j'ai trouvé hier soir en arrivant sept dispensés, Trouard-Riolle arrivé avec moi, quatre autres, dont Frappa qui ne vont pas à Mailly (faibles) et sont employés dans les bureaux, et deux qui sont partis au convoi de ce matin. Le voyage dure 17 heures et passe, dit-on, par Argenteuil, Noisy-le-Sec. On part d'ici à 3^h 50 le matin et on s'amène là-bas à minuit ½ ! J'ai retrouvé mon paquetage en ordre. Il ne me manque que mon calot et ma gamelle.

J'ai fait hier un bon voyage après t'avoir quittée, ma chère maman. Je n'ai pas quitté la portière, admirant sans cesse la vallée de la Seine sous le ciel pommelé, une lumière argentée comme celle des Corot, qui donnait aux

²⁸³ Un mois s'est écoulé depuis la dernière lettre de Rouen. Bloch, à Paris, a dû subir un traitement, puis, le 24 juin, une opération pour des troubles de l'ouïe. Il n'est rentré à Rouen que le 8 juillet. Sur cette période voir encore sa correspondance avec M. Cohen, *Appendice I*, p. 146–147. Pendant son absence, des décisions ont été prises à la suite de l'aggravation de la situation sanitaire à Rouen. *La Patrie* du 18 juin en fait état en ces termes : « à l'hôpital militaire, quatre-vingt-treize typhiques et quarante-et-un cas douteux [...]. L'épidémie n'entraînera pas seulement le départ de la garnison au camp de Mailly ; le déplacement englobe toute la 5^e division d'infanterie (Cf. *infra*, N° 102.) [...] Cette décision a été dictée par la nécessité de ne pas morceler la division. » Le 20 juin, c'est le départ des trains militaires dont le premier transporte le 39^e RI (*La Patrie*, 22 juin). La division ne partira que début août, cf. N° 102. Le quotidien *Le Matin*, le 4 juillet, estime l'épidémie de Rouen « virtuellement terminée », avec pourtant encore une bonne centaine de typhiques à l'hôpital militaire dont une quinzaine de cas préoccupants : « Il y a eu jusqu'ici quatorze décès. Il reste deux cas graves, dont un désespéré. »

verts une teinte mi-or mi-grise et au fleuve l'aspect d'une bande laiteuse. Mais mon wagon était bien dur. J'ai pris une voiture à la gare et j'ai surpris les Cahen à table. Ils vont comme devant ; je suis toujours stupéfait, après mes absences, de les trouver faisant aux mêmes heures les mêmes gestes très simples, disant les mêmes choses, continuant leur longue et bavarde conversation et riant des mêmes drôleries. Pour eux les instants sont tous semblables. [...]

98

11^h 15 matin 10 juillet 1903 Vendredi

[...] Ici peu de détails. Massignon est parti mardi matin avec Siegfried, Le Senne, de Jouvenel ... Je regrette de ne les avoir pas trouvés, car aujourd'hui court le bruit, corroboré par le *Journal de Rouen* que tous les rentrés à dater du 9 resteront pour assurer le service de place. J'en suis mais j'attends une nouvelle *plus certaine* que je vous communiquerai en demandant à papa d'intervenir de suite auprès du colonel pour me laisser aller à Mailly isolément, à *mes frais* *. En attendant *rien à agir*. Ce matin, levé une heure après le réveil, à 6^h, j'ai lu au soleil avec Trouard-Riolle, mon analogue en situation, jusqu'au déjeuner. Je viens de manger, et j'espère me défilier des corvées, des paillasses, de la garde et de la désinfection avec la même astuce cette après-midi. J'ai déjà lu ici de Balzac (*Maison Nucingen*) bien que j'ai [sic] passé quatre heures à Philippon à fabriquer des paillasses. Temps superbe, bleu profond et large. Pas trop chaud. Flemme divine. [...]

99

Rouen – Café Victor. 9^h 15 s. S[amedi]. 11 juillet 1903

[...] Pour moi je pars selon les présentes probabilités le 16 à 5.50 du matin – ou du moins il en part 20 ou 50 dont je serai peut-être ? Donc pas de démarche, pas de lettre au colonel, mon cher père. En attendant je jouis à la terrasse du café Victor, entouré de camarades, au son des tsiganes, devant de vertueuses boissons d'une permission de théâtre et d'une liberté chèrement conquise sur ces excellents Cahen qui vont fort bien. Robert et Geor-

* Souligné deux fois.

gette sont partis ce matin pour Dole. J'ai dîné avec la tante, René et Paul Godchot, leur neveu-cousin qui fait des chansonnettes dans l'*Echo de Vincennes*. Il fait frais, pleine lune, je rentre à une heure du matin, c'est dimanche demain. Je ne suis pas de garde jusqu'à nouvel ordre, j'ai une permission demain soir, je ne fais rien, je lis beaucoup et je suis plus heureux que rarement je le fus [sic].

Je remplis mon temps de la lecture forcenée de Balzac, depuis le matin 6^h au soir 5^h où je sors. Le matin, échappant grâce aux vertus de la photographie sur les gradés, aux corvées anodines mais longues, je vais m'étendre avec mon livre de 6^h à 10 ½ derrière l'abri en planches du tir réduit où personne ne me soupçonne. Après le déjeuner de 10 ½, le rapport de 11 ½, une heure de repos sur mon lit, à l'ombre dans la cour (car c'est le moment de pause officiel), puis je pars avec mon fidèle Balzac aux paillasses, dans la caserne Philippon. Là, arguant de l'ablation de mes deux cornets, lesquels craignent la poussière, je m'allonge dès midi ½ sous un hangar et sur de profondes bottes de paille. Bientôt imité des dix ou douze camarades de bague (!) nous restons là, sans surveillance, dans le silence solennel des grands dortoirs jusqu'à 4 heures. A ce moment nous jugeons opportun de rentrer nous mettre en tenue. Au retour nous trouvons les lits remontés et la chambre faite par les employés depuis le matin à la désinfection. Nous sortons, l'âme en paix à 5 heures, je [me] promène par les rues jusqu'à 6 ½ à peu près, je me lave, dîne, rentre ou ne rentre pas, selon la permission. Et cela quotidiennement ! Vive la classe !²⁸⁴ 69 demain matin au jus ! [...]

100

Dimanche 12 juillet 1903 – 4^h 30 s. Les Moulineaux²⁸⁵.

Mes chers « tous », Je n'ai pas de nouvelle fraîche de vous car j'ai quitté la caserne ce matin avant que le premier boutiquier fût sorti de chez lui en bras de chemise pour enlever les volets de sa devanture. Mais je vais y aller tout à l'heure. J'ai fort bien achevé ma soirée d'hier en déambulant, après le dernier morceau de chez Victor, par le clair de la pleine lune dans toutes les rues²⁸⁶ du vieux Rouen. Cela jusqu'à une heure du matin. Ce qui ne m'empêchait pas de me présenter à la grille à 7 heures et de surprendre la tante et

²⁸⁴ La classe: voir *supra*, p. 3, n. 12.

²⁸⁵ Station de La Bouille-Moulineaux.

²⁸⁶ A écrit d'abord, puis raturé : « dans les plus sordides ruelles ».

René en plein café au lait. Je les ai quittés à 9^h, lavé et mangé [sic] pour m'en aller à la bonne aventure. Donc j'ai débarqué, seul, du bateau de 11^h à La Bouille, ayant sous le bras *César Birotteau* et une rame de papier blanc. Sous le brûlant soleil de fructidor, guidés par de sympathiques natifs chez qui mon pantalon rouge avait éveillé d'antiques et attendris souvenirs, j'ai abattu en ¾ d'heure les six kilomètres de route qui mènent à Moulineaux. Dans un bouchon indiqué, sous une tonnelle, j'ai fait le plus délicieux, le plus économique et le plus solitaire des déjeuners ; ci rôti de veau, haricots verts à une arôme fsts !, salade, café, pain et cidre, plus 100 pages de *César Birotteau*. Après quoi j'ai escaladé les pentes de la Londe²⁸⁷ et à 1^h ½ je me suis assis sur l'herbe et les feuilles mortes, au-dessous des hêtres. Il est tout près de 5 heures, la moitié de ma rame de papier est couverte de pattes de mouche, j'ai lu cent nouvelles pages de *César Birotteau* et après avoir changé de site je vous écris, sur mes genoux. Les araignées toujours pressées viennent visiter mon petit encrier de bois enfoui dans les herbes et de charmantes chenilles tracent sur ma manche des galons inespérés. Je vais prendre le train de 6.14 et chercher Groult avec qui je dînerai. Je rentrerai chez les Cahen et je serai à 10 heures à la caserne. Telle est ma vie : plaignez-moi. Le temps est naturellement le plus beau qui soit, et je suis si content de vous savoir aujourd'hui hors Paris, si content aussi de ma journée, où je n'ai pas démuselé²⁸⁸ hors pour manger, que j'arrête ma lettre. Je sens que je déborde de bêtises. D'ailleurs vous ne couperiez pas à la description du bois de hêtres, de la plaine avec la Seine, les collines du Val au fond, les meules de foin que des fourmis élèvent en bas, Rouen à l'horizon. [...]²⁸⁹

101

Lundi 13 juillet 1903 5^h 30 s. Renard

[...] Et Marcel, point de nouvelles, comment va-t-il ? et son examen. Et la composition de thème de Pierre ? Quel texte et combien de fautes ? Je ne sais pas encore mon horaire de jeudi et vais me fendre des 85 centimes d'un indicateur. Je vais vous détailler sommairement ma journée, puisque ces détails accumulés depuis huit jours peuvent vous peindre le tableau d'une organisation et d'une vie d'oisiveté. Ce matin les paillasses à 6^h, d'où on me

²⁸⁷ La Forêt de la Londe, « très accidentée », « peu de routes carrossables » (Ruyer).

²⁸⁸ Emploi intransitif dans le sens de « ouvrir la bouche », qualifié de *populaire* par le TLF.

²⁸⁹ Il écrit le même jour à Cohen, voir *Appendice I*, p. 147.

tire avec deux autres à 7^h ½ pour aider au sapeur-artificier du régiment à décorer les casernes. Nous plantons des ifs de bois destinés à porter un triangle de veilleurs²⁹⁰ de couleur, nous battons les greniers (quels greniers !) des trois casernes à la recherche des chapeaux, que nous trouvons à la cave. Pouilleux, dans mes treillis dont je n'ai pas changé depuis huit jours, je passe ma matinée en promenade par les rues. Après la pause et le rapport, les paillasses ; j'en pars avec Trouard-Riolle dès une heure pour tire-bouchonner des supports de fil de fer autour des verres de couleur. Comme il manque du fil je vais en ville en acheter ; cela dure ! Nous rentrons à Philippon faire le même travail, d'où le caporal, du même complot que nous, vient nous quérir pour aller à la Manutention. Une heure de promenade en ville, sur une grande fourragère à deux chevaux du train. A peine à Hatry, quand le seul travail, le déchargement du pain va commencer, nous sommes hélés par le sergent pour faire partie d'une corvée qui va acheter 80 drapeaux chez M. Desveaux. Nous employons plus d'une heure et nous révolutionnons par notre tenue et notre conduite le quartier de la rue de Molière, jusqu'à ce que nous ayons trouvé l'invisible Desveaux. Nous revenons, nous nous mettons en tenue et voilà. Je vais aller quérir Gautier et retrouver quelques camarades pour dîner ensemble puis passer la soirée ; appel à 11 heures. Demain quartier libre et appel à minuit. Je ne regretterai pas les jours passés ici qui marqueront dans ma mémoire par les occupations phénoménales que je fais et le repos que j'y prends. Je suis d'ailleurs entourés de bons et gais camarades ; peu de distingués, mais tous instruits et intelligents ; mais trop riches. [...]

102

[Cp. Rouen, 13 juillet 1903]

[...] Je craignais la chaleur pour ta tournée, mon cher père et je suis vraiment heureux des trois jours pleins que tu vas passer à l'Hautil²⁹¹. [...]

²⁹⁰ bougies, raturé.

²⁹¹ L'Hautil ou l'Hauthie : haute colline (191 m) sur la rive droite de la Seine, immédiatement en aval du confluent de l'Oise, entre Poissy, Triel, Meulan et Vauréal (*Dictionnaire géographique et administratif de la France*, sous la dir. de Paul Joanne, Paris, Hachette, t. III, 1894). Lettre adressée à son père, en tournée d'inspection. L'enveloppe, par exception, a été conservée. Adresse : Monsieur R. Bloch / l'Hautil de Triel/par Triel / Seine et Oise.

[P.-S.]²⁹² Toute la 5^e division va partir pour Mailly au début d'Août pour manoeuvrer avec les 6^e et 20^e corps. Départ de Mailly le 1^{er} Septembre et retour à Rouen, à pied le 15. Trois jours à Paris !

103

[Cp. Epernay, 16 juillet 1903]²⁹³

Epernay Buffet. 2^h 30

Bon voyage, compartiment luxueux où nous sommes seuls à quatre. Déjeuner à Epernay. Merci de vous avoir vus.

Baisers, J.

104

Mailly. – 11^h m. – 18 juillet 1903. Samedi.

Mes chers parents, Excusez-moi si je vous répons courtement, mais j'ai une odieuse migraine qui me fait souhaiter de m'allonger. Car le principal vice de l'organisation du camp est de ne pas assez dormir, le lever a lieu à 4^h. Hors cela je suis heureux comme un poisson ; les tentes sont vastes et rappellent assez le village nègre pour m'inspirer des pensées élémentaires. Malgré la pluie et l'orage qui nous ont assaillis cinq fois depuis mon arrivée, en particulier la nuit dernière au point de nous inspirer des inquiétudes sur la stabilité de notre tente et sur la suffisance du fossé d'écoulement qui l'entoure, je dors comme un plomb. Je n'ai pas froid ; et si je n'étais plongé dans le plus noir des abrutissements, tout serait bien. Le pays, à des yeux normands, paraît infini et le ciel est tellement étendu qu'il semble vous écraser. Nous sommes neuf dans la tente et ne sommes pas trop serrés. Je suis entre le délicieux Valmont et le bon gros bête de Diette ; Massignon, Valmont, du Gard²⁹⁴, Siegfried, etc. m'ont fait un accueil chaleureux, au-

²⁹² Un P.-S. de type particulier, puisque noté sur le dos de l'enveloppe.

²⁹³ Carte postale illustrée envoyée à son père, même adresse que pour la lettre précédente.

²⁹⁴ Roger Martin du Gard dont le nom apparaît tard dans cette correspondance, alors qu'ils se côtoient depuis le début : « Mon premier, et très vivant souvenir de Jean, raconte l'auteur des *Thibault*, date du début de novembre 1902 : l'arrivée des "bleus" à la 4^e Compagnie du 39^e, dans la caserne Hatry de Rouen. Nous n'avions pas seulement été affectés à la même compagnie, nous étions de la même chambrée [...]. » *Europe* [1957], p. 19.

quel je n'ai malheureusement guère pu répondre vu mon anéantissement intellectuel. Ils m'ont consolé en me disant qu'ils avaient tous passé par cette crise due au grand air continu et à la longueur exagérée des journées.

J'ai pris en tiers la chambre de Franck et Cohen, coût 6^f 65 par mois. Massignon n'a rien trouvé pour nous deux ; et comme on lui avait offert une part de chambre à côté de la mienne, il a accepté après s'être entendu avec moi. Veuillez, pour éviter des retards ridicules, m'envoyer dorénavant là mes paquets : « M. Robert Lorin, Mailly, pour M. Bloch. » La piaule est menue mais suffit. On m'apporte votre paquet et je t'en remercie, ma chère maman. Les permissionnaires de 24 heures sont partis il y a une heure, et je les ai vus partir sans regret. Je vais me reposer, seul dans ma chambre demain et sans travail jusqu'à lundi soir où ils rentrent.

Il y a eu mercredi soir une revue très brillante, stupéfiante, qui a coûté 800^f aux organisateurs et dont je vous parlerai²⁹⁵. L'Etat-Major, les officiers de Chasseurs, du train, de l'artillerie, du 74 y ont assisté. Elle a duré quatre heures, et avait des couplets spirituels²⁹⁶. [...]

[P.-S.] Il n'y a pas de pharmacien ici. Je vous demanderai de m'apporter ou m'envoyer, ainsi que ma bicyclette

- 1° Quinine
- 2° Serviettes de toilette
- 3° 1 brosse à dents
- 4° 1 éponge
- 4° 1 boîte de biscuits

²⁹⁵ La revue a été donnée en fait le jeudi soir 16 juillet. Cf. la lettre de Martin du Gard à Pierre Rain, du 17 juillet : « Cette Revue où j'avais contribué pour une majeure partie était pornographique et nullement littéraire : j'y avais fait des couplets nombreux sur nos officiers, etc... Tu vois le genre. [...] Enfin je l'ai jouée hier soir, faisant plusieurs rôles ; et chantant — moi ! ... avec la désinvolture de n'importe quel cabot de café-concert. » RMG, *Corr. gén. I*, p. 80-81.

²⁹⁶ Cette revue du 16 juillet se préparait depuis des semaines déjà. *La Patrie*, le 29 juin, trouvait l'état sanitaire du camp de Mailly « excellent » : « Les hommes sont enchantés de cette nouvelle vie du camp que, d'ailleurs, les chefs s'ingénient à rendre aussi gaie et aussi peu monotone que possible. Le réveil a lieu en musique tous les matins ; de quatre à cinq heures, tous les jours, il y a concert, et, trois fois par semaine, retraite au camp. De nombreux jeux ont été installés : jeux de quilles, de tennis, etc. [...] » Le 2 juillet, Martin du Gard écrivait à sa mère : « Nous passons toujours nos journées à faire notre « Revue » qui doit se jouer d'ici une vingtaine de jours. C'est encore assez long à faire [...] Je suis moi-même l'auteur de nombreux couplets éminemment spirituels et fins, tu n'en doutes pas ; tous nos officiers ont leur petit paquet. Les répétitions seront encore une source d'amusement ; au fond les officiers n'en sont pas moins friands que nous, et c'est aussi pour se distraire eux qu'ils s'occupent tant avec nous de ces piteries ... » RMG, *Journal I*, p. 136. Sur la naissance de ce « théâtre de Mailly », voir en particulier *Sicard*, 1976, p. 139-141.

La dernière très accessoire.
(61 demain !) Merci d'avance.

105

Arcis-sur-Aube, le 19 juillet 1903²⁹⁷

2^h 30 s.

[...] En fugue pour une journée avec deux camarades à la Babylone du Siècle, après un ruban de route de 18 k. et un bon déjeuner [...] Nous allons repartir, d'un pied léger toujours pour Mailly. Il fait bien chaud. [...]

106

Arcis-sur-Aube, le 19 juillet 1903²⁹⁸

3^h soir

Mon cher Pierre, Tu me vois le plus heureux des hommes puisque j'ai réussi à sortir de Mailly. Ce n'est pas qu'Arcis soit plus beau mais c'est autre chose. Je voudrais que tu me voies sous la tente de sauvages qui m'abrite. Demande à maman et papa de les accompagner ici dimanche prochain. Je sais les bons endroits où l'on mange et tu te doutes du plaisir que tu me ferais. Tu m'apporterais en sus (à ajouter à la liste d'hier)

5° granulés chocolat

6° café moulu. [...]

107

Mailly Camp – 1^h 30 soir – Lundi 20 juillet 1903

[...] Notre course d'hier s'est bien terminée, avec Siegfried et de Jouvenel. Mais comme l'orage était menaçant et rendait la route accablante, nous avons frété à prix modique un breack [sic] qui nous a ramenés au camp.

²⁹⁷ Carte postale illustrée (La statue de Danton) adressée à son père, à l'Hautil de Triel.

²⁹⁸ Carte postale adressée à son frère, « Monsieur Pierre Richard-Bloch / Etudiant ès Lettres/ l'Hautil de Triel ».

Nous avons fini la soirée chez moi en dînant, mangeant et lisant du Courte-line ; car il y aura, par « décision », une représentation par semaine sur le théâtre qui a été dressé pour la revue²⁹⁹. J'y jouerai souvent, étant parmi les organisateurs. Quant à écrire quelque chose cela me prendrait un temps qui me semble devoir être volé à d'autres choses plus intéressantes.

Nos bons permissionnaires vont seulement rentrer à 3 ½ ce qui fait notre pause depuis samedi matin où ils sont partis. Je n'ai pas touché mon fusil depuis mon retour, sauf pour le voyage ! Le lever à 4 heures, à présent que je suis désaturisé [sic] et remonté, est moins pénible que ne l'a jamais été même celui de 7 heures à la caserne. Dormant quasi en plein air, on n'a pas le matin l'impression de sortir d'un monde duveté, tiède et isolé pour entrer dans la brutalité aveuglante du jour. Ici la lumière nous impressionne, tamisée à peine par la toile de la tente, dès qu'elle naît. Pour exprimer cette sensation d'aise et de commodité du réveil je pourrai dire que nous voyons clair avant d'ouvrir les yeux ; en tout cas jamais la bouche de bois comme aux réveils très matinaux des chambrées. L'air facilement renouvelé, le petit nombre des cohabitants, l'absence de puanteur en sont cause. Aujourd'hui une matinée de repos, de lecture, de théorie sous le spécieux prétexte que je suis « de camp », c'est-à-dire que j'enlève minutieusement et entre deux doigts toutes les pailles et tous les débris de papier qui gisent entre nos tentes. Mais comme il a plu à verse toute la nuit, ainsi que coutume [sic] depuis mon arrivée, ce travail déjà élastique se trouvait encore diminué par l'adhérence à la boue. Après un déjeuner d'ailleurs exceptionnellement exécrationnel à l'ordinaire, j'ai dormi sur mon lit deux longues heures tandis que le soleil nous grillait au travers de la toile. Une fraîcheur m'a réveillé car le temps s'est revoilé et un coup de vent nous a avertis que la pluie accourait. J'écrivis donc à croppetons³⁰⁰ pendant que les deux « hommes de tente » abaissent et crochent les portes qui se débattent. Et de suite notre logis de trois mètres de rayon prend un air plus sombre mais chaud et intime et la pluie commence à grésiller sur nos parois inclinées ; même, par transparence, qu'elles donnent à la toile, les premières gouttes d'eau font en clair des dessins bizarres, comme des lèpres.

²⁹⁹ « Le moment n'est pas loin où nous allons former une troupe véritable, exempte de tout, et dont la fonction sera de préparer et de jouer une pièce chaque semaine. Les officiers du 39^e, du 74^e, et du 6^e qui étaient tous là hier soir et qui ont été très amusés, sont ravis de cette idée d'un casino à Mailly : c'est toujours une soirée occupée par semaine, et ils ne sont pas gâtés à cet égard-là. » (R. Martin du Gard à Pierre Rain, lettre citée, p. 109, n. 295.)

³⁰⁰ Orthographe archaïsante (XVI^e-XVII^e s.), la forme *cropppe*, avec redoublement consonantique, étant caractéristique des mots courants d'origine germanique. Cf. *Catach*, croupe.

Je savoure avec volupté le *Triomphe de la Mort* qui va être suivi de la lecture de tous les d'Annunzio sur qui je pourrai mettre la main : d'abord les deux qui complètent le cycle des *Romans de la Rose*³⁰¹. Je voudrais bien que vous achetiez les *Victoires Mutilées*, qui sont un des plus beaux livres parus depuis longtemps et dont j'ai lu une pièce, et que vous me l'envoyiez après l'avoir lu. Je vous le demande instamment. Après cela je continuerai la lecture presque totale de Balzac que j'ai commencée. L'excellent porteur Cohen doit me rapporter de Paris la *Cousine Bette* et je vais entamer le *Lys dans la Vallée*.

Une goutte que je prends sur mon crâne me ferait douter, si ce n'était déjà fait, de l'étanchéité de la tente. Heureusement la surface de terrain où se meut ma tête pendant la nuit est intacte de tout Niagara. Qu'il y ait un petit déluge à l'emplacement de mon genou droit lorsque je suis couché, c'est désagréable mais l'entassement de mes couvertures est seul à en souffrir. Plus infortunés ceux qui reçoivent toutes les nuits une flotte dans le nez, l'oreille, le front, la bouche ou le cou. Je vous serre dans mes bras robustes, mes chers parents, bonne-maman et frères, J.

108

Mailly – Merc. 22 juillet 1903. s. – 4^h 5

[...] Le temps quoique lourd s'est rétabli sans pluie depuis deux jours. Mais des excès d'humidité chargent encore ce soir le ciel et donnent à la réverbération du sol crayeux et des tentes blanches un éclat fatigant. [...]

Ce soir première de la série des représentations données par la troupe du 39. Elles ne dureront point car il devient officieux que notre départ aura lieu le 15 ou 16 août ; ou plutôt je fais erreur : cela ne touche jusqu'à présent que les chasseurs lesquels vont prendre part avec le 6^e dragons aux Grandes Manoeuvres de cavalerie de l'Est.

Non, ma chère maman, je n'ai pas d'isolateur et n'en aurai pas. J'en ai reconnu la parfaite inutilité et la parfaite incommodité. Très peu se sont chargés de cet ustensile avantageusement remplacé par deux paillasses superposées. Pour l'instant ce sont d'ailleurs des peines superflues. Je gis sur la couche plus moelleuse de l'infirmerie d'où je vous ai déjà envoyé ma lettre d'hier. J'ai en effet attrapé lundi soir dans les cordes des tentes une

³⁰¹ *Trionfo della morte*, 1894, dernier roman du cycle des « romans de la rose » qui comprend encore *Il Piacere*, 1889 (L'Enfant de volupté) et *L'Innocente*, 1892 (L'Intrus).

cruelle entorse au pied droit ; heureusement elle est assez bénigne pour que j'aie pu rester debout aujourd'hui plusieurs heures. Massée trois fois mon enflure diminue de diamètre et de rougeur et me laisse calme au repos. Pascaud et un petit gros aide-major de réserve et de 2^e classe m'ont annoncé ma sortie de l'infirmierie pour après-demain au plus tard. J'y suis d'ailleurs fort bien, luxueusement et neuvement [sic] installé, le lit voisin de Massignon entré avec moi mardi matin pour embarras gastriques et qui va mieux.

Donc à dimanche matin, ici à la gare, mes chers parents ; [...]

[P.-S.] As-tu rapporté tous les livres de l'X, mon cher Marcel ? *En ce cas* je vous demande *le Verlaine*, s'il vous plaît.

109

[Mailly, 29 juillet 1903]³⁰²

[...] Ici la vie est tranquille et sans travaux. Ce soir le ciel est rasséréné mais sans durée. Le vent est mauvais. Comédie dans une heure. [...]

Mercredi

[P.-S.] Voudrais-tu, s'il te plaît, m'envoyer *Trois femmes pour un mari*, par Marcel ? Je te serais reconnaissant de lui demander toutes les brochures de pièces (fors Labiche !!!) qu'il pourra trouver, sans trop de personnages femmes.

110

Mailly. Camp. 30 juillet 1903. J[eudi]. midi³⁰³

[...] Pluie et Vent, c'est le refrain. Splendide ciel noir de terre et rafales horizontales à grand fracas sur la toile tendue de nos tentes. Je n'ai pas encore passé mon examen. Le théorique peut être cette après-midi ? Mais le pratique quand ? Le temps empêche tout exercice et nous devons avoir réintégré nos compagnies demain matin avant 10 heures. Donc nouvelle adresse : 4^e C^{ie}. D'ailleurs je suis prêt.

³⁰² Carte postale illustrée (« Camp de Mailly. Lavoirs et Cuisines ») adressée à sa grand-mère (f. 214).

³⁰³ Carte postale envoyée de Châlons-sur-Marne (f. 213).

Une atténuation à ce changement de sort est que je suis entré officiellement ce matin dans la troupe théâtrale, choisi par de Tressan directeur et le sous-lieutenant Martin, le nouveau sous-lieutenant de la 4^e, pour jouer les rôles de femmes. Chargez donc Marcel de m'apporter tous attufiaux féminins, vieux rubans, chapeaux, broches de clinquant, étoffes, etc. que vous possédez. Ces rôles me dispensent de tout service aux C^{ies} depuis 10^h matin jusqu'au soir, aux ordres absolus de de Tressan. [...]

111

[Cp. Mailly, 4 août 1903]³⁰⁴

[...] Je le porte aussi bien que possible par un temps définitivement rasséréné ; la cause : l'arrivée de Marcel avec qui j'ai passé deux journées parfaites en tous points. J'espère qu'il en conserve le même souvenir que moi, et qu'il aimera ma Champagne comme j'aime sa Suisse. [...]

112

[Cp. Mailly, 5 août 1903]³⁰⁵

4^h ½ – Il n'est guère banal de faire sa correspondance après déjeuner à 4^h 30 du matin [...]. D'ailleurs le régiment est parti sac au dos, les poches pleines de poudre comme il part tous les matins et tous les soirs. Et je reste, exempté de tout service à cause du théâtre, vie tranquille, oisiveté ... douceur alanguie ! [...]

5^h 30 soir.

Journée bien finie avec vos deux lettres. Flemme constante. Beau fixe, 44 demain matin. Je pense aller à Verdun dimanche avec Massignon. [...]

³⁰⁴ A son père : G^d Hôtel des Alpes / Reichenbachfall (près Meiringen) / Suisse. Reichenbachfall : une des cinq chutes d'eau de la rivière Reichenbach..

³⁰⁵ Carte postale, même adresse que précédemment.

Bois de Mailly – Vendredi 7 août 1903 – midi 30'

[...] Couché dans l'ombre, sous le bois, attendant notre départ pour une manoeuvre à double action qui durera jusqu'assez tard dans la soirée, et dirigée par Debâtisse. Je juge l'instant propice. Je vous souhaite d'ailleurs un temps semblable au mien, depuis trois jours, ciel très vaste, très empourpré, et grandes nuits sereines, s'étendant outre mesure sur la plaine. Et dessous les tentes dressées pâles et grises, les petites constructions sahariennes. Quant à cette après-midi je crois que nous allons sérieusement râler. Hors le vent N-E que nous avons, je ne sais quels arbres nous distribueraient la fraîcheur³⁰⁶. Cependant on s'est décidé à nous faire prendre les vêtements de toile et laisser le sac.

Nous avons donné hier une grande représentation aux cinq généraux présents (Servière³⁰⁷, Ladébat ...) et aux 340 officiers invités ; parterre de roi³⁰⁸. J'ai joué trois rôles sans difficulté – c'est en tout cas un bon prétexte à exemptions de service. Tout est suspendu à partir d'aujourd'hui à cause des inspections. Le 39^e a été inspecté hier matin par Debâtisse, à la cote 143. La brigade entière le sera ce soir. Mardi arrivée de Brugère³⁰⁹. Dans la nuit de mardi et mercredi alerte inopinée par ledit. Mercredi soir nous donnons au généralissime la *Consigne est de ronfler* et *Allez, Messieurs !* de Tristan Bernard.³¹⁰, plus spectacle varié. Notre troupe est solidement constituée. Un autre de ses avantages est de me mettre en rapports familiaux avec le sous-lieutenant Martin, mon nouveau chef de la 4^e, charmant petit rosard, dur au service, très gai, très simple et très amical en dehors, un St-Maixentais³¹¹. Il est sous-directeur du Théâtre avec de Tressan comme directeur.

³⁰⁶ On voit bien sur la carte-photo (cf. *supra*, p. 113, n. 302) que les tentes étaient exposées au soleil, on n'y voit d'arbres qu'au loin, dans le fond.

³⁰⁷ Le général Servière, commandant le 3^e corps d'armée, fait sa seconde visite déjà au camp de Mailly. La première a eu lieu fin juin, à son retour des manoeuvres de l'Est (cf. *La Patrie*, 29 juin).

³⁰⁸ L'engouement des officiers est tel que le colonel Boëlle, qui veut apparemment être agréable aux généraux en visite, tiendra absolument à la participation de Roger Martin du Gard à ce spectacle. (Lettre de RMG à sa mère, du 2 août 1903, *Journal I*, p. 136-137.)

³⁰⁹ Il s'agit du généralissime Brugère, vice-président du Conseil supérieur de la guerre.

³¹⁰ Cf. *infra*, *Appendice II*, p. 149.

³¹¹ C'est-à-dire sorti de l'École militaire d'infanterie de Saint-Maixent, créée en 1874. Quant à l'établissement de « rapports familiaux » avec des officiers, le témoignage de Roger

Les idées viennent mal à plat ventre sur la terre dure et aux aguets de tous les bruits du camp. Excusez la forme.

Dimanche 5^h 30 s.

Je reprends mais tout au présent.

Je suis interrompu par le rappel et je cours sur mon équipement. Manoeuvre de 2^h à 7^h, dirigée par Laffon sous les yeux de Servière-Debâtisse. Quelque apparence de guerre qui me réjouit. D'abord c'est l'examen des officiers, aussi la manoeuvre est-elle bien conduite. Puis nous ne marchons pas avec l'hypothèse toujours présente qu'en temps de guerre « ça ne se passerait pas comme ça ». Ça se passe comme ça, car nous manœuvrons en terrain déployé, des bois, des ruisseaux, des prairies et des vieux labours abandonnés. Le blé, le seigle, l'avoine devenus « fous » montent désordonnés au-dessus des genoux, et nous trouvons d'anciens sillons encore tracés où nous nous rasons contre le feu des trois batteries installées à la cote 129. Retour, le temps de se laver, manger et l'appel est fait. Samedi c'est la grande route et sa poussière dès 4 heures. La brigade ayant formé, avec la 2^e partie du cadre proposé à l'avancement, quatre bataillons complets et avec le reste l'ennemi, le 11^e d'art. marchant avec nous, le 22^e contre, le 6^e chasseurs contre aussi. Nous avons longuement tourné la position ennemie (ceci pour Marcel³¹²) par Poivres³¹³, Ste-Suzanne³¹⁴. Nous l'avons attaquée sur la ligne des hauteurs qui séparent Poivres de La Folie³¹⁵ et de la route de Trouan³¹⁶ à Sompuis³¹⁷. Après trois heures d'une attaque qui nous a paru très bien faite et au cours de laquelle j'ai eu l'occasion de voir de près la manoeuvre du 75, il a quitté ses positions. Le bombardement fictif de La Folie a commencé pendant une heure qui a été pour nous un repos mérité. Puis l'assaut, la prise, puis les batteries ennemies se redémasquent à notre droite, accompagnées de la fusillade, entre La Folie et Les Ferrières, à la cote 143. Pendant de ruineuses heures, sous la grillade du soleil, la bataille recommence. Au 50^e coup de feu le canon brûle les doigts et il faut mettre son mouchoir pour opérer les changements de hausse. Marches, défilés, pas

Martin du Gard va dans le même sens, qui écrit à sa mère (lettre citée) : « cela donne avec nos officiers des relations de complète camaraderie qui sont toutes nouvelles pour nous. »

³¹² Marcel Bloch sera bientôt nommé sous-lieutenant et « classé » au 21^e d'artillerie (cf. liste publiée par *La Patrie* du 25 août 1903).

³¹³ Petite commune dans l'arr. d'Arcis

³¹⁴ Petite commune près de Mailly.

³¹⁵ Ferrières-et-la Folie, dans la Haute-Marne.

³¹⁶ Le *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. VII, 1905, donne deux Trouan : Trouan-le-Grand et Trouan-le-Petit, respectivement sur la rive gauche et la rive droite de l'Huîtrelle, arr. d'Arcis-sur-Aube (15 km).

³¹⁷ Petite commune en Champagne Pouilleuse.

de course le dos rond dans les éclaircies des « forêts » de sapins. Nouvel assaut où nous sommes repoussés vu que pas un de nous n'a pu franchir au pas de charge la trop longue pente labourée qui nous séparait de l'ennemi. Enfin après une charge de cavalerie qui nous vient sur le flanc et qui vous eût mis en chair à pâté, l'ennemi s'en va, apparemment parce qu'il faisait trop chaud. A midi ½, après cinq kil. de marche dans la fournaise et dans la poussière, étouffés et harassés nous rentrons. Le temps de se changer, manger et se mettre en tenue, le rappel des permissionnaires sonne ; je tiens la mienne, je passe à bicyclette, avec Massignon, et à 7^h 21 après deux heures passées à Châlons et visite de la ville nous débarquons ici. 5^h ½ de voyage 3^f 05 !

Le pays nous avait tentés par sa position très avancée dans un pays inconnu de nous, et par la vallée de la Meuse. Nous n'avons pas été déçus. La route en ch. de f. nous a montré la transition rapide de la Champagne et de l'Argonne, le passage en 45' de Suippes et Cuperly au S. du Camp de Châlons à Valmy et aux Islettes. Je connais maintenant en gros l'Argonne, S^{te} Menehould et Clermont. Cette forêt abondante et classique, dense, à base de chêne et bouleau nous reverra sans aucun doute. Enfin Verdun, blottie, resserrée entre la Meuse et les côtes Ouest, en dépit de la plaine qui s'étend nue sur la R. G., a été un acquis de plus dans l'ensemble de mes sensations et souvenirs. En particulier ma première impression d'ivresse. Etait-ce l'effet des 40° sous lesquels nous avons marché dans la matinée, des 50° qu'aurait indiqués un thermomètre plongé dans notre compartiment de Mailly à Châlons ? Au troisième verre de bière pris à dîner, j'ai fait remarquer à Massignon que mes propos s'empâtaient et que mes yeux se mettaient à diverger. Dix minutes après il notait la même chose en lui. Malgré le thé pris cet état s'est aggravé jusqu'à 9^h ½ ; nous avons essayé de sortir, mais nous titubions, nous nous sommes accrochés à des murs. Rentrés nous nous sommes endormis juste le temps pris de nous déshabiller. Adé [sic] le projet d'écrire des lettres ! A 8^h ce matin la mémoire est revenue avec la lucidité. Restait, reste encore une terrible bouche de bois. Mais j'attribue cela à un coup de soleil. D'autant qu'à déjeuner, aujourd'hui, même phénomène se reproduisait avec du vin blanc si nous n'y avions coupé court par de la limonade. En effet profitant du temps couvert, d'une petite pluie de ce matin, nous avons fait à bicyclette un grand circuit sur les « Côtes de la Marne », avec vue sur la vallée de la Woëvre, St-Privat, au loin, dans un trou, sans doute Metz. Je vous dirai demain le reste. Il faut dîner et partir à 7^h 20 pour être à Mailly par train facultatif militaire mis en marche tous les dimanches de Châlons à Mailly à 11^h 22. Nous avons grâce à la carte du *Touring* de L. Massignon deux chambres grandes et claires, à deux fenêtres et un lit, pour 2^f au lieu de 3^f. [...]

114

Mailly – 10^h 45 m. – L[undi]. 10 août 1903

Mes chers bonne-maman, parents et frères, 39 demain au jus. 39 !! Nous mettons nos képis à l'envers et nos jugulaires en arc par-dessus. Cette date a été jusqu'à présent le point de repère le plus éloigné que j'aie considéré, la quasi fin de l'armée. M'y voici, sain et sauf. Encore cinq dimanches et la fuite. Vivement qu'on compte un. D'ailleurs c'est la flemme, exemption de service pour les répétitions d'*Allez, Messieurs* ! Pochade très gaie de Tristan Bernard où je tiens un des deux principaux rôles, celui de 1^{er} témoin³¹⁸. Brugère est arrivé hier en auto, et passe les régiments en revue. Nous, ni vu ni connu ! Demain par exemple, pour tout le monde, alerte à 2 heures, soupe sur le champ de manoeuvre, retour le soir. Nous râlerons.

[...] Je me suis donné hier l'illusion de la montagne dans les forêts des Côtes de Meuse, bois à la façon des Vosges, avec de fortes pentes, de gros rochers, pas un passant, des fraises et des mûres. Nous nous y sommes vautrés à plaisir. Le retour s'est fait bien effectué par le train-spécial-permissionnaires de 10^h 22 – 11^h 12. 48 heures pour l'Assomption, nous espérons tirer quatre jours à cause du théâtre. J'irai à Paris. Pour cette raison et pour d'autres, c'est-à-dire pénurie, je vous demanderai un petit envoi de pécune par la poste, et vous en remercie d'avance. Je veillerai à toutes les recommandations, ma chère maman, et te remercie du soin que tu as pris de m'aménager l'appartement.

Je n'ai pas encore assez hautement félicité le même pour ses trois prix. Je l'embrasserai volontiers d'ici vingt jours. [...]

115

[Mailly, 11 août 1903]³¹⁹

[...] Il est 2 heures, il y a une heure que nous sommes rentrés après avoir manoeuvré neuf heures avec une heure seulement de repos. Le 39^e s'est d'abord fait adresser une raclée en essayant de protéger contre le 24, la ½ du 6^e chasseurs, le 3^e génie et le 22^e d'artillerie. Le passage d'un convoi de

³¹⁸ Voir *infra*, la distribution des rôles, *Appendice II*, p. 149.

³¹⁹ Carte postale adressée à Reichenbach. Cf. *supra*, p. 114, n. 304.

500 voitures sur la route de Trouan à Sompuis. Enfermé dans un bas-fond il n'a dû son (salut !) qu'à une charge désespérée qui a fait trouée au milieu de l'artillerie ennemie. Après la soupe faite aux Fenus, retour en bataillant. Peu d'éreintement, mais le pied droit un peu enflé. Je pense partir à Paris vendredi à une heure jusqu'à dimanche soir minuit, à moins d'ordres contraires. Si on nous ajoute des jours improbables à ces 48 heures, je compte rentrer par Givet, la Vallée de la Meuse ; l'Argonne et Bar-le-Duc, horaires très simples et pays peu coûteux. C'est une ligne N-S à tracer de Mézières à la ligne de Nancy. [...]

Mailly – 2^h s. M[ardi]. 11.8.03.

116

[Mailly, 12 août 1903]

Mailly. Camp – Mercredi – 4^h 45 s.

[...] Pour moi malheureusement je n'aurai pas quatre jours. Le départ de ceux qui ont six semaines de présence au camp est fixé à vendredi matin (après-demain) et leur retour à lundi soir 2^h 40. Pour les prolongés et retardataires, les 24 ou 48 heures sont laissées au libitum des commandants de C^{ie}. [...]

Autre tuile : on rentre à pied ; telle est du moins la décision actuelle. Elle changera probablement douze fois encore avant la veille du départ. La grosse question est l'affaire pécune : 18 000^f en ch. de f., 10 000 par étapes³²⁰, à ce que l'on dit. Et c'est la chose qui entraîne les esprits gradés en dépit des dénégations, malheureusement discréditées, de Millet à Rouen, Pascaud à Mailly, et du directeur du Service de Santé de Troyes. En ce cas, je désirerais vivement faire la route comme bicycliste³²¹. Crois-tu, mon cher père, que par Bourdeau tu puisses l'obtenir ? Auprès du colo il n'y a pas à y songer puisque vous avez employé votre crédit dans votre dernière demande. L'action, je pense, ne serait pas immédiate, car s'il y avait contrordre nous serions en mauvaise posture d'avoir réclamé une faveur sans en avoir profité. Le retour demanderait 18 jours environ (¼ de repos).

Brugère est parti hier, ayant soupé de Mailly, et nous ayant soupé du généralissime. Ce matin manoeuvre à laquelle j'ai coupé à cause de la repré-

³²⁰ A écrit d'abord, puis barré *pied*.

³²¹ C'est en 1888 que, pour assurer la liaison entre les différents échelons du commandement, la bicyclette a été adoptée comme moyen rapide de correspondance. Ce n'est qu'aux grandes manoeuvres de 1895 qu'on a vu apparaître les premières unités cyclistes régulièrement constituées (*DM*, art. *Vélocipédie militaire*). Bloch avait sa propre « machine ».

sentation de tout à l'heure³²². Demain, pour inaugurer l'entraînement progressif qui doit finalement nous lancer sur Hatry, marche manoeuvre. Mais on n'emporte pas de cervelas, ce ne sera pas terrible. Dans l'ignorance où nous restons de tous les ordres, c'est là notre critère : cervelas veut dire, retour après la soupe. Le temps est d'ailleurs à souhait, Une heure de pluie en moyenne sur les vingt-quatre, ciel quelquefois couvert, d'autres fois tout ensoleillé sur la population des petites tentes pointues et de construction saharienne. Fraîcheur venteuse et douce.

Hier, pendant la sieste, tandis que couchés en des postures très diverses dans notre théâtre, je nous lisais haut les nouvelles de Paris qui venaient d'arriver, j'ai vu les sourires se figer, les attitudes se raidir et les regards s'immobiliser. J'ai attribué cela aux horreurs du métro, quand sur un signe de Massignon je me suis retourné³²³. Debâtille, tranquille et seul nous écoutait. Il nous a prié de rester assis et couverts, a visité le théâtre, l'a touché, l'a admiré, a demandé des explications, est parti. Il avait l'air heureux et souriait d'être débarrassé du colonel qui sans doute faisait la sieste. Comme un enfant lâché dans un jardin public il embaumait la liberté aimable, il jouissait d'aller sans escorte comme un dieu familial. A ce propos, qu'est-ce que vous pensez de l'incident du Métropolitain ? C'est un rêve d'Alexandrin fatigué et décadent que cette ville lionne, ces cent mille bonshommes autour de ces trous, de ce tunnel au fond duquel il se passe des choses qu'on ne sait pas, cette attente de quatorze heures au bord de la fumée qui monte. C'est piquant. [...]

P.-S. Je vous rappelle, mes chers parents, que j'attends un envoi de pécune qui me permettra d'achever sans mendier ma permission. Heureusement que j'ai un logis gratis !

³²² C'est ce soir-là qu'on joue *Allez Messieurs!*, comédie en deux actes de Tristan Bernard. Pour la distribution, voir *Appendice II*, p. 149.

³²³ Les « horreurs du métro » : allusion à la catastrophe survenue dans la soirée du 10 août, à la suite d'un court-circuit qui avait mis en feu un train bondé de voyageurs sur la ligne porte Dauphine – place de la Nation, à la station de Couronnes. Beaucoup de voyageurs sont morts asphyxiés par la fumée compacte. Le quotidien *Le Matin* dont on sait que Bloch le lisait régulièrement (cf. N° 77, p. 87), dans son numéro du 12 août, devait faire part de quatre-vingt-quatre victimes. Le lieu de l'accident, comme on pouvait s'y attendre, attirait les foules et le journal ne tarissait pas de détails sur les circonstances de la catastrophe.

[Mailly, 13 août 1903]³²⁴

[...] Malheureusement, comme la dépêche que je vais lancer va vous l'annoncer, je n'ai que 48 heures, et peut-être 24 seulement. J'ai beau partir à 11^h 40 demain matin, par train spécial pour rentrer lundi à 2^h 40 soir, ce ne sera pas assez pour aller à Meiringen. La fatigue et la dépense ne vaudraient pas le nombre d'heures que je passerais avec vous. A peine une journée ½, chèrement payée, huit jours de prison en expectative si j'étais pincé, et une trotte considérable. Je parle de fatigue car c'est un point à considérer sérieusement pour nous en ce moment. La date du départ à pied a été brusquement et officiellement avancée au 25 août et l'entraînement que nous allons subir va recevoir une brutalité plus grande. Déjà ce matin, malgré nos prévisions, nous avons râlé, cinq heures de manoeuvre par une chaleur trop grande. Heureusement que notre plaine est sans cesse éventée sinon on y tomberait, mais le sol est dur et le pied s'échauffe, surtout que nous marchons en pleine terre. Et puis je dors peu ; la représentation d'hier a encore réduit ma nuit à 3 heures ½ de sommeil dont je viens heureusement d'allonger le nombre dans le petit bois, pendant deux heures. Le succès hier soir a été assez grand ; nous jouons ce soir, mais pour la troupe. Félicitations du colonel³²⁵. [...]

Mailly. Camp – 13 août 1903. J(eudi). 3^h 45

Paris, Vendredi 14 août³²⁶

[...] Me voici en la grande Ville pour deux jours (Café de l'Est) après un bon voyage de 6 heures ¼ (!) en trains spéciaux. Je vais coucher dans mon lit pour la première fois depuis le 8 juillet, 37 jours ! [...]

³²⁴ Carte-lettre adressée à son père, toujours à Reichenbachfall.

³²⁵ Roger Martin du Gard écrira à sa mère, le 30 août: « Le colonel, toujours plus emballé, vient de décider que le théâtre suivrait le régiment en marche [...] » (*Journal I*, p. 137) Le « Rapport » de la Revue du 28 août fait également allusion à ce succès: voir Appendice II, p. 153.

³²⁶ Carte postale.

Paris – 103 Bd Malesherbes
S[amedi] – 15 août 1903 – 1^h 30 soir.

[...] Hier soir en entrant dans l'appartement noir et renfermé j'ai été surpris de mon isolement. Il me paraissait déjà étrange, sur le quai de la gare de ne trouver personne qui m'attendît. Mais de voir la maison sans lumière et sans habitants, les portes verrouillées, j'ai senti une impression douloureuse contre laquelle il m'a fallu un sursaut de volonté. Il était huit heures et demie. J'avais acheté près de la gare un pain de une livre et j'ai soupé avec ledit pain et de l'eau sucrée. Il y avait heureusement du sucre dans le buffet de la cuisine. J'ai baguenaudé dans l'appartement et les bibliothèques, j'ai ouvert les lumières, j'ai sorti mes frusques civiles jusque vers dix heures, tout en m'arrangeant pour faire le plus de bruit possible afin d'habiter la demeure. [...] Je me suis enfin endormi du sommeil des anges après avoir lu une partie du bouquin de Donnay que Marcel a acheté. J'étais éreinté. Rarement j'ai ressenti un pareil accablement physique, mélangé d'ailleurs, ce qui est curieux, de l'impression que je me porte à merveille. La cause en est dans le manque exagéré de sommeil et dans le bain de grand air continu que nous prenons. Déjà plus d'une fois, allongé sous le bois, ou sur les lits sortis devant la tente, j'ai cru me trouver dans un sanatorium. Mais si j'en ai tous les avantages, j'en ai les inconvénients. Je ne peux m'arrêter de travailler ou de bouger quelques minutes sans m'endormir aussitôt. Je dois faire un effort violent pour me relever après le déjeuner et aller sous le bois où je tombe dans le sommeil jusqu'à ce qu'on me réveille ou que je sente le vent. Vous devinez l'état des facultés intellectuelles dans une telle vie !

Mon réveil m'a appelé à 7^h ½ ce matin, je me suis habillé et ai reçu de la concierge une tasse de chocolat et du beurre. Après manger, j'ai été me faire couper les cheveux et ai exploré les bouillons des alentours des Français, car je comptais aller à la Nationale lire du Renan. Naturellement elle ferme aujourd'hui. J'ai donc déjeuné pour 27 sous dans un délicieux caboulot de la rue St-Honoré d'où, à pied toujours, je viens de rentrer. Je vais acheter la *Cité antique* que j'ai commencée, puis j'irai dîner je ne sais où. Notre admirable quartier est bien fourni en restaurants bon marché ! Et comme je me suis imposé comme règle de ne pas mettre 2^f à un seul de mes repas, j'abats deux kilomètres pour trouver un beefsteack [sic] aux pommes avec un bock. Délicieux arrondissement ! Si le temps était plus certain, je

sortirais à bicyclette ; mais nous avons été rejoints hier en route, après Epernay, par une trombe liquide qui a laissé le ciel hésitant et le pavé gras. A propos de la route, je ne pense pas faire de longtemps un voyage comme celui d'hier. Partis en train spécial militaire de Mailly à 1^h 50 soir, nous avons trouvé la gare de Châlons rouge de permissionnaires et on nous a annoncé que des trains spéciaux partaient pour Paris de demi-heure en demi-heure. A 3^h 04 arrive le premier, de Nancy, rouge de permissionnaires, lui aussi. Néanmoins Massignon et moi parvenons à trouver les deux coins vis-à-vis dans le dernier compartiment du dernier wagon, en troisième, il n'y avait que cela. Mais notre wagon datait de 1868 ! mais il était un rabiote accroché en arrière du fourgon ! mais notre train sp. mil. marchait à l'allure désordonnée de 25 k. à l'heure ! Vous voyez d'ici le tableau, surtout si vous vous représentez nos huit colocataires jouant à la manille sur un journal depuis le départ jusqu'à l'arrivée. Si l'ondée ne nous avait pas surpris à Epernay je ne sais jusqu'où le thermomètre eût pu monter. De plus à Oiry-Mareuil³²⁷, on nous a garés plus de trois quarts d'heure pour le passage du rapide. Instantanément toute la campagne est devenue rouge de permissionnaires, les bouchons du pays, jusqu'à un kil. de la gare ont été envahis par la horde, souvent en bras de chemise, débraillée. Le train s'est encombré de vins, de bières, de limonades, de saucissons, de pain. Pour partir, la locomotive, une paternelle compound, modèle 1900, a sifflé le rassemblement pendant dix minutes. Ça a été une galopade dans les prés, dans les voies ; malgré tout, on en a oublié.

Je suis de plus en plus persuadé que j'ai passé une année exceptionnelle pour le nombre extraordinairement varié de gens, de spectacles et de pays que j'aurai vus. Qui m'avait dit le dix novembre dernier, quand je montais dans mon compartiment du train de Rouen, à la gare St-Lazare, et que je vous laissais sur le quai, mes chers parents, tous les trois aussi désolés, qu'un jour j'irais passer un dimanche à Verdun, faute de temps pour m'éloigner plus ! L'essentiel est que je compterai 32 en rentrant de cette permission, et que je suis ici jusqu'à lundi matin 10^h 45, puisque les permissions de 48 heures donnent droit au retour du lundi.

Voilà trop de je. Mais je n'ai pas un signe de vous et je redoute qu'il n'en soit ainsi jusqu'à mon retour à Mailly ! J'ai lu hier soir le palmarès de Carnot³²⁸ et j'en ai été re-satisfait, très satisfait. Du courage pour l'année prochaine à moi et à toi, cher Pelot [...]

³²⁷ Ce sont en fait deux communes sur la ligne Châlons – Epernay.

³²⁸ Lycée de son frère Pierre.

Paris – Bib. Nat. – 3^h 45 s. 16 août 1903 D[imanche].

[...] Hier mes pronostics étaient bons ; car après avoir fermé et descendu une lettre, après avoir essayé de lire un tout petit quart d'heure, je me suis endormi sur le canapé du bureau du sommeil du juste. J'ai même été juste jusqu'à six heures où je me suis réveillé précipitamment pour dîner. J'ai flairé plusieurs quartiers jusqu'à la Bourse et aux Français, pour me chercher une popote économique. En désespoir de cause je me suis rabattu sur le *Régent* où l'on m'a donné une cuisine à peu près satisfaisante de 32 sous. Après quoi, bébé est rentré se coucher malgré les voix et les sourires de la Tentatrice, la grande femme verte aux yeux d'émeraude et aux doigts de jaspe qui lui disait : « Mon fils, pour dix sous tu peux te payer un amphithéâtre au *Maquignon*³²⁹ qui est un drame émouvant et se donne chez Madame Sarah Bernhardt. » J'ai envoyé la Tentatrice aux doigts de jaspe rouler à coups de poing. J'ai lu un peu et à dix heures et demie je dormais encore ! déjà !

C'est curieux comme le régiment m'a dressé. Je me suis levé au premier cri de mon réveil, ou presque. Il était huit heures. La diligente concierge m'a apporté une tasse de chocolat dans lequel j'ai plongé le pain d'une livre qu'elle m'avait procuré hier soir et le beurre qu'elle m'avait monté le matin précédent avec mon petit chocolat. J'ai été prendre un bain puis déjeuner à mon bouillon familial de la rue St-Honoré. Depuis midi et demie ... allais-je dire, je lis les *Drames philosophiques* de feu Renan, qui sont fort beaux, et contiennent une dose, etc... quand on m'a envoyé promener avec ma lettre. Il paraît que la Bibliothèque ferme à 4 heures les Dimanches. Heureux bibliothécaires, quelle vie de coqs en pâte, moi contribuable je vous fais ! Je vais donc achever mon après-midi dans une brasserie du Quartier ce qui me coûtera un bock, et j'ai l'intention de dîner là-bas.

Je vous rase avec ces détails macaroniques. Mais menant une petite vie de célibataire regardant, il convient que j'aie des pensées minutieuses et des actes mesquins. Cela tient aussi à ce que je n'ouvre pas sept fois la bouche dans le jour, hors quand je mange, et que, si je jouis de ne plus être entouré de seize cent (je ne parle que du 39^e) bonshommes bavards, je me rattrape avec vous. Et puis je mène une vie exempte de munificences dérégées et je

³²⁹ *Le Maquignon*, drame en 5 actes et sept tableaux, de Virgile Jozs et Louis Dumur, dont la première eut lieu au Théâtre Sarah-Bernhardt le 8 août. 1903.

veux que vous le notiez bien : je partirai peut-être même de Paris sans avoir achevé un livre.

Je serai à Mailly demain soir à 2^h 40, bien reposé, je pense, malheureux seulement de n'avoir pas reçu un mot de vous.

Comme le départ pedestre était fixé, avant-hier, au 27 août, ne penses-tu pas, mon cher père, qu'il serait bon que je démarchasse déjà pour me faire élève bicycliste ? Auprès de qui me conseilles-tu ? Je pense aller trouver successivement Pascaud et Boëlle.

Je n'ai vu et rencontré personne ici et espère que ça durera. Je m'égouis³³⁰ tacitement en pensant que c'est dans quatorze jours la re-voyance et dans 33 ma fuite ! La classe !³³¹ [...]

121

[Mailly, 17 août 1903]³³²

Rentré de permission en parfait état et me trouve être de garde à 5^h. Ai juste le temps de vous embrasser et remercier bonne-maman et Robert de leurs lettres. Répondrai demain plus longuement. Temps épouvantable. J.

Mailly. 3^h 45 s. Lundi.

122

Mailly – 3^h 45 s. Merc. 19 août 1903

Mes chers parents, bonne-maman et frères, J'ai donc à répondre à trois chefs d'accusation répétés dans vos dernières lettres :

1°) Noctambulisme. Je n'en vois nulle part. Lorsqu'emballé par l'Argonne traversée aux Islettes je vous témoignais de mon désir de parcourir en chemin de fer et bicyclette le massif entier depuis le Nord jusqu'à la ligne de Nancy, en prenant mon point de départ dans la basse vallée de la Meuse, j'avais calculé mes projets et les avais reconnus praticables. Et lorsque, espérant quatre jours, je projetais d'en passer deux à Paris, c'était pour me

³³⁰ *S'égouis* = se réjouir, disparu au XVII^e s. Cf. Jean Dubois – René Lagane – Alain Lerond : *Dictionnaire du français classique, le XVII^e siècle*. Paris, Larousse, 1992.

³³¹ *La classe*: voir *supra*, p. 3, n. 12..

³³² Carte postale envoyée à Reichenbachfall.

reposer ; cela ne m'est pas possible à Mailly. L'événement ne s'est pas présenté.

2°) Tirage au flanc, pour ce que je demande un cycle afin de faire la route. Mais je suis malingre et comme tel je suis de ceux qui rentrent en chemin de fer et cela sans rémission possible, non sans avoir au préalable passé dix jours au camp à démonter tentes, baraques et cantines, boucher les fossés, compter les piquets et faire des corvées. Cela ne me sourit pas ; je préfère « marcher », voir le pays et subir les averses. Voilà mon tirage au flanc.

3°) Mauvais fils. Ayant quatre jours ou même ayant deux jours je n'ai pas voulu aller en Suisse. Non pas que j'aie « craint la fatigue » – non pas que j'aie préféré aller à Paris : pour ce que j'y ai fait ! Mais le colonel a répondu *non* à la demande que vous lui aviez faite de me laisser aller en Suisse, « même pour trente jours », a-t-il dit : j'étais d'avis de ne pas souffler mot, mais une fois le refus accompli je n'ai pas voulu risquer de me faire pincer, la punition eût été forte et la souffrance morale encore plus grande.

Il y a bien encore d'autres reproches, mais des petits ou bien j'y ai répondu déjà. [...]

Je compte 30 aujourd'hui et après-demain commencerai mes premiers vingt-huit jours. La fin va être rapide avec le grand transbordement qui va nous occuper vingt jours. L'entraînement se poursuit méthodique : ce matin, sous la pluie, manoeuvre de garnison, sept heures de marche, aucune fatigue. A peine de retour, un orage colossal qui a laissé le parfait beau temps derrière lui. Après l'orage, j'ai été présenté au colonel par Pascaud et Dubois en même temps que tous les hommes du corps désignés pour ne pas marcher. Malgré mes protestations, très bien accueillies par le colonel, j'ai été maintenant du groupe retardataire, c'est-à-dire qui restera faire le ménage du camp. Voyant mon dernier espoir aboli j'ai été trouver Pascaud et lui ai demandé de faire le trajet comme bicycliste. Aimable, empressé même, il m'a conduit à Boëlle qui m'a tenu à peu près ce langage : « ... très content de ma demande ... un des soldats les plus énergiques et les plus appréciés par lui ... a fait preuve d'un courage constant ... a passé un examen excellent, vu surtout le très peu de temps qui m'avait été donné pour le préparer depuis ma sortie d'infirmerie ... Si mon rang est 44³³³ cela tient au nombre de jours d'absence et d'exemptions que j'ai eus dans l'année et qui ont compté comme élément essentiel dans le classement (!!!) ... Satisferait immédiatement à mon désir s'il ne craignait de se voir investi aussitôt d'un

³³³ Il a été 49^e au classement du mois de mai, 46^e en juillet, cf. PD¹-PD².

tas de demandes analogues ... mais ne l'oublie pas et peut me promettre qu'il m'accordera cela dès qu'il en verra le moyen, ce qui ne tardera pas ... etc. » Pascaud intervient et lui demande s'il ne pourrait m'attacher directement à sa personne, que je serais tout désigné pour être chargé des ordres délicats et précis ... Le colonel dit qu'il a ses deux bicylistes mais qu'il me prendrait très volontiers s'il ne craignait de soulever ces compétitions dont il parlait ; et cela se termine par deux promesses que je me charge de faire se réaliser. Vous rétablissez la conversation, avec moi intervenant par instants pour chauffer. Je serais très heureux si la combinaison aboutissait : j'irais seul, c'est-à-dire pas dans le rang, sans fatigue, sans sac (1^f d'indemnité journalière, je crois), je verrais le pays, je saurais les événements et je coucherais et mangerais un peu où je voudrais. Nous ne passons pas par Paris, mais il y a une halte à l'Isle-Adam. Je saurai bientôt et vous communiquerai l'itinéraire journalier. Je vous demanderai en effet, et te remercie, ma chère maman, d'en avoir eu l'idée, de m'envoyer de l'argent vers le 25 (au plus tard) pour qu'il me parvienne sans faute avant le départ et que je puisse me munir d'un nombre suffisant d'écrous et clés pour ma machine. Elle est du reste en excellent état. Je ferai seulement remplacer la valve arrière qui perd. [...]

J'ai les doigts gourds et les pieds me mordent, car j'écris à croquetons³³⁴ sous une tente. Comme lecture, depuis mon retour, je pousse très vigoureusement le Fustel de Coulange. [...]

[P.-S.] Je reste à Mailly dimanche ; je préfère lire et écrire en paix.

123

[Cp. Mailly, 20 août 1903]³³⁵

Pris par l'heure après une journée surchargée il m'est impossible d'écrire. Vous embrasse seulement tendrement, J.

Mailly

³³⁴ Voir *supra*, p. 111, n. 300.

³³⁵ Carte postale classée f. 240.

124

Mailly – 5^h 45 soir 21 août 1903³³⁶

Journée re-surchargée, encore plus si possible. Marche ce matin, puis tir cette après-midi, revue d'armes, patrouille cette nuit, manoeuvre de brigade demain matin !!! Je vais fort bien et vous embrasse entre deux sueurs,

Votre tendrement dévoué J.

Merci longues lettres. Continuez. Enverrai ce soir liste garnisons que je n'ai pas encore.

125

[Mailly, 22 août 1903]³³⁷4^h 30 s. Samedi – Pluie

[...] La liquéfaction totale a commencé. Depuis quarante-huit heures : il pleut, il pleut tout droit, avec un petit bruit fin, une odeur de beurre rance et des effondrements de terre. Et nous marchons, nous tirons, nous manoeuvrons au hasard, parce que le mouvement est donné et qu'il « faut » nous entraîner. Nous allons, alourdis par l'eau qui rigole dans le cou et par la boue qui noie tout. Les armes rouillent et nos énergies se dissolvent. Ce matin, quatre heures d'évolutions de brigade sous la crassine épaisse, dans la boue des anciens sillons et des routes défoncées deux assauts, des allées et venues, des patrouilles, un immense désarroi. Hier tir de 48 cartouches le soir, ce matin marche, la tête basse, du côté d'Arcis. Lundi prochain manoeuvre, le soir revue, jeudi prise d'arme etc. Les tentes sont des bourbiers, les toiles sentent mauvais et les paillasses pourrissent. Demain je vais me renfermer dans ma chambre et lire. J'aurai au sec le coeur de vous écrire.

Merci seulement de vos lettres qui sont le meilleur moment du jour, je vous le dis en vérité. Et ces nuits de fin août où le brouillard noie la pluie et le ciel bas, où on grelotte au réveil ! Heureusement que l'on compte 9 de Mailly et 27 du 39^e !! Tendres baisers de votre Jean reconnaissant des longues lettres que vous lui envoyez. Ci-joint la liste des régiments d'artillerie

³³⁶ Carte postale classée f. 239, adressée à Reichenbachfall.

³³⁷ Comme il ressort du 2^e paragraphe, cette lettre, classée f. 255, est du 22 août.

que je viens de dégoter dans un *Almanach du Drapeau* de 1900³³⁸. Je remercie spécialement Marcel du courage avec lequel il m'écrit des pages gaies et bien venues. Il manque à mon été.

126

Mailly – 23 août 1903.
D[imanche]. Robert Lorin³³⁹

Ma chère bonne-maman,

Août tire à sa fin, c'est le terme de l'été et une bonne part des vacances mangée. Il est curieux que ce mois qui tous les ans saille entre tous par le fait que nous y accomplissons des choses peu usuelles et que nous y sommes tous réunis, a à peine marqué dans la suite de mon temps. Et cela m'a fait constater plus vigoureusement encore à quel point j'étais cette année matériellement séparée de vous. Heureusement que vos lettres me content au jour le jour votre vie ; vos pluies et vos brumes. J'espère que les miennes vous produisent cette impression quoiqu'elles me fassent l'effet quand je les écris d'être vides³⁴⁰ et sans intérêt, surtout terriblement personnelles. Mais que veux-tu ? Pour écrire une lettre, il faut l'avoir portée en soi quelques jours, avoir réservé pour elles, même inconsciemment, un certain nombre d'idées et de faits généraux, avoir dégagé la note émotionnelle particulière à la période qui s'est écoulée. Tandis qu'en écrivant chaque vingt-quatre heures son mot on est fatalement amené à en faire un journal uniquement personnel, un memento de sa petite vie, sans intérêt particulier. C'est pour cela que j'ai prié papa et maman de vouloir bien garder les lettres que je leur ai envoyées cette année, car elles forment l'histoire quotidienne de mon temps et contiennent une foule de renseignements que souvent je n'ai eu ni le coeur ni l'idée de noter ailleurs. Tout cela pour excuser les multiples « je » qui remplissent mes épîtres.

Aussi c'est à tes rhumatismes et au résultat de ta cure de ... l'Hautil que j'en ai aujourd'hui, ma chère bonne-maman, et sur lesquels je voudrais que

³³⁸ Pourquoi cet envoi ? Après le classement de sortie de l'Ecole Polytechnique, rendu public le 1^{er} août (cf. *La Patrie* du 1^{er} août), Marcel attend sa nomination de sous-lieutenant et son affectation à un régiment d'artillerie. Il sera « classé » au 21^e d'artillerie (cf. *Le Matin* du 25 août).

³³⁹ Propriétaire du logement où Bloch a loué une chambre avec Franck et Cohen, cf. N° 104.

³⁴⁰ Ecrit d'abord : *banales*, raturé.

tu m'envoies des notices³⁴¹. Ces pluies ne doivent pas être fameuses pour toi et ce qui peut te consoler c'est que tu en aurais autant dans la grand'ville et que les caves de la Bibliothèque de l'Arsenal ont été inondées hier. Pour te donner une idée de l'humidité qui règne ici, une *langue fumée* que j'avais reçue avant-hier de Hauser en même temps que deux cervelas et un gâteau sec, le tout commandé par moi dimanche, a été trouvé aujourd'hui, dans son paquet, entourée de moisissure. En une nuit les brodequins, sous la tente, blanchissent dans leurs plis et une paire de pantoufles laissée par Weill trois jours inoccupés, sous le lit de notre chambre ici, sont dévorées par les champignons. Aussi les matins sont-ils durs. Malgré le bonnet de coton enfoncé jusqu'au nez et le tricot de chasse, les trois couvertures et tous les effets que je déploie dessus, ai-je pour cinq minutes de travail à me dérouiller les articulations douloureuses. J'ai les épaules pitoyables et mes genoux font en se pliant comme une porte qui grince.

Pascaud a dit devant moi à colo, le jour où j'étais de garde que 90 % des hommes qui auront passé ces deux mois et demi à Mailly seront rhumatisants pour le reste de leur vie. [?].³⁴² c'est déjà fait !

Nous avons attendu toute la journée la catastrophe sismique annoncée pour le 22 ; mais rien n'est venu ; c'eût pourtant été du nouveau. [...]

Et il pleut.

Et il tonne.

Et il monte de la route des odeurs fades de boue. Car j'ai été m'enfermer dans ma chambre après une longue nuit de onze heures passée sous la tente sans désespérer. Dès ... sept heures j'étais debout (deux heures après le réveil) et je venais ici me laver copieusement, me raser et lire. Franck, le seul de mes colocataires qui n'est pas de permission, car il est rentré avant-hier de quinze jours, est venu me rejoindre vers neuf heures avec son violon. Nous avons fait le chocolat, quatre tasses par tête, et du bon ! Puis il s'est lavé, je me suis changé et ai été au camp quérir vos bonnes lettres. Nous avons ensuite dressé la table sur une serviette, nous avons fait monter de la bière, du pain, des oeufs sur le plat et deux beafsteaks [sic], nous avons complété avec du thé, du cacao, du café, du foie gras et de la langue. Puis il m'a joué deux heures durant du violon où il excelle. J'ai oublié Mailly, Lorin, les 26 jours qu'il me reste à faire au 39^e, la boue et les marches, et avec cet honnête et enthousiaste garçon, esprit consciencieux et juste, musicien remarquable, nous avons causé, lu, parlé du futur, et nos

³⁴¹ L'Hautil (cf. supra, N° 102, p 107, n. 291) n'est pas une station thermale, mais une villégiature.

³⁴² Le début de cette phrase est écrit en caractères hébraïques que je n'ai pu déchiffrer.

phrases s'achevaient en violon. Il m'a fait revoir, j'ai revu avec lui tous les motifs de la tétralogie³⁴³, des sonates presque entières de Beethoven, des airs vieux et graves de Bach. Nous avons signé un traité aux termes duquel il s'engage à me jouer l'année prochaine du violon et moi à l'accompagner et à lire ensemble toutes les sonates piano-violon de Beethoven. Il demeure 88 av. Kléber et est aussi intime de Wolff. Pour le reste il a 20 ans $\frac{1}{2}$, fait son droit pour en vivre et est licencié d'allemand. Il vient de me quitter car il prend la garde à 5 heures. Singulier destin.

Sur trois coups de tonnerre plus accentués, la pluie vient de cesser pour la première fois depuis deux jours et demi. Un semblant de lumière glisse de cet horizon plat et long en face duquel, par un temps meilleur, Marcel a couché, et vient à moi. Je ne sais si je dois être triste ou gai. En présence de l'année qui s'ouvre dans un mois et où je m'affirmerai, je sens tout un désir de lutte et de bataille, même contre l'obsession sourde et quotidienne de l'Incurie. Je sens aussi que j'aurai pris au service une conscience plus nette de mes facultés et de mes relations avec les autres, et surtout que j'y aurai acquis l'inappréciable amitié d'un homme d'intelligence aiguë, sagace, érudite, en même temps qu'affectif et délicat, musicien, et tout imbu de la grâce spéciale et quelquefois féminine que donne l'éducation catholique, Massignon. Etant mon voisin de lit depuis trois semaines, son aide intellectuelle m'est indispensable pour surmonter les crises affreuses et désolées que vous connaissez et qui me viennent ici à des intervalles plus courts que jamais. Il est mon voisin sur les rangs et le hasard, en cela bienheureux, le met chaque fois de garde avec moi. Tous les deux nous nous isolons dans notre commune sympathie. la divergence souvent notable de nos façons de raisonner, de nos instructions et de nos hérédités m'apporte ce que vous craigniez de ne me voir jamais connaître, un lot d'idées autrement entrevues et déduites, et me force à une critique plus scrupuleuse de ma méthode rationnelle ainsi que de mes sensations. [...] ³⁴⁴ Cohen n'est pas assez extérieur d'intelligence ni assez vif pour fournir autre chose que des conversations longues mais espacées. Il est maniaque, scrupuleux et dévot de ses scrupules et de ses manies. Et vraiment il n'est pas assez combatif ; on l'attrapera des heures sans qu'il proteste, on ne sent pas en lui une personnalité forte, unie, qui résiste au heurt et réagisse aux attaques même amicales et légères. Il manque trop d'intérêt, quoiqu'il soit ³⁴⁵ le réservoir de tous les dévouements et de tous les sacrifices, de la bonté honnête, patiente et silencieuse.

³⁴³ De Wagner.

³⁴⁴ Ici, une longue phrase raturée, sur laquelle Bloch revient à la fin de sa lettre.

³⁴⁵ Bloch a écrit d'abord, puis raturé : « l'urne des sacrifices, le vase des dévouements ».

L'affection que j'ai pour lui est devenue en quelque sorte de fondation. Elle n'a pas besoin de se manifester, et je resterais six mois sans le voir que je n'aurais pour lui ni moins d'amitié ni plus de désir de le revoir. Il fait en ce moment de la graphologie.

J'ai eu avec le concierge la correspondance ci-jointe. Dès le reçu de la première carte j'ai envoyé les clés recommandées. Quand j'ai lavé mon vase de nuit au robinet du couloir, je n'ai pas sans doute assez serré celui-ci et vous savez qu'une fois entrouvert il s'ouvre insensiblement. D'où déluge. J'en ai passé deux vilains jours.

Je t'embrasse tendrement, ma chère bonne-maman, et te prie d'embrasser pour moi toute la chère troupe qui est là-bas³⁴⁶. Merci de tes lettres, et encore !

Ton J

La phrase barrée de ce feuillet était trop concentrée pour être intelligible. J'ai préféré l'effacer plutôt que la surcharger de ratures.

127

23 août 1903 – Mailly

Ma chère maman, Ta lettre m'a étrangement remué. Je t'assure que si je n'ai pas employé ce mot que j'aime³⁴⁷ plus fréquemment dans mes lettres c'est simple absence de ma plume ; maintenant encore je ne peux me l'expliquer qu'en songeant que j'ai uni dans la même idée et le même amour vos deux personnes sous le nom de parents. Sois persuadée que c'est hasard et non intention, non surtout manque de tendresse. Si tu as pu remarquer quelque changement au ton de ma correspondance, cela confirme le changement momentané que j'ai observé dans mon caractère depuis le début de mon séjour ici. Je passe par une période nerveuse extraordinaire, et journallement j'ai des hauts et des bas d'humeur et d'état d'âme qui me font beaucoup souffrir. Je ne voulais pas te le dire mais je te le présente, ma chère maman, comme une raison des modifications que tu as cru trouver mais dont je n'ai pas noté la trace.

³⁴⁶ Des passages coupés de cette lettre, il ressort que d'autres Lévy séjournent en même temps que sa grand-mère à l'Hautil.

³⁴⁷ Comme il ressort de la suite, sa mère lui a reproché de ne pas se servir assez souvent du mot « maman ». Cette sensibilité excessive, parfois ombrageuse, dont son fils semble avoir hérité, n'a jamais cessé de marquer leurs relations.

Pardonne-moi en tout cas, car je me fais l'effet d'une brute qui ne sait pas exprimer ce qu'il sent ni trouver de mots pour rendre ce qu'elle veut dire. Si tu assistais seulement à quelques-unes des pensées que j'ai au fond de moi, tu sentirais que mon amour pour vous, pour toi, ma chère maman, est absolu et indéterminable ; quelques-uns de ces manques de tendresse extérieure que tu me reproches, ont déjà occasionné en moi des colères et des mépris contre moi-même qui m'ont rendu, pendant longtemps parfois, insupportable à moi. Tu verrais quelle hâte j'ai de rentrer à la maison, me réchauffer auprès de toi, de tes conseils et de ton amour. Je suis ici glacé et isolé, et comment pourrais-je manquer de tendresse pour toi alors que je sais que (en dehors des idées que j'acquerrai partout où on travaille), c'est avec toi seulement que je prendrai la force de résister aux mille avanies de la vie et de lutter contre les désespoirs chroniques, venus d'où ?, qui m'assaillent par instants et me laissent épuisé. Oh, combien tu me manques,

Ton fils qui seul le sait, Jean

Puisque vous le demandez, ci [sic] l'itinéraire provisoire d'une des deux colonnes du 39^e ; laquelle ? TSVP³⁴⁸

Septembre	Lieu d'étape ³⁴⁹	kilom. de marche ³⁵⁰
1 ^{er}	Le Fère-Champenoise	20
2	Loisy St Prix	24
3-4	Montmirail	24
5	Bussières - Bs Martin	25
6	Meaux (Rassemblement puis dislocation des 4 colonnes formées par la brigade)	27
7	Dammartin	19
8-9	Luzarche	21
10	L'Isle-Adam	19
11	Marines	20
12	Chaumont	18
13-14	Etrepagny	22
15	Fléury-sur-Andelle	21
16	Rouen (route de Bon-Secours)	22

³⁴⁸ La suite au verso du feuillet.

³⁴⁹ « On entend par étape la distance que les troupes doivent parcourir en une journée de marche. » *DM*, art. *Étape*.

³⁵⁰ Une journée de marche correspond à l'étape moyenne parcourue par une troupe dans une journée. Pour l'infanterie, c'était de 25 km env. Pour franchir une distance de 250 km, on calculait avec douze jours : dix journées de marche et deux jours de séjour, les troupes ayant droit à un repos après quatre jours de marche (*DM*, art. *Journée de marche*). L'itinéraire du 39^e RI répondait en gros à ces critères.

C'est naturellement provisoire comme tout ce qui est militaire. On dit qu'on le change en ce moment. On dit que définitivement on reviendra en ch. de fer ? [sic]

128

Mailly Camp – midi – 24 août 1903. L[undi].³⁵¹

Mes chers parents,

J'ai reçu ce matin les 50^f dont je vous remercie, mais pas de lettre. Est-ce l'effet du dimanche en Suisse ? Il fait un temps rayonnant et trop chaud, et le vent est toujours mal situé. Néanmoins l'état du ciel a été en s'améliorant depuis les trois coups de tonnerre d'hier. Nous avons fait ce matin une petite marche d'une vingtaine de kilomètres, et depuis, jusqu'à vendredi soir inclus, je me trouve exempt de tout service pour une revue que nous jouons et où d'ailleurs j'ai tenu à ne prendre qu'un petit rôle pour ménager des lectures³⁵². Seulement nous marchons tous demain matin pour une grande manoeuvre de brigade.

Ta course de Faulhorn³⁵³, mon cher père, m'a étonné par sa longueur. Sur la carte, qui d'ailleurs n'a pas d'échelle, je crois, cela paraît très éloigné de Meiringen. Vous êtes solides ! Je vous embrasse tous

votre Jean.

129

[Cp. Mailly, 25 août 1903]³⁵⁴

4^h s. – M[ardi].

Mes chers parents, Nous rentrons de manoeuvre il y a une heure sans fatigue, chaleur ni pluie, et je lis votre carte. En effet, mon cher père, il se

³⁵¹ Carte-lettre adressée toujours à Reichenbachfall.

³⁵² Ce « petit rôle », celui d'un sergent, sera tenu dans la revue donnée le 28 août 1903. Cf. *Appendice II*, p. 150.

³⁵³ Montagne du canton de Berne, l'un des avant-monts de l'Oberland. Altitude : 2683 m. « Ascension facile, vue magnifique », dit le *Nouveau Dictionnaire de Géographie Universelle* de Vivien de Saint-Martin et Louis Rousselot, Paris, Hachette, s.d.

³⁵⁴ Carte-lettre envoyée en Suisse, puis retournée à Paris, 103 Bd Malesherbes.

pourrait que sur le milieu de ma route je me trouve manquer d'argent. J'ai comme dépense fixe : 7^f 50 déjà, ma quote-part de location de chambre et pourboire du mois d'août chez Lorin – l'expédition d'une valise à Paris – l'expédition et la réexpédition par bonds d'étape en étape (tous les quatre jours de repos) de la seconde – ensuite, presque forcément, ma nourriture, si je suis volant, et peut-être quelques couchers – les réparations, accessoires et nettoyages assurés (faux frais fixes). L'acquisition d'une chambre à air me semble onéreuse et encombrante (je n'aurai pas de sac) mais le remplacement de la valise arrière est urgent. Pour la chambre, nous traversons assez de patelins notables pour que je sois sans crainte en cas d'accroc. Quelle carte avoir, 100 000^e, *Touring, Taride* ? La *Taride* est grossière, petite et fausse, mais commode³⁵⁵. Et puis je ne serai peut-être pas du tout cycliste. Si dans deux jours je ne sais rien de neuf, j'irai relancer Boëlle. Voici les modifications définitives de l'itinéraire :

2 sept.	Beuves, Orges, Villenard	24 ^k
5 sept.	Bussière – St-Cyr – St-Ouen – Orly	25 ^k
7 sept	Dammartin – Longpernier	19 ^k
11 sept.	Marines – Chars	20 ^k
12 ~	Chaumont-en-Vexin	18 ^k

Le reste est semblable. Nous passons entre autres à Gisors. Je vous souhaite un temps à peu près aussi rasséréiné qu'ici, quoique moins ventueux, et vous embrasse [...].

130

Mailly. Camp. 28 août 1903 V[endredi]. 6^h mat.

L'aspect du camp est assurément des plus pittoresques. Le régiment est parti en manoeuvre comme il est parti hier, comme il est parti avant-hier, et nous sommes restés. Je suis allongé sur mon lit, sorti devant la tente et viens d'achever au soleil levant une nuit trop courte. Massignon dort à côté de moi. Nos costumes n'ont rien qui révèle notre état : petits souliers, complet de planteur, blanc, large ceinture bleue avec par-dessus une ceinture de tennis ; chapeau de paille ou de toile à pendants. Nous leur avons

³⁵⁵ A. Taride – Collection des *Guides-Taride. Les routes de France, à l'usage des cyclistes et des conducteurs d'automobiles ...* – Paris, A. Taride, 1899.

donné, à ces chapeaux de sept sous, toutes les formes. Le mien, relevé sur le côté gauche et appliqué contre la coiffe par un chou rose, s'étend et tombe un peu sur l'autre face, sobrement rehaussé d'un ruban de soie noire tranchant sur la paille. D'autres ont des rubans rouges, verts, les bribes de notre atelier de couture pour le théâtre. Et puis, si l'on passe près de la grande tente baraque, on en entend sortir des sons de piano accompagnant des couplets grivois³⁵⁶ chantés d'une voix aigre – ou bien des bribes de rôle. Devant, sèchent des décors neufs, des accessoires, un carquois pour l'Amour, etc. Et cela me rappelle d'une manière frappante les après-midi que je passais à Vittel³⁵⁷ collé aux murs du théâtre où l'on répétait pour le soir : les mêmes voix aigres, les mêmes bribes de piano sur des airs connus, les mêmes répliques incompréhensibles et mystérieuses, prononcées sans chaleur et d'un ton convenu. C'est vraiment curieux, au camp.

Et hier soir, hier soir après la répétition générale ! L'extinction avait sonné depuis une heure et le camp était noir, aplati sous la nuit. Le théâtre seul flambait de toute son acétylène, et il en sortait un charivari insensé. Les glapissements, les rires et les grosses plaisanteries étaient seulement dominés par la voix plus aiguë encore du lieutenant de Tressan et le bruit des bouchons de champagne. Après quoi, pendant une demi-heure, par la nuit merveilleuse et claire, la déambulation de notre bande de saoulots accompagnant dans leurs divagations de Tressan et le gros, l'obèse Auguste, le lieutenant du train ! La tente d'un sous-lieutenant déplantée et transportée à 50 mètres de là sans déranger le sommeil de cet innocent reposant sous les étoiles³⁵⁸, la cantine réveillée à coups de cailloux et contrainte de nous servir des consommations tardives. – Le tout sous les yeux du sergent de garde réduit au silence par la vue de ces galons ! C'était insensé et grandiose. La gaité de notre troupe est d'autant plus grande que nous comptons 20, et trois de Mailly, que c'est notre dernière représentation et que « l'oeuvre » est de nous.

³⁵⁶ *grivois* ajouté en surcharge. Cf. le témoignage de Marcel de Coppet, rapporté par Cl. Sicard (RMG, *Journal I*, p. 136, n. 2) : « Le 26 juin 1937, après un tri dans ses papiers, Roger Martin du Gard enverra à Marcel de Coppet quelques « couplets » de Mailly, *in memoriam*, en lui demandant de les détruire après lecture : « *Ce serait idiot qu'on trouve de pareilles imbécillités dans mes cartons après moi.* » [...] « Précisons, note Cl. Sicard, que certaines des chansons de Mailly, très salées, entrèrent dans le répertoire « troufion » et étaient encore connues peu avant la mort de Roger Martin du Gard ! Un de ses amis du régiment, M. Gaston Jouët, nous écrivait en 1969 : « Je me rapelle entre autres une chanson plus que légère pour l'époque sur le maniement du fusil, et dont il est l'auteur. »

³⁵⁷ Lors de villégiatures avec sa famille.

³⁵⁸ « reposant sous les étoiles » : ajouté en surcharge.

La plus belle lumière de septembre inonde nos gaudrioles. La ligne d'arbres qui borde l'Huîtrelle³⁵⁹ et qui fait croire à tout un parc profond par derrière, se rose déjà avant de roussir. La campagne plate et les blés d'ici me rappellent d'une façon nostalgique les campagnes vues des fenêtres d'Ablon ou de Juvisy, avec leur aspect large, monumental et un peu triste et ces lourdes meules isolées, annonces de la Beauce. Pour achever l'illusion et la rendre auditive en même temps que visuelle et olfactive, on entend les traînements lointains des trains, comme ceux de la ligne de Corbeil PLM, qui montaient à ma fenêtre où je travaillais les thèmes grecs en septembre dernier ; on les entend du moins quand le régiment nous a débarrassés de sa présence et de son tapage, que nous sommes « entre nous » !

Toute cette apparence de vie civile me donne une sacrée envie de retour et me semblait respirer hier soir un flacon débouché d'Eau de Fuite en faisant mes paquets et en bordant mes valises chez Lorin. Comme j'approuve Garches³⁶⁰, comme j'approuve et je comprends toute installation aux lits mousseux, profonds, élevés au-dessus de terre, aux murs hermétiques, aux repas lents, propres et copieux, aux armoires vastes ! Comme j'approuverai de me lever le matin, tard ; de descendre en pantoufles et un livre sous le bars dans la salle à manger ouverte sur le jardin, où fumera une casserole de lait et une auguste cafetière, où nagera dans l'eau salée d'un ravier enluminé du beurre exempt de ... odeur ; où je n'aurai pas à me soucier de la monnaie et du comptoir après chaque consommation ; où du jardin ne sortiront pas les sons insensés d'orgue barbare dont nous régalaient nos musiques, préparant l'entrée à Rouen ! [...]

Ici j'ai fini depuis quelques jours *A Rebours* de Huysmans auquel j'ai fait succéder, ô ironie, les *Amours du chevalier de Faublas*, la chose la plus barbante qu'une littérature ait pondue. Je suis attelé depuis ce matin à *Fanny*, un roman sentimental et psychologique de Feydeau, datant et très fortement de 58, mais curieux comme analyse ingénue d'un cas de passion : l'amant, surpris de trouver en face de lui, dans l'adultère, un mari jeune, beau, intelligent, supérieur à lui, en devient féroce jaloux. Après cela j'ai retenu, dans le continuel mouvement de livres qui se fait entre nous, les *Vierges aux Roches*, de d'Annunzio, celui auquel depuis cette année j'ai élevé le seul autel littéraire que j'ai édifié depuis longtemps. Avez-vous les *Victoires Mutilées* ? [...]

³⁵⁹ La rivière Lhuîtrelle.

³⁶⁰ Les Bloch vont passer leurs vacances à Garches.

[Mailly, 30 août 1903]³⁶¹

Bon voyage mes chers tous et salut de moi. Je viens de passer une journée bien remplie. Confection ce matin d'une valise pour Paris, accroché à la valise qui devait aller aux séjours de Montmirail, Luzarches et Etrepagny, son envoi chez le menuisier après deux heures d'effort avec le bon Franck pour la réparer ; recherche infructueuse du réparateur de bicyclette pour la mise en état de ma machine. Déjeuner près de la gare avec Massignon et Franck (Cohen à Châlons). Rencontre du cycliste du colonel avec qui je m'entends pour le nettoyage de mon rad³⁶² : nettoyage, montage, réparation de 1 à 5^h (3^f !) ; retour de la valise réparée, son chargement, mise de sa surcharge inutile dans une caisse à destination de Paris, expédition de la valise GV pour Montmirail, et me voici, crasseux, hâve, et, je le crains, en partie démonétisé. Pendant ce temps vous courez sur le lac de Fluelen³⁶³, (heureuse mémoire) sans souci, par un temps que je vois avec joie splendide et large. La revue de vendredi a eu un succès retentissant³⁶⁴. Aussi le colonel a décidé que la troupe reste constituée pour la marche, et jouera à Montmirail, Luzarches et Etrepagny, jours de repos. D'où exemption de service, d'où place de cycliste du théâtre pour moi, et éventuel envoi à Paris, de Meaux, si besoin est de quérir des accessoires. C'est beau, mais ce sera dispendieux, comme tout le théâtre, d'autant que je ne marcherai pas avec la compagnie.

En conséquence je vous demanderai un dernier subside pour finir. Qui aurait songé il y a trois mois que nous deviendrions une troupe de capitaine Fracasse ! Ce retour de comédiens de Mailly à Rouen a quelque chose de monumental.

Je vous embrasse très tendrement,

Votre Jean qui vous aime et compte 19,
mais n'est libéré que le 19 sept. !

Mailly Dim. 30 août 1903 – 6^h 45 soir.

³⁶¹ Carte-lettre, classée f. 258, postée le 31, adressée à « Mme Lévy et Mme Bloch / Grand Hôtel / Baden / Argovie (Argau) / Suisse. »

³⁶² Rad: roue, bicyclette (all.).

³⁶³ Fluelen ou Flülen, village du canton d'Uri, en Suisse, sur le lac d'Uri.

³⁶⁴ Ils ont donné en particulier *Adèle est grosse*, *Claudine à Mailly*. Voir *Appendice II*, p. 150.

132

[Cp. Châlon-sur-Marne, 31 août 1903]³⁶⁵

Mes chers parents, J'écris à Paris, c'est la fin des vacances qui m'ont paru minimes ; voici que commencent les miennes au bout desquelles la grande fuite, dans 18 jours ! Je suis bicycliste du 1^{er} bataillon, attaché au commandant Martelle. J'ai déjà été porter pour lui ce soir une dépêche à la poste et il m'a donné 20 sous pour 19. Demain départ à sept heures seulement, malgré la grande chaleur ; coucher en *billet de logement* à La Fère-Champenoise, par des chemins de contrée, comme on dit ici. [...]

133

[La Fère-Champenoise, 1^{er} septembre 1903]³⁶⁶

Et voici la première journée de marche achevée. La chaleur a été terrible et comme nous sommes partis à 7 heures seulement, il y a eu plus de cent traînants, plusieurs attaques, évanouissements, etc. Le colonel faisait une tête. Nous sommes arrivés à 2^h 30 ici, et Massignon, plus deux hommes de notre escouade, propres et silencieux sommes logés chez un ouvrier agricole, dans un lac de purin. Lavés, changés, bus [sic], largement reposés, Massignon ici, sommes au Café du Centre, attendant la musique et le dîner en grande bande dans un Hôtel rustique. Je n'ai jamais ressenti une chaleur aussi plate et lourde qu'aujourd'hui. Un grand ciel invraisemblablement bleu, une grande plaine invariablement blanche, jaunâtre, un ruban droit de route éblouissante. Sur ma bicyclette, à six pas de mon commandant, je sentais des élancements dans la tête ; la sueur tombait acide dans les yeux ; bien que sans sac et sans armes, assis, je fondais. Mon rôle, très calorifique, mais pas fatigant du tout est fort intéressant. Mon bataillon était de tête et Martelle dirigeait. J'étais chargé de le suivre en avant et de porter les renseignements au colonel et à la colonne. Le colonel est très nerveux, mais le lieutenant-colonel, accompagné de son fils en bicyclette, fils de onze ans, est aimable et prévoyant. Demain, départ à cinq heures, enfin ! Au revoir, chers parents. Excusez le peu de détails et soyez bien installés, sans trop de

³⁶⁵ Carte-lettre classée ff. 256-257.³⁶⁶ Carte-lettre, classée ff. 259-260.

fatigue pour toi, ma chère maman. Que Marcel vienne un peu nous suivre ? Mais si vous me voyez, voulez-vous m'apporter une lanterne de bicyclette et les cartes Etat-Major depuis l'endroit où vous me rencontrerez jusqu'à Rouen ? Mes officiers, en particulier mon soud-lieutenant, sont gais, causeurs et familiers. Du haut de ma bête j'ai marché plus de deux heures avec le s/lieut. Martin. Il n'est pas bien fort, intellectuellement, et un peu brutal pour les « hommes » (si on oppose ce terme à celui de dispensé) mais de bonne volonté, actif et novateur. Je lui ai procuré, grâce à mes pédales, maintes cannettes, maints tabacs, maints cervelas. Naturellement ça me sera remboursé ou non. [...]

La Fère-Champenoise Mardi 1^{er} septembre 1903

134

Marne Oyes³⁶⁷ – 2 septembre 1903 – Midi ½

Je suis de planton au poste de police d'Oyes (Marne) et mollement allongé sur l'herbette avec 50 kil. dans les pédales ; je vous écris. A peine avais-je jeté ma lettre à la boîte hier, que le sergent de jour m'a remis la gentille carte de Marcel. Je reçois sa promesse de venir me voir et peut-être me suivre. J'étais cycliste de jour aujourd'hui du bataillon qui devait cantonner seul à Oyes. Je suis donc parti ce matin à 4^h de la Fère-Champenoise seul avec le capitaine de la C^{ie} de jour, en avant de la colonne et du campement³⁶⁸. La route a été délicieuse. Le capitaine était le grand barbu noir que papa a vu au début de l'année. J'ai causé toute la marche avec lui. Le soleil s'est levé à mi-chemin. A 6^h ½ nous étions ici, et puis ça a été la pause pour moi jusqu'à l'arrivée de la colonne à 9 ½. Depuis je roule un peu de C^{ie} en C^{ie}, dans ce Village étiré. Il fait une chaleur terrible. Encore 60 traîneurs ce matin. Massignon a marché mais va mal. Jouët est allé à la visite. Si ce temps continue la marche pourrait être suspendue. Heureusement l'orage monte. Pour moi, grand intérêt, peu de fatigue. J'ai complète liberté de mouvement, beaucoup de rapports avec les galonnés, connaissance des ordres et vue d'ensemble. Et puis je connais admirablement le pays, marchant généralement seul. Et puis je mange et bois où et quand je veux, sauf au-

³⁶⁷ Carte-lettre postée à Broys, adressée à Garches.

³⁶⁸ « Le règlement du 26 octobre 1883 sur le service en campagne appelle *campement* la réunion des individus chargés de reconnaître et de préparer un cantonnement ou un bivouac. » DM, art. *Campement*.

jourd'hui où je suis planton jusqu'à 9 heures soir depuis l'arrivée de la colonne. [...] Nous cantonnons ici, dans de vastes granges, belle paille neuve.

135

[Cp. Dammartin, 8 septembre 1903]³⁶⁹

Mes chers parents, Fin de journée bonne et gîte piteux. Je viens de faire une course, seul, à Ermenonville et La Maison Blanche. Je vous remercie encore de votre venue à Meaux. Si vous me revoyez, voulez-vous ne pas oublier la pèlerine. Je vous embrasse tendrement Jean

Dammartin – 7^h soir

136

Luzarches – 9 septembre 1903. 4^h soir

Luzarches est un infâme trou, atrocement pavé, déliquescant, humide, sale et noyé de brume et de crassine. On y est logé pour deux jours dans de la paille répandue pour quatre-vingt sur le sol d'une salle d'asile, on n'y a pas un coin pour dormir, lire et écrire. Les cafés sont ou consignés ou répugnants, peints en vert. Marcel n'est pas venu, j'ai eu beau le chercher deux fois à la gare sous la pluie neurasthénique, je ne l'ai pas fait arriver et cela a complété ma désolation. Si pourtant quelque chose a complété [sic], c'est la nuit que je me suis aménagée pour réparer une enfilade de cinq ou six insomnies. J'ai été chercher à Chaumontel, hameau à un kilomètre, dans un « rendez-vous des chasseurs » une chambre vaste d'un hectare, à trois fenêtres et deux portes de chêne à double vantaux, pas de pendule, mais des persiennes. Dans la chambre, au milieu, un lit, grand comme la fuite, profond comme un rêve, doux comme un chat. Ce pour un franc. Après un ample dîner en bande, j'y fus avec Massignon et Jouët, hier soir ; j'avais loué pour eux aussi. Résultat : dix heures de sommeil sans pause avec un chocolat au bout. Depuis, fatigué, désireux de digérer un gros déjeuner de 30 sous, je cherche sans le trouver un coin où dormir et ne le trouve [sic].

³⁶⁹ Carte adressée à « Monsieur Bloch / 138 avenue de S^t-Cloud / Garches / Seine-et-Oise. »

Je vous remercie de la pèlerine qui vient à pic, au seuil d'une période de pluie. La marche Dammartin – Luzarches a été délicieuse. La nuit dans la paille, froide, avait pourtant été assez complète, avec Martin du Gard et Jouët qui devient tout à fait « copain ». (Oh ce mot !) Nous nous étions levés par un commencement de jour brumeux, calme, unicolore qui avait laissé un de ces temps particuliers à l'Île-de-France, humide, un peu gras, piquant comme un « vin du pays » où la perspective et la couleur n'existent plus, où toutes les formes sont noyées sur un même plan et où toutes les forces sont précisées en vue de l'action. Aussi aucune autre fatigue que la résultante des jours précédents, aujourd'hui déblayée.

[...] Que dites-vous de Meaux ? Vous ai-je appris que ma nuit était fort bien accomplie sur un dîner offert au buffet par M. Massignon, avec le général Jacobey et son fils ? Aujourd'hui ledit Monsieur est de nouveau là et a voulu m'inviter à un déjeuner que j'ai dû esquiver. J'ai mangé encore avec Valmont, Martin du Gard, Trouard-Riolle, Fleury³⁷⁰, etc. Demain l'Isle-Adam. Vous verrai-je ? Vous reverrai-je à Etrepagny ? Votre visite à Meaux m'a tellement touché et m'a laissé un si cher souvenir que ça a été une déception de ne trouver personne aujourd'hui, par ce jour de suintement. Gâtez donc vos fils !

Je vous embrasse tendrement

Votre J qui vous aime

137

Jeudi 10 septembre 1903. 8^h soir³⁷¹

Décidément ni lettre ni personne. Je ne sais ce que ça signifie et suis très inquiet. J'ai été quatre fois à la gare et partirai navré demain ; 25 kil. de Paris ! J'espère que rien de fâcheux n'est survenu et vous embrasse tendrement, Jean.

³⁷⁰ Michel Fleury, étudiant en droit et Sciences Politiques, un dispensé qui ne sert pas dans la même compagnie que Bloch. A été surtout un ami de Roger Martin du Gard qu'il attirait « par son équilibre serein, sa bénéfique vitalité, son goût déjà très sûr aussi », note Cl. Sicard [1976], p. 124. Il se destinait d'ailleurs à l'administration (ibid. p. 130). Il sera, par l'intermédiaire de Roger Martin du Gard, un abonné de *l'Effort*. Il devait mourir victime de la guerre, le 1^{er} mai 1916. Cf. RMG, *Journal I*, p. 1009.

³⁷¹ Carte postée à l'Isle-Adam, adressée à Garches.

[Etrepagny, 14 septembre 1903]³⁷²

[...] Marcel est décidément le plus fidèle et le plus affectueux « compagnon de route » que je connaisse. Son arrivée inopinée dans mon petit logis de chemineau, où je suis accueilli avec transport a été, avec votre arrivée à Meaux, ma plus franche joie. Ce sont là des journées parfaites. Celle d'hier n'a eu qu'un tort, de finir si tôt. Bonne nuit chez ces bonnes gens qui ont vidé la chambre des gosses pour nous en laisser le grand lit. Aujourd'hui promenade le matin, cette après-midi représentation, succès monstre, arcs de triomphe, trophées, champagne, accolades³⁷³. Je dîne chez mes hôtes. Après-demain Rouen. Samedi soir couchage civil. En attendant, tendres baisers de votre J. [...]

14 septembre 6^h s.

³⁷² Carte-lettre postée à Etrepagny, adressée à Garches.

³⁷³ Le 14 septembre le « théâtre » se produit à Etrepagny, voir *Appendice II*, p. 153.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAM, Pierre, *Les trois frères*, Les Éditeurs Français Réunis, 1971.
- ALBERTINI, Jean, *Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ?* Paris, Éditions sociales, 1981.
- CATACH, Nina, *Dictionnaire historique de l'orthographe française*, sous la dir. de Nina Catach, Paris, Larousse, 1995.
- COHEN, Marcel. *Papiers Marcel Cohen. Lettres reçues de Jean-Richard Bloch. Fonds Jean-Richard Bloch* de la Bibliothèque Nationale, Microfilm 5187.
- COHEN, Marcel, *Le créateur parmi les enseignants*, Europe [1957], p. 74-80.
- COLIN, Jean-Paul – MEVEL, Jean-Pierre – LECLERE, Christian : *Dictionnaire de l'Argot*, Paris, Larousse, 1990.
- DELPÉRIER, Louis, *De la Crimée à la Grande Guerre. L'armée devant l'objectif 1854-1914*, Paris-Limoges, Charles-Lavauzelle, 1985.
- ESNAULT, Gaston, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965.
- EUROPE, mars-avril 1957, *Hommage à Jean-Richard Bloch*.
- MACQUERON, Patrice – NOUAUD, Pierre, *Vivre à Rouen en 1900*, Roanne / Le Co-teau, Editions Horvath, s. d. [1982].
- MALO, Charles, sous la dir. de, *Dictionnaire militaire*. Encyclopédie des sciences militaires, en 2 vol., rédigée par un comité d'officiers de toutes armes. Paris – Nancy, Librairie militaire Berger-Levrault, 1910.
- MARTIN DU GARD, Roger, *Correspondance générale I, 1896-1913*, éd. par Maurice Rieuneau avec la collaboration d'A. Daspre et de Cl. Sicard, Paris, Gallimard, 1980.
- MARTIN DU GARD, Roger, *Journal I. Textes autobiographiques 1892-1919*, éd. par Claude Sicard, Paris, Gallimard, 1992.
- MASSIGNON, Louis, *L'amitié de Jean-Richard Bloch*. Europe, mars-avril 1957.
- RUYER, Paul, *Guide Joanne, Rouen et ses environs*, Paris, Hachette, 1913.
- SICARD, Claude, *Roger Martin du Gard. Les années d'apprentissage littéraire (1881-1910)*, Lille, Atelier Reproduction des thèses, Université Lille III – Paris, Honoré Champion, 1976.
- SICARD, Claude, « Sinistres souvenirs de caserne... ». *Un inédit de Roger Martin du Gard*, Bulletin des Amis d'André Gide, Centenaire de Roger Martin du Gard. 1881-1981. N° 52, Octobre 1981, 431-442.

APPENDICE I

Lettre à Marcel Cohen

Dieppe, 15 avril 1903

Je suis à Dieppe, tu le sais, aussi je te le dis pour ne pas me compromettre. [...] J'ai huit jours de vacances, jusqu'au 19 10 heures soir. Les plus fortunés, les ceux qui n'ont pas eu d'absence depuis le 1^{er} Janvier se sont enfuis pour onze jours à dater de mercredi dernier. On nous a gardés de mercredi à dimanche matin pour fournir le piquet de vendredi et de samedi à raison de six par compagnie. Je l'ai pris avec Michelet, de Jouvenel, Siegfried, Fleury, Trouard-Riolle [...] Enfin, pour terminer cette captivante nomenclature, un groupe, composé des dispensés qui ont eu de 8 à 15 jours d'absence depuis janvier, est parti mercredi avec les autres, mais rentrera ce soir pour prendre le piquet demain et la garde samedi. En dehors des jours de service, il est bien entendu qu'on nous a lâché toutes les journées, mais sans quitter la garnison. Depuis que j'ai eu le « plaisir » de t'apercevoir, rien à signaler : une inspection du général de Division, trois marches, une marche régimentaire, avec le Cake Walk³⁷⁴ joué par la musique sur ordre d'Euvrard dans les prairies des Longs Vallons, pendant la grande halte ; une visite d'aptitude à la mobilisation [...] : la maladie et la convalescence de Massignon.

J'ai occupé mes quatre jours de claustration et de loisirs à Rouen, de mercredi à dimanche, à lire, à causer. Maintenant, Cohen, je puis t'avertir que je fais de la bicyclette, que je loge dans la même maison que Baize qui est charmant garçon, que la mer est très large quand il a beaucoup plu, que je te loue de bien t'amuser et t'envie de faire du radfaher dans la neige.

Très tendrement à toi

Jean

Dieppe 9^h 30 m. – 15.4.03. M.»

[Note de MC] : *«J'étais à Blâmont, congé de convalescence. M.C.»*

³⁷⁴ Le cake-walk, d'après l'*Encyclopaedia Universalis*, est une danse d'origine négro-américaine, syncopée, en forme de marche, de rythme binaire, d'allure bizarre et pleine de contorsions, qu'on dansait en Amérique dans les comédies musicales et les opérettes, introduite en Europe à la fin du 19^e siècle et une danse de salon d'une grande popularité vers 1900.

Lettre à Marcel Cohen

Paris, 16 juin 1903

Santé en amélioration constante, humeur bonne, selles satisfaisantes. Voilà le bulletin que je me décerne aujourd'hui et qui n'a rien que de rassurant. [...] Le Journal de ce matin m'apporte « l'endeuillante » annonce de notre départ à Mailly. Le peloton sait-il ? Au fait je ne sais si je dois prier pour ou contre ; car quitter Rouen c'est changer notre sort, c'est voir du neuf, c'est faire les grandes manoeuvres du 6^e corps, c'est pour moi rattraper un peu plus de liberté. Mais aller à Mailly c'est l'aléa d'une chambre très hypothétique, d'un piano muet ou faux s'il existe, la Champagne pouilleuse et point de Paris le dimanche. La dernière condition est celle dont je serais le moins privé, car tant mieux pour le travail, les camarades.

Eu vaut mieux.

Mais les dispensés sont-ils à Eu ? Je fais peu ici, sinon élever à ta mémoire un haut monument de reconnaissance.

Lettre à Marcel Cohen

Paris, 23 juin 1903

Je vais au Salon, au Louvre, je m'achète avec discernement des gants et des cravates. Je noue des relations plus serrées avec des camarades comme moi permissionnaires, de Beauplan, Dagnan³⁷⁵, Siegfried, Le Senne, et tutti quanti. Je suis mondain et affable. Et je lis, je travaille même, et j'écris, je pianote et je bâille [...].

Devons-nous rejoindre, nous, à Mailly ou à Rouen ? Les malingres restent-ils à Rouen ? Qu'est-ce que M. Pascaud entend par « les dispensés qui ne partent pas » ? Avez-vous le régime d'été dans la plénitude de sa flemme ? Avez-vous laissé des intervalles dans les tentes pour les absents ? Sinon en élève-t-on de nouvelles au fur et à mesure de la rentrée du troupeau au bercail ? La vie avec les officiers est-elle plus unie et plus serrée qu'auparavant ? Faites-vous de la besogne intéressante ? Y aura-t-il un examen du peloton ? Jusqu'à quand le cuisinier du 74 prétend-il que l'on restera au camp ?

³⁷⁵ Jean Dagnan, étudiant en médecine, ami commun de F. Verdier et de Roger Martin du Gard. Cf. R.M.G., *Correspondance générale I*, p. 388.

Voilà autant de questions diverses et précises sur lesquelles je te demanderai, o bon gros, une réponse plutôt prompte. J'ai obtenu hier une prolongation de 15 jours, vu que je suis en traitement, par le fer et par le feu, pour les troubles de l'ouïe. Je serai opéré demain matin. Garde cela pour toi.

J'écris mon « Isidore Carlet » avec la lenteur et la difficulté de tous les débuts, mais avec une sorte de volonté sourde et tenace que je ne m'étais pas encore trouvée. Hors cela, je fais beaucoup de piano, presque exclusivement Mozart, Sonate V (ou VI ?) et Chopin, Préludes 2-3-4-5-6.

Je sors peu, et lis le long article de mon oncle³⁷⁶ dans l'Encyclopédie, Inde. Après quoi, celui sur Hegel j'entamerai, de L. Herr, et peut-être l'Histoire de la Langue française de Brunot. Je voudrais aussi, si j'en avais le loisir, commencer sérieusement la relecture de Faust, mais qui nécessiterait trop de temps – les Règles de la Méthode Sociologique, de Durkheim – et le nouveau bouquin de L-B³⁷⁷, dont un de ses élèves m'a entretenu l'autre jour longuement. Il pose une thèse nouvelle, ou mieux il éclaire et met en relief des idées encore confuses, même chez Comte, sur le rôle et la naissance de la Morale dans les religions et dans les philosophies qui ont précédé le XIX^e siècle et la conception de Comte.

Lettre à Marcel Cohen

Forêt de la Londe, 12 juillet 1903 Dimanche

Je pense partir jeudi matin, du moins l'ordre en est arrivé de la Division. Je passe seul dans la forêt de la Londe la plus délicieuse et solitaire des journées, finissant le second chapitre d'Isidore Carlet sur mes genoux, avec l'encrier de dix sous du père Lesage enfoui dans les vieilles feuilles mortes, l'étendue des hêtres au-dessus de moi. On sent à peine ici la chaleur de fructidor et j'y déborde de la volupté de ne pas démuseler. Je retrempe mon énergie par la lecture à force de Balzac, aujourd'hui César Birotteau, hier « Les Employés », avant-hier « La Maison Nucingen, demain « La femme de trente ans ». J'ai depuis mon retour ici de douze à quatorze heures de liberté enclose par jour – j'entends de farniente intra muros où je lis à pelletées. Nous en recauserons. Je suis présentement en compagnie de Groult, Gosselin, Girard, Trouard-Riolle qui vont partir, de Frappa, Mouquet, Lemaitre et Trotry qui sont embusqués à demeure ici.

³⁷⁶ Sylvain Lévi.

³⁷⁷ Lévy-Bruhl.

Lettre à son frère Pierre³⁷⁸

La Mériogote. 24 octobre 1912

Les détails pleins de vigueur que tu nous envoies me remettent dans l'état d'esprit de mes premiers 28 jours, à Nancy, en 1905, après le coup de Tanger, et de ceux de 1911, à l'autre bout du territoire, à Brest, au moment du coup d'Agadir. Je te félicite de voir l'armée militairement. Chaque chose doit être vue sous son angle précis : l'armée quand elle remplit son rôle militaire, la bourgeoisie quand elle exerce sa fonction capitaliste, les postes et télégraphes quand ils expédient les courriers en vitesse. Rien de plus écoeurant que l'armée sortie de sa fonction, comme je l'ai vue en 1902/3, lors de mon service à Rouen : une milice veule, des tire-au-cul insolents conduits, ou plutôt suivis par des officiers ignorants, bellâtres, arrivistes et traqueurs. La rançon d'un pareil renversement des rôles étant celle-là même qui oblige patrons et ouvriers d'une affaire mal-menée : je veux dire la prédominance du bas commandement, du coup de gueule sous-off, la tyrannie méchante des voyous de grades subalternes, contremaîtres ou sergents.

Ce point de vue n'implique nullement qu'on abdique sa fonction critique. Nous avons, grâce à Dieu, ou par l'effet d'une colère divine, si tu veux, le don du dédoublement. Le Au Drapeau, en présence d'un régiment entier, m'a toujours produit à la fois ce tressaillement artistique des entrailles devant une manifestation complète de force, et une irritation mêlée d'envie de rire devant la pauvreté du symbole et l'odieux du but poursuivi.

Mais rien ne satisfait dans le monde hors un effet qui atteint son but. Or l'armée est l'organisme qui fait le plus fréquemment souffrir par l'inégalité entre les intentions belliqueuses et la préparation indolente. Au double point de vue de ta santé physique et de ta conscience de cannonier servant, je suis heureux que tu sois tombé en pleine fièvre de mobilisation.

Il y a d'ailleurs dans l'état d'esprit de la garnison de Verdun le résultat de ces tracs collectifs auxquels l'armée se prête si admirablement : bluff volontaire du haut-commandement qui veut être prêt et force la note (c'est d'ailleurs le style d'Amade³⁷⁹, une brute intelligente, un profond ambitieux, un phraseur, un bonhomme fourré d'intrigues politiciennes, et, dans la campagne du Maroc, un chef sanguinaire ; répercussion en vase clos dans les corps, panique créée par le zèle des subalternes obtus, affolement sur

³⁷⁸ Qui fait ses vingt-huit jours comme artilleur.

³⁷⁹ Le général Albert d'Amade (1856-1941).

toute la ligne ; la situation est sensiblement moins noire de l'autre côté du corps de garde. Il est certain que ces sauvages des Balkans allument leurs pipes bien près de la poudrière ; mais le civil n'a pas l'air de s'emballer comme il semble que le fasse das Militär.

APPENDICE II

Le « théâtre de Mailly » (Documents)

Programme du 12 août 1903

Reproduit par Claude Sicard, 1976, p. 141.

Allez Messieurs !, comédie en deux actes de Tristan Bernard, avec la distribution suivante :

Passavant	de Beauplan
Lermuche	Fleury

Témoins de Lermuche :

Bar	Bloch
Maurice	Massignon
Le Comte de Frigidor	de Jouvenel

Témoins du Comte :

Dagniel	Siegfried
2 ^{ème} Témoin	Martin du Gard
Edouard	Fanet
Docteur Goedge	Fauvage

Programme du 28 août 1903– Camp de Mailly 39^e d'Inf.

Une feuille pliée, 4 pages, de la main de J.R.B. Conservée parmi ses *Papiers personnels (DB)* au Département des Manuscrits de la BNF.

Adèle est grosse

Monsieur	Fanet
Paul	Girard
Madame	Trouard-Riolle
Adèle	Groult
<i>Ronde d'Amour</i>	<i>Claudine à Mailly</i>
Lanctuit	Revue en un acte

1^{er} Acte

La Garçonnière du dispensé de service [...]

2^e Acte

L'Alcazar de Mailly

Le Compère	Michelet
La Commère (Claudine)	Klincksieck
Le Joueur de piano	
Le Fiancé de Claudine	Siegfried
L'auteur	
Le patron d'Alcazar	De Jouvenel
Le père Tranquille	Legrand
Deuxième acteur	
Le chef de patrouille	De Beauplan
[...]	
L'Amour	Despois
Madame Humbert	
La seule femme de Mailly	Fleury
Le coiffeur	
Premier patrouilleur	Kémery (?)
Le rouspéteur	Fauvage
Le Sergent	Bloch
Le 2 ^e patrouilleur	Massignon
Le groom	Trouard-Riolle

Lion [surnom ?] tiendra le piano d'accompagnement.

Rapport de la place du 29 août 1903

De la main de J.R.B. sur des feuilles de papier réglé. Conservé parmi ses *Papiers personnels (DB)* au Département des Manuscrits de la BNF.

Punitions

30 jours de prison, dont huit de garde au soldat de 2^e classe de Jouvenel, Robert ; ordre du caporal de Beauplan³⁸⁰ : a répondu Mange à une observation de ce gradé.

Le soldat de 2^e classe de Lacharrière : Un jour de consigne, ordre du caporal Schoell³⁸¹, Girofle André : a fait perdre à ce gradé la considération de ses subordonnés en l'appelant, sans s'être mis au garde à vous : Boule de Chat, et en imitant entre ses dents le bêlement de cet animal.

Le caporal Schoell porte à 2 jours de consigne la punition infligée par lui au soldat de Lacharrière.

2 jours de consigne au soldat de 2^e classe Siegfried, Robert, ordre du caporal Schoell : a couvert ce gradé de ridicule en lui faisant perdre l'esprit par cette question insidieuse :

« T'en as un oeil! C'est-y qu' t'es d'la classe? »

2 jours de consigne au soldat de 2^e classe Martin de Gard, ordre du caporal Schoell : étant à la corvée de latrines sous les ordres de ce gradé, a refusé de déborder l'urinoir sous le fallacieux prétexte de ne pas contrarier les voies de la nature.

Le colonel porte à 30 jours de prison dont 16 de retour la punition infligée au soldat de 2^e classe Martin du Gard.

Hygiène

Les fumiers et purins entassés devant les cuisines du 3^e bataillon et qui répandent une putréfaction éventuellement malsaine, seront enlevés et transportés devant les cuisines du 4^e.

– Tableau de Service pour l'assainissement du bâtiment 4 (Latrines)

³⁸⁰ L'un des cinq dispensés promus caporaux.

³⁸¹ Même remarque que pour de Beauplan.

Lundi. Deux hommes et le capitaine Hélaïd³⁸²

Mardi. Le caporal Schoell

Mercredi. 2 hommes et le capitaine Hélaïd

Jeudi. Le caporal Schoell

Vendredi. 2 hommes et le capitaine Hélaïd

Samedi. Le caporal Schoell

Dimanche. 2 hommes, le capitaine Hélaïd et le caporal Schoell.

Service en campagne

– L’approvisionnement en cartouches à blanc étant épuisé, afin de permettre la continuation des exercices du Service en campagne il est prescrit aux hommes de remplacer le bruit des coups de feu par les cris répétés de : pan pan !

– Par ordonnance ministérielle, il est expressément recommandé de se ganter en toutes circonstances, dans toutes les directions. Il faut toujours avoir un oeil à droite, un oeil à gauche et un dans le derrière.

Pêche

Les services civils ont remarqué que l’Huîtrelle se dépeuplait. En conséquence il est rappelé que la pêche aux maquereaux ne peut être effectuée à la main, à la nasse ou au filet. Les hommes ne doivent se servir que de lignes, dites gaules. L’amorce la plus communément employée est l’asticos vulgaris, vulgairement nommé ver solitaire. Le caporal Schoell est chargé de la vente de ces bêtes au profit de l’ordinaire. Lorsque le bouchon s’enfonce, l’homme doit attirer la ligne doucement et la relever d’un coup sec. Les hommes qui ne se conformeront pas à ces instructions seront punis disciplinairement.

Acte de probité

Une patrouille commandée par le caporal Schoell a été trouvée hier perdue sur la route de Sommesous à la Fère-Champenoise par le soldat Fanet de la 15^e C^{ie} et remise par lui entre les mains de l’adjudant de semaine. Le colonel félicite le soldat Fanet de cet acte de probité.

³⁸² Nom de fantaisie ou surnom.

Marche de retour

– Les 8 jours de café touchés à Luzarche seront distribués à Mailly aux compagnies renfermées dans des sacs plombés et emportées sur les voitures.

– La troupe du théâtre de Mailly ayant fourni les preuves irrécusables de son entrain et de sa vitalité, le général décide qu'elle continuera à donner pendant les haltes du retour la brillante série de ses représentations. Les locaux et les facilités nécessaires lui seront donnés dans les localités où le régiment séjournera.

**Programme de la matinée donnée par le 39^{ème} Rég. d'Inf.
14 sept.^{re} 1903**

Conservé parmi les *Papiers personnels (DB)* de J.R.B. au Département des Manuscrits de la BNF.

Orchestre : Poète et [?]

Monsieur Tranquille
Comédie en 1 acte

M^r Tranquille
Le Commissaire
Ratier

Martin du Gard
De Jouvenel
Fanet

La scène se passe dans le bureau du commissaire de police.

Régnier
Klincksieck
Cl Lanctuit

Dans son répertoire
Imitations
Ronde d'amour
La légende du petit navire

L'enfant
Orchestre
Pollen

Dans son répertoire
Saison et Dalla
Dans son répertoire

L'Echelle
Comédie en 1 acte

Le Duc de Lestocade
La Banquier Dastelle

Siegfried
De Jouvenel

Le 1^{er} Commis
Jean
Le Mendiant
La Bonne
Le Groom

De Beauplan
Le Senne
Fauvage
Groult
Trouard-Riolle

Les Folies dramatiques

Vaudeville en cinq actes de Dumanoir et Clairville³⁸³.

Cette pièce est conservée parmi les *Papiers personnels* de Jean-Richard Bloch. L'« exemplaire de Mailly³⁸⁴ » fut annoté par lui, visiblement soucieux de bien travailler son rôle. C'est une version de l'original à la fois abrégée (écourtée de deux actes, le 3^e et le 5^e) et adaptée aux circonstances comme aux besoins du public³⁸⁵. Aux circonstances : le nom de Pithiviers où l'histoire est censée se passer y est remplacé par celui de Mailly, Montargis par Troyes, le Loiret par la Champagne. Quant aux « besoins » du public, il suffira d'indiquer un détail qui en dit long : dans un dialogue où il revient une demi-douzaine de fois de suite, le chiffre 32 est remplacé par le 69 ...³⁸⁶.

« Toujours 69 ! », s'écrie un personnage, ce qui provoque cette réponse : « Que voulez-vous, père Giraumont ... C'est mon numéro ... c'est mon symbole ... c'est toute ma vie. »

L'argument de la pièce : Grosmenu, un restaurateur parisien enrichi, amateur de théâtre et, surtout, d'actrices, sot et ridicule à souhait, fait venir dans sa propriété, un château entouré d'un parc, des comédiens ambulants qui vont y jouer (théâtre dans le théâtre qui occupera tout l'acte II) une tragédie de type « classique », intitulée *Caracalla*, mais sur le mode parodique.

Distribution de la pièce³⁸⁷ :

Grosmenu

Fleury

³⁸³ Représenté pour la première fois à Paris, le 2 mars 1853. Éd. Calmann Lévy, s. d.

³⁸⁴ Dans le coin droite en haut de la première page, écrit au crayon : Bloch.

³⁸⁵ On ignore à quelle date la représentation a eu lieu.

³⁸⁶ Position érotique tête-bêche dont le *Dictionnaire des mots tabous* du Dr Pierre Hermann (Coll. Marabout, Belgique, s. d.) note : « Cette dénomination d'origine française est devenue internationale. »

³⁸⁷ (F) indique un rôle de femme.

Griole	du Gard [sic]
Gimblette	Roussel (F)
Giraumont, aubergiste	de Jouvenel
Un Monsieur	Blondel
Sainte-Rose	Siegfried
Choufleury	Michelet
Comédiens ambulants	
Frisotin	Fanet
Tromboline	Bloch (F)
Une jeune dame	Flavigny (F)

Dans cette version de Mailly, le directeur du théâtre ambulant Griole, joué par Roger Martin du Gard tenait le rôle de Caracalla, Bloch-Tromboline celui de Livia.

L'exemplaire annoté montre le sérieux que l'on mettait dans la préparation de ces divertissements plus que légers.

Jean-Richard note par exemple en marge de sa première entrée en scène : « Jeu très exalté de petite boulotte gaie. S'agiter beaucoup. Courir à droite, à gauche, faire des niches. » Ayant à déclamer une tirade (« *Nourris dans le sérail ...* »), il s'adresse cette recommandation, quitte à la barrer ensuite : « Accent à la Sarah³⁸⁸ »

De même, quand il a à prononcer la phrase : *Si nous cherchions la cuisine ?* – il note : « Allez renifler aux portes. Sortir cuiller de sa poche. »

Tromboline étant en train de chanter *Ah ! ... si je l'aime, hélas ! ...* : « (grand cri, mains jointes éperdument) ».

A propos d'un enlèvement d'actrice, Sainte-Rose disant :

C'est ainsi que finissent toutes les ingénues ... C'est un emploi léger, qui demande des actrices légères ... et le démon de la séduction est si adroit, quand il a un petit coupé et quelques bank-notes ! ...

Tromboline réplique : *Je vous prie de ne pas confondre les véritables actrices avec les créatures dont vous me parlez ... J'ai joué les ingénues aussi, moi. [« Jouer cette phrase à l'oie blanche. La 2^e très naturelle. »] Est-ce qu'on m'a jamais enlevé ? [« avec les p ... »]*³⁸⁹

Tromboline, faisant allusion à l'actrice enlevée qui s'appelle Bouton d'Or (encore un nom suggestif) : *Il est incroyable qu'une troupe qui me*

³⁸⁸ Ce qui explique cette note marginale à un autre endroit : « Contraste avec la gravité Bernhardienne du rôle de Livia. »

³⁸⁹ Ceci est, évidemment, ajouté au texte.

possède, cherche des Bouton d'Or pour ses rôles ! – cette indication : « (soulever sa poitrine) ».

CHOUFLEURY : *Est-ce que tu voudrais jouer les Bouton d'Or, ma biche ?*

TROMBOLINE : *J'ai bien joué [à Quimper, Buridan et le Soldat laboureur !]³⁹⁰ l'art. 330³⁹¹ à Château-Thierry.*

SAINTE ROSE : *Avec des moustaches ?*

TROMBOLINE, fièrement : *Avec.* [« (faire le geste de se les friser) »]

Sainte-Rose disant avec enthousiasme :

Ah ! les comédiens, les coulisses, le théâtre !

Tromboline s'écrie : *Les bouquets ! les couronnes ! les triomphes !* suivi de l'indication « se jeter dans les bras de S^{te} Rose ».

Grosmenu arrivant au château (Acte I, Scène 8) et admirant « les beaux physiques » :

CHOUFLEURY aux autres : *Il nous admire ! ... développons nos torsos.*

SAINTE-ROSE : *Développons.*

TROMBOLINE : *Développons.* [« elle se frotte à Grosmenu »]

Lorsque, dans l'entracte, on annonce que le sieur Griolet (joué par le fort corpulent Martin du Gard) va remplacer « un grand acteur enlevé par une comtesse polonaise », Grosmenu fait remarquer : *Ce jeune homme a du chic ... et je crois que vous en serez contents ... Ce n'est peut-être pas tout à fait mademoiselle Rachel ... mais il a quelque chose de la diction de Talma, surtout quand il joue la pantomime.*

Acte II

Caracalla / Tragédie

Personnages

CARACALLA, empereur romain :	Griolet	du Gard
GETA, son frère :	Choufleury	Michelet
MACRIN, préfet de police	Sainte-Rose	Siegfried
LIVIA, amante de Géta et		
filles de Mocrin	Gimblette	Bloch ³⁹²
UN SOLDAT ROMAIN	Mme Tromboline	Despois

³⁹⁰ Le passage entre crochets, biffé.

³⁹¹ L'article 330, de Georges Courteline (1900), l'article en question punissant le délit d'outrage public à la pudeur.

³⁹² Ce n'est donc pas Roussel qui tient cette fois le rôle.

Scène I

Monologue de Livia [« ouvrir les é fermés »]

Fin du monologue [« Très vite »]

Face-à-face de Géta et

de Livia : [« il la saisit violemment par les 2 bras »].

Cette « tragédie » est évidemment une bouffonnerie. Géta qui fait « une idole » de Caracalla, lorsqu'il apprend que Livia est « l'objet d'impudiques amours » de son frère, désespéré, s'apprête à tuer son amante pour ensuite se tuer :

*Pour sauver ta vertu, lorsque je m'évertue,
Abattu, combattu, veux-tu que je te tue ?*

LIVIA³⁹³

*Pas encore ... Essayons de quelque autre moyen³⁹⁴,
Moins sûr, mais plus adroit.*

Scène III

LIVIA, seule

Je n'ai plus d'espérance ! ...³⁹⁵

Mais qu'entends-je ? et qui donc en reculant s'avance ?

Grands dieux ! Caracalla, suivi de ses licteurs³⁹⁶ !

Pendant qu'elle parle à Caracalla : « Posture de la pudeur alarmée », puis, plus tard, « pleurant » :

*Si Macrin t'entendait me parler des Romains,
Il serait comme un crin, ce Macrin que tu crains !
Tu me parles de Rome ! ... oh ! oui, je suis romaine,
Et je jure haine à Rome, oui, je jure à Rome haine !*

Dans la grande scène finale du duo Martin du Gard – Bloch, on voit Géta « au garde à vous », cependant que Livia implore Caracalla : *De grâce ! ... écoutez-moi !*

³⁹³ Note de Jean-Richard : « Décidée ».

³⁹⁴ « Bras croisés, attitude méditative ».

³⁹⁵ « Ouvrir les deux bras tout grands. Torse tendu, yeux au ciel. »

³⁹⁶ S'enfuir à gauche les bras levés. Faire demi-tour, toujours les bras en l'air et écouter ainsi. »

CARACALLA

*Je ne veux rien entendre,
Et tu m'appartiendras !*

GETA, le repoussant

Eh bien ! viens donc la prendre !
(Il la poignarde à plusieurs reprises).

LIVIA

Ah !

CARACALLA

Morte !

Caracalla poignardant Géta, on entend, indique Jean-Richard, un « coup de revolver », Macrin surgit « sorti du tombeau » pour poignarder Caracalla qui clame en agonisant :

*Ah ! quel coup je reçois ! ... le traître ! par derrière,
Il m'a percé le sein ! ... Déjà ma voix s'altère ...
Je ne puis dire un mot, c'est l'instant de parler.
Etc.*

A la fin, Macrin se poignarde, le soldat, « resté jusque-là impassible », se tue à son tour, la note de Jean-Richard précisant : « De Coppet sort du trou du souffleur et se tue ». C'est la fin de la tragédie.

Grosmenu commente le spectacle « avec enthousiasme ».

Rappelons enfin que l'Acte IV s'intitulait *Les influences de la fatalité*, ayant pour sous-titre « Sur une famille divisée par le malheur, Drame moderne et humanitaire. »

Jean-Richard n'y a pas joué. A la fin, sur son exemplaire, il a noté : « Faisons le tour », puis, entre parenthèse : « Ils sortent ».

Glossaire de la vie et de l'instruction militaires

Les entrées du *Glossaire*, sauf indication contraire, renvoient au *Dictionnaire militaire* de Charles Malo.

Ampoule. « Les hommes susceptibles de se blesser doivent, d'après les prescriptions du service intérieur, graisser leurs pieds avec du suif ; si les ampoules sont survenues, il faut les traverser au moyen d'une aiguille, d'un fil graissé, laisser le fil dans l'ampoule et graisser ensuite avec du suif. Le suif sera remplacé avec avantage [...] par un corps gras antiseptique, tel que la vaseline boriquée. »

Cadres. Le mot *cadres* « désigne avant tout un ensemble de militaires pourvus de grades et qui *encadrent* une troupe. » « L'organisation et la constitution des cadres sont de la plus haute importance. Ce sont les cadres qui, en temps de paix, instruisent les hommes, les forment au service, les préparent à la guerre. » Dans l'infanterie, un état-major de régiment comprend 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 1 major, 1 médecin-major de 1^{re} classe, 6 officiers subalternes ou assimilés, 1 chef de musique. »

Caporal. Dans l'infanterie, le caporal est « le grade le moins élevé de l'échelle hiérarchique, le premier que l'on rencontre au-dessus de la condition du soldat. Mais, pour être le plus modeste, le grade de caporal n'en est pas moins celui qui nécessite peut-être le plus de tact et de fermeté ; vivant, en effet, de la même vie que le simple soldat, côte à côte avec lui à chaque moment du service journalier, logeant et mangeant dans la même chambre, le caporal doit être, plus qu'aucun autre gradé, à la fois chef et camarade. »

Chambrée. « La police de la chambrée est faite par le caporal [...] Il veille à ce que le bon ordre ne soit pas troublé, fait coucher les hommes ivres, empêche de fumer au lit, de battre les habits dans les chambres, de se servir des draps ou des couvertures pour s'essuyer, de se coucher avec ses chaussures, de placer aucun effet entre la paille et le matelas. »

Chants militaires. Si le chant est particulièrement recommandé dans les marches où il apporte « un soulagement à la fatigue de la route », l'autorité militaire en déplore, du moins publiquement, le caractère licencieux : « Malheureusement, le choix de ces chansons laisse souvent à désirer au

point de vue du goût et de la décence, et, malgré les conseils des chefs, les hommes semblent préférer les refrains grivois et même orduriers aux chants patriotiques dont il a été publié quelques recueils. On peut espérer que sous ce rapport l'éducation des hommes ne pourra que gagner au contact des classes d'un niveau social plus élevé, que la loi du recrutement appelle annuellement sous les drapeaux. » Vœu pieux que les jeunes gens bien nés du Peloton des dispensés se sont aussitôt chargés de démentir en préparant leur « revue »³⁹⁷.

Dans son n° du 16 mai 1903, *La Patrie* fait l'éloge des « Chansons en pantalon rouge », dont les paroles sont dues à un certain Lucius, la musique à Daniel Lebeuf, « directeur-fondateur de la Société de Propagande musicale » : ce recueil, « écrit en vers irréprochables, sans un mot choquant, est animé d'un souffle patriotique d'où se dégage un sentiment très net du devoir ».

Charge du fantassin. La charge est « l'ensemble des effets, armes, munitions, vivres et outils de toute nature que le soldat est obligé de porter sur lui pour pouvoir faire face à toutes les exigences du service en campagne. » Le poids total du sac complet, modèle adopté depuis 1893, ne doit pas dépasser 1^k 700. Pour la charge, en se référant à une décision ministérielle du 6 juin 1890, le *DM* distingue, dans le cas des régiments de ligne, pour le chargement du fantassin en campagne : 1° ce que l'homme aura sur lui (effets d'habillement, coiffure, « petit équipement » comme brodequins, linge, etc.) ; 2° la charge des épaules, « grand équipement » : bretelle du fusil, havresac et petit équipement, armement, campement, outils, vivres ; 3° la charge des hanches (cartouchières, épée-baïonnette et fourreau ... « Il en résulte que l'homme doit porter une charge variant entre 28 et 29 kilogrammes dont le 1/6 sur lui, les 2/3 supportés par les épaules et le 1/6 par les hanches. Le nouveau modèle d'équipement (ceinturon avec 3 cartouchières) [...] permet, à l'aide d'une bretelle de suspension, de faire supporter une partie du poids incombant aux hanches par les épaules. »

Demi-tour. « Le demi-tour est le mouvement qui permet de faire face en arrière. Il s'exécute à droite, de pied ferme ou en marchant. Le demi-tour sur place s'exécute en deux mouvements. Le premier consiste à faire un demi-à-droite sur le talon gauche et à placer le pied droit en équerre, le milieu du pied vis-à-vis et à environ 10 centimètres du talon gauche ; le second mouvement, à tourner sur les deux talons, en élevant un peu la pointe

³⁹⁷ Cf. *supra*, N° 130, n. 331, p. 125-126.

des pieds, les jarrets tendus, et à faire face en arrière, en rapportant ensuite le talon droit à côté du gauche. Pour le demi-tour en marchant [...] »

Extinction des feux. On appelle ainsi « le signal, donné (ordinairement à 10 heures du soir) au moyen de tambour ou d'une sonnerie de clairon ou de trompette, pour avertir les hommes que toute lumière doit être éteinte dans les chambres, sauf dans celles des sous-officiers. »

Faiblesse de constitution. « La faiblesse de constitution, suivant ses degrés, motive l'exemption, l'ajournement ou l'envoi dans le service auxiliaire, mais seulement après le troisième examen devant le conseil de révision (*Instruction du 13 mars 1894*). Il est très difficile de la définir. L'instruction du 27 février 1877 la décrivait ainsi : taille trop élevée, disproportionnée avec la largeur du corps, cou allongé et mince ; poitrine étroite, enfoncée ou aplatie ; ventre déprimé. » Vu le nombre de cas discutables, « on a cherché à caractériser la faiblesse de constitution [...] par des données mathématiques, telles que le périmètre thoracique et le poids [...] considéré dans ses rapports avec la taille. » Ces données pouvant être également discutées, on a préféré finalement se remettre « à l'expérience pratique des médecins militaires ».

Habitant. « Toutes les fois que les troupes doivent être logées, l'autorité militaire informe du jour de leur arrivée les municipalités, qui doivent préparer les billets de logement nécessaires de manière à les pouvoir délivrer sur la présentation des ordres de route. »

Képi. Coiffure commune, à quelques exceptions près, à tous les corps de troupe. On distingue un képi de 2^e et un képi de 1^{re} tenue. « Pour les régiments de ligne, la couleur du bandeau et du passepoil est le bleu, celle du turban et du calot, du numéro et de l'attribut : garance. Le képi de 1^{re} tenue comporte sur le devant un gousset revêtu d'une cocarde tricolore, servant à supporter un pompon ou un plumet selon le cas. Le pompon des hommes de troupe est en chardon de laine, sphérique, de la couleur distinctive du bataillon : bleu pour le 1^{er} bataillon ; écarlate pour le 2^e ; jonquille pour le 3^e ; vert pour le 4^e ; tricolore pour le petit-état-major et la section hors rang. »

Manoeuvre. « Une manoeuvre, au sens général du mot, est une disposition tactique ayant pour but, au moyen de marches judicieuses ou de mouvements appropriés aux circonstances, d'amener dans un combat, au point donné et au moment voulu, une troupe destinée à produire un résultat cherché sur le cours des opérations. [...] On peut dire que la manoeuvre est la

quintessence de l'art militaire. Napoléon I^{er} a toujours été un maître sous ce rapport et toutes les batailles qu'il a livrées sont des modèles à méditer. »

Marqueur. « Homme employé à signaler les résultats du tir en même temps qu'à bonder [= obturer une ouverture, *TLF*] les trous produits dans les cibles par le passage des balles. Les marqueurs, au nombre de deux par cible [...] sont surveillés par un sous-officier qui prend place au milieu d'eux, s'assurant qu'ils connaissent leur rôle. »

Paquetage. « On donne ce nom, dans l'infanterie, à la manière de placer et d'ajuster dans ou sur le havresac, les différents effets d'habillement, de linge et chaussure ainsi que les vivres et les outils portatifs que l'homme est tenu d'avoir, soit dans les exercices, manoeuvres ou revues, soit en campagne. C'est dans la tenue de campagne que le paquetage est le plus complet.

Il comprend à l'intérieur du sac les effets suivants : une chemise, une culotte de coton, un mouchoir, une paire de guêtres de toile, les brosses à soulier et à habits, une trousse garnie, une paire de souliers, des sous-pieds de rechange, un nécessaire d'armes, un morceau de savon, une boîte à graisse et une brosse à fusil, le livret individuel, les biscuits, les petits vivres dans leur sachet ; à l'extérieur, il se compose de la veste ou de la capote roulée sur la partie supérieure ; de la petite gamelle placée au-dessus de ce vêtement, sur le sac à distribution ; des effets de campement, grande gamelle, seau en toile, marmite ou moulin à café, placés sur la patelette du sac ; de la boîte de conserve qui se met au-dessus du passant du sac, entre la petite gamelle et les objets de campement ; enfin des outils portatifs qui sont arrimés : la hache, la pioche et la pic.

Pas. Le pas de l'infanterie a subi de nombreuses variations dans sa longueur et surtout sa vitesse. La première était fixée du temps de Bloch à 75 cm et à 120 pas par minute. Le pas cadencé dont il parle et qui remplace l'ancien terme de « pas accéléré » (cf. *DM*, art. *Règlement*) est fixé à 125, le pas de charge à 140, le pas de gymnastique (longueur de 80 cm) à 170-180 pas par minute. Ce dernier « permet donc de franchir 1 km en moins de 7 minutes ».

Pointage (Ligne de mir, Mire) Le pointage consiste à diriger la ligne de mire du fusil sur une cible, la mire étant un appareil servant à diriger vers le but à atteindre le canon de l'arme. « Prendre la ligne de mire, c'est-à-dire placer l'oeil sur le prolongement de cette ligne, est l'opération principale du pointage, celle par laquelle commence l'instruction préparatoire du tireur.

Dans les premiers exercices, les hommes à instruire ne soutiennent pas eux-mêmes l'arme à pointer ». Celle-ci est maintenue immobile sur un support. Lorsque le soldat sait pointer sur appui, on l'exerce à mettre en joue et à pointer l'arme en la maintenant aussi immobile que possible à l'aide de ses deux bras seulement. « On lui apprend enfin les règles de tir qui lui font connaître de quelle ligne de mire il doit se servir pour atteindre un but dont il sait ou a évalué la distance. »

Présentation au drapeau. « Le drapeau étant pour l'armée l'emblème, non seulement de la Patrie, mais encore du devoir militaire, on a pensé avec juste raison que, en dehors des honneurs particuliers qui lui sont dus chaque fois qu'ils sort, il était indispensable de montrer pour la première fois le drapeau de leur régiment aux jeunes soldats dans une cérémonie qui puisse frapper leur imagination. Aussi, dès que les chefs de corps ont jugé que l'instruction militaire des recrues est assez avancée pour leur permettre de comprendre le sens attaché au drapeau comme symbole, ils ordonnent une prise d'armes pour la présentation au drapeau. Devant le régiment réuni et rassemblé la plupart du temps en carré ouvert, de manière que le spectacle soit vu de tous, le drapeau est amené devant le front du régiment. En quelques paroles vibrantes, le chef de corps rappelle la signification de cet emblème, les devoirs qu'il impose à ceux auxquels il est confié, les souvenirs glorieux qu'il représente, les sacrifices que chacun doit être résolu à faire pour lui éviter la moindre souillure ; il fait ensuite rendre au drapeau les honneurs régimentaires. »

Punitions. — Droit de punition. A l'armée, si la discipline doit être ferme, elle doit être aussi « paternelle » et ne s'exercer « qu'à bon escient ». « Il importe donc au chef auquel le règlement donne le redoutable pouvoir de punir, de s'entourer de toutes les garanties possibles d'impartialité, de justice et de connaissance du sujet dans l'exercice de son droit. » Voilà pour les principes qui sont excellents. Leur application, notamment par les sous-officiers, est une autre histoire (Cf. N^{os} 24, 56, 58). Les punitions infligées par leurs supérieurs aux sous-officiers sont la privation de sortir du quartier après l'appel du soir, la consigne au quartier, la réprimande du capitaine, la prison, la réprimande du colonel, la rétrogradation, la cassation. Pour les caporaux : la consigne au quartier, la salle de police, la prison, la cassation. Pour les soldats : les corvées supplémentaires, l'inspection avec la garde, la consigne au quartier, la salle de police, la prison, la cellule, la cellule de correction, le renvoi de la 1^{re} à la 2^e classe.

Raccommodage des effets de troupe. « Le raccommodage et l'entretien des effets doivent être l'objet d'une surveillance assidue [...] Le caporal ou brigadier doit, le samedi avant midi, faire mettre dans le plus grand état de propreté les effets de toute nature ; il veille à ce que le linge soit raccommodé après le blanchissage et à ce que la chaussure soit constamment tenue en bon état ; il enseigne aux recrues [...] la manière d'entretenir leurs armes et leurs effets. »

Rapport. Le rapport « est la réunion quotidienne qui a lieu dans tous les corps de troupe le matin, entre 9 et 10 heures, sous la présidence du chef de corps ou de l'officier qui marche après lui, et dans laquelle les représentants des diverses unités et service rapportent les événements survenus dans les vingt-quatre heures, présentent les demandes diverses du personnel et reçoivent communication des ordres et prescriptions de toute nature. Cette réunion est un acte important de la vie intérieure des corps de troupes ; le Service intérieur la réglemeute minutieusement. » La situation-rapport, établie par chaque commandant de compagnie, dite aussi *le rapport*, donne l'effectif détaillé au point de vue du service, signale les présences et les absences, les punitions, demandes, etc.

Réclamation. Le Service intérieur, après avoir posé en principe que l'inférieur doit à son supérieur une obéissance entière et de tous les instants, ajoute : « la réclamation n'est permise à l'inférieur que quand il a obéi. Les réclamations individuelles sont seules autorisées [...] En règle générale, les réclamations se font par écrit et sont transmises par la voie hiérarchique à l'autorité qui a qualité pour les apprécier ; les autorités intermédiaires revêtent la demande de leur avis motivé, mais ne peuvent la retenir. [...] En ce qui concerne les punitions, les réclamations [...] des hommes de troupe sont portées devant le capitaine, et, en cas de rejet de la part de ce dernier, devant le colonel. Le militaire auquel est infligé une punition doit d'abord s'y soumettre, et c'est seulement quand il a commencé sa punition qu'il a le droit de réclamer. »

Régiment. « Groupe organique fondamental, unité d'armes servant de base », le régiment « est un être moral au premier chef ; sa valeur dépend beaucoup de son esprit particulier [...] Corps de troupe par excellence, le régiment a un drapeau à lui, *son drapeau*, sur lequel sont inscrits en lettres d'or les noms de ses plus beaux faits d'armes, et qui est à la fois l'emblème de la Patrie et celui de l'honneur du corps. »

Rentrée à la caserne. « L'appel du soir a lieu, en tout temps, à 9 heures. Le colonel retire toutes les autorisations lorsqu'il en est fait abus ou que l'intérêt du service l'exige. Il peut modifier l'heure de la rentrée toutes les fois qu'il le trouve nécessaire, sauf à en rendre compte. [...] Après l'appel du soir, les sous-officiers, les caporaux et les soldats qui sortent du quartier ou qui y rentrent, sont tenus de se présenter au sergent de la garde de police, qui les inscrit sur le registre des rentrées et des sorties déposé au poste. » « Le retard à un appel est une faute contre la discipline qui entraîne une punition de salle de police, à moins qu'il ne soit justifié par un cas de force majeure. » (*DM.*, art. *Retard à l'appel*)

Repas des militaires. « En temps de paix, les hommes font deux repas principaux par jour (traditionnellement appelés *la soupe du matin* et *la soupe du soir*, quoique la soupe n'en forma plus nécessairement l'fond, comme autrefois) ; autant que possible, ils doivent avoir pris le café avant le travail du matin. — Le capitaine veille à ce que la préparation et la nature des aliments soient aussi variées que possible. [...] Les soldats doivent prendre leurs repas en commun sous la présidence du caporal, qui use de son autorité pour maintenir l'ordre et la bonne harmonie ; ils ne peuvent y manquer sans la permission du caporal, qui rend compte au sergent de section. [...] En campagne, autant que possible, les soldats doivent manger avant le départ et porter sur eux un repas froid. » La composition d'un « repas de jour » dit de « 1^{re} catégorie » : 50 centilitres de soupe au pain, 250 grammes de viande froide de conserve, 10 grammes de sel. »

Réveil. L'heure du réveil, au son du clairon ou de la trompette, « fixée par le colonel au tableau du service journalier, varie entre 5 heures du matin en été et 7 heures en hiver. A ce signal, le chef de chambrée fait lever les soldats et découvrir les lits. Dès que les soldats sont levés, il faut ouvrir les fenêtres des chambres pour renouveler l'air. »

Revue de détail. Pour les revues de détail les sacs sont mis à terre et ouverts, de manière qu'on puisse aisément vérifier leur contenu. Le livret individuel de chaque homme est placé sur son sac. [...] Si la revue se passe dans les chambres, les hommes restent au pied de leur lit ; les effets sont disposés sur le lit. » (*DM.*, art. *Revues*) Les revues sont la terreur du soldat et le lieu d'élection de l'arbitraire. Cf. à ce propos le témoignage du N^o 59.

Revue (de troupes). Il y a deux sortes de revues : les simples inspections des troupes par leurs chefs, d'un caractère purement technique ; des revues

entourées d'un certain appareil, instituées soit en l'honneur des officiers généraux ou des grands personnages de l'Etat, soit à l'occasion des fêtes commémoratives ou de la Fête nationale du 14 juillet.

Salut militaire. « Le salut pour les militaires de tout grade et de toute arme, à pied ou à cheval, consiste à porter la main droite ouverte au côté droit de la visière de la coiffure (quelle qu'elle soit), la main dans le prolongement de l'avant-bras, les doigts étendus et joints, le pouce réuni aux autres doigts, la paume de la main en avant, le bras sensiblement horizontal et dans l'alignement des épaules, en regardant la personne qu'on salue. L'attitude du salut est prise ou quittée d'un geste vif et décidé, mais sans brusquerie ni raideur. »

Tenue. « La régularité de la tenue pour tous et en toutes circonstances, que les militaires soient réunis en troupe ou isolés, qu'ils soient dans le service ou en dehors du service, a une importance capitale, en démontrant que les esprits sont façonnés à l'obéissance et que chacun a le respect de soi-même et des règlements. Elle doit être l'objet de la surveillance incessante de la part des commandants d'armes, des chefs de corps et de tous les subordonnés. »

Terrain de manoeuvre. « Dans un sens plus étroit, le terrain de manoeuvre est un terrain à proximité de la caserne, où les troupes peuvent venir faire l'instruction dite à rangs serrés [...]. Les vrais terrains de manoeuvre sont ceux que [la troupe] trouvera à 2 ou 3 kilomètres autour de sa garnison, qui seront suffisamment accidentés, et offriront quelques cheminements utilisables pour des exercices de combat. »

Thème de manoeuvre. « Hypothèse formulée en vue de faire manoeuvrer, à simple ou double action, des troupes sur un terrain donné, que cette hypothèse soit conçue ou non à l'avance. — Un thème de manoeuvre doit définir sommairement la situation générale sur le théâtre d'opérations choisi. Il doit donner des renseignements sur la situation de l'ennemi, en ayant soin toutefois que ces renseignements soient vraisemblables, c'est-à-dire ne soient pas plus complets que ceux qu'il est possible de se procurer à la guerre. Le thème de manoeuvre pourra revêtir la forme d'un ordre donné à la troupe que l'on veut faire manoeuvrer ; il faut qu'il soit simple et qu'il précise aussi nettement que possible la mission donnée à l'unité qui manoeuvre. Le devoir du commandant est de faire communiquer à tous les subordonnés sous ses ordres, le thème de la manoeuvre à laquelle ils vont participer. C'est avec juste raison que le règlement formule cette prescrip-

tion, car le Français ne se montre attentif et appliqué que quand il sait bien ce qu'il aura à faire et connaît le but à atteindre. D'autre part, les subordonnés plus au courant de la manoeuvre, comprennent mieux les intentions du chef. »

Théorie. « Ce mot désigne, d'une façon générale, l'exposé des principes et des règles applicables aux exercices et manoeuvres des différentes armes : il est donc, en somme, synonyme de Règlement d'exercices et de manoeuvres. Mais, dans le langage courant, les militaires comprennent sous le nom générique de *théorie*, non seulement les règlements, mais encore les instructions diverses qui leur sont faites dans les chambres comme sur le terrain. Ainsi disent-ils : *étudier ou apprendre sa théorie, aller à la théorie*. On appelle *théorie pratique*, une application de la théorie sur le terrain. »

Théorie dans les chambres : « Séance d'instruction théorique faite habituellement dans les chambres. » Ces théories « ne durent jamais plus de trois quarts d'heure sur le même sujet et sont faites de manière à ne pas fatiguer l'attention du jeune soldat. Elles ont pour but non seulement de concourir à l'instruction professionnelle des recrues, mais encore de développer leurs facultés morales. »

Tir d'instruction. On appelle ainsi le tir « qui a pour objet d'exercer le soldat à tirer avec précision sur une cible immobile et bien visible, placée à une distance exactement connue. – Chaque soldat d'infanterie doit exécuter annuellement, aux distances de 100, 200, 300 et 400 mètres, sept tirs d'instruction dirigés sur des cibles circulaires dont le diamètre est égal au $1/200^e$ de la distance de tir. Ces tirs se font en tenue d'exercice, avec le sac vide, et autant que possible par un temps calme ; trois sont effectués dans la position debout, trois dans la position à genou et un dans la position couchée. Le soldat n'est admis à l'exécution des tirs d'application que si, dans les cinq derniers tirs d'instruction, il a obtenu au moins vingt-cinq points. » Les *tirs d'application* sont des tirs de combat sur des cibles ayant l'aspect des objectifs tels qu'ils se présentent à la guerre.

Tir réduit : « faire tirer, avec l'arme de guerre, des cartouches dont la charge réduite imprime une faible vitesse à une balle dont le poids a été également réduit. [...] Des stands spéciaux, établis dans les cours des casernes ou sur les champs de manoeuvre, permettent de tirer aux distances de 15 et de 30 mètres, sans danger pour les personnes ni pour les propriétés. [...] Le tir réduit permet de s'assurer que le soldat sait pointer correctement et qu'il parvient à maintenir l'arme pointée au moment où il fait partir le coup ; il l'habitue, dans une certaine mesure, au bruit de la détonation, mais il ne le prépare pas à subir [...] l'action produite par le recul ».

INDEX

Cet index ne se rapporte pas à la bibliographie. Le nom de Jean-Richard Bloch n'est recueilli que lorsqu'il figure dans un texte cité.

A

- A Rebours* • 137
 Abraham, Pierre • V; VII; 2; 3; 5; 6;
 16; 17; 18; 20; 48; 49; 65; 86; 88;
 100; 106; 110; 148
Adèle est grosse • 138; 150
Ainsi parla Zarathoustra • 46
 Albert, Henri • 46
 Albertini, Jean • 6
Allez Messieurs! de T. Bernard • IX;
 115; 118; 119; 149
 Amade, Albert d' • 148
Amours du chevalier de Faublas (les) •
 137
 André, général et ministre • 56
 Angremy, Annic • XIV
 Anna • 24
Anna Karénine • 18; 65
Astronomie populaire, de Flammarion
 • 38
Atala • 76
 Auguste, lieutenant • 136
 Auguste (oncle) • 28

B

- Bach, Johann Sebastian • 131
 Baize, dispensé • 145
 Balzac, Honoré de • 104; 105; 111;
 147
 Barbe ou Barberousse (= Marcel Co-
 hen) • 2; 81
 Barrès, Maurice • 76
 Baudoin, médecin • 60
 Beauchamp, soldat • 8
 Beaulieu, dispensé • 90
 Beauplan, Robert de, dispensé • IX;
 44; 77; 96; 146; 149; 150; 151; 154
 Beethoven, Ludwig van • 20; 22; 131
 Bellanger, Claude • 77

- Bellefond, colonel de • IV; 1
 Bergson, Henri • 11; 45; 48
 Bernard, Tristan • IX, 112; 115; 118;
 119; 149
 Bernheim, Salomon • 6; 23
Billet de Logement (le), de Jeanne-Paul
 Ferrier • 27
 Bloch, Abraham • 5
 Bloch, Désirée • 17
 Bloch, Jean-Richard • 2; 17; 149; 150;
 155; 156; 157; 158
 Bloch, Marcel • 5; 12; 17; 18; 28; 30;
 31; 54; 55; 106; 112; 113; 114; 116;
 122; 129; 131; 139; 140; 141; 142;
 143
 Bloch, Mme Richard • 137
 Bloch, Richard • IV; 1; 6; 17; 19; 20;
 52; 100; 107; 140
 Boëlle, colonel • XIV; 1; 3; 4; 9; 14;
 22; 29; 32; 36; 42; 53; 60; 68; 74;
 89; 90; 92; 115; 125; 126; 135; 138;
 139; 151
 Bonnet, Amédée (capitaine) • 56
 Bouilhet, Louis • 38
Bouvard et Pécuchet • 21
 Bousicaux, Alain • 6
 Brionne, Armand de • 74
 Brugère, généralissime • 115; 118; 119
 Bruinen, chanteur • 57
 Brunon, officier • 1; 4
 Brunot, Ferdinand • 147
 Brunswick, Léon • 19

C

- Cahen (Les) • 3; 7; 10; 12; 18; 22; 24;
 30; 34; 37; 40; 61; 75; 81; 82; 103;
 106
 Cahen, Benjamin • 3

Cahen, Georgette • 3; 16; 32; 75; 76; 82; 95; 104
 Cahen, Mélanie • IV; 2; 3; 6; 10; 11; 16; 21; 22; 24; 35; 45; 46; 54; 65; 66; 73; 75; 76; 77; 78; 81; 82; 99; 104; 105
 Cahen, René • 3; 10; 11; 37; 54; 66; 76; 95; 99; 104; 105
 Cahen, Robert • 3; 24; 27; 56; 66; 73; 74; 84; 99; 104; 125
Capitaine Fracasse (Le) • 138
Cellule et les Protozoaires (la), de Yves Delage • 45
César Birotteau • 105; 106; 147
 Chopin, Frédéric • 147
 Cioranescu, Alexandre • 6
 Clairville, Louis-François Nicolaie, dit • IX; 154
Claudine à Mailly • IX; 138; 150
Cocarde tricolore (la) des frères Cogniard • 35
 Cohen, Marcel • III; IV; 1; 2; 6; 9; 10; 17; 19; 20; 22; 24; 25; 28; 30; 31; 34; 37; 39; 41; 44; 46; 47; 52; 57; 64; 65; 81; 83; 86; 91; 103; 106; 108; 111; 129; 131; 138; 145; 146; 147
Colonel Ramollot (le) de Ch.Leroy • 74
 Comte, Auguste • 147
 Cône (Marcel Cohen) • 17; 18
Consigne est de ronfler (La) • IX
Contes de Perrault • 76
Contrat social (le) • 76
 Coppet, Marcel de, dispensé • V; IX; 2; 136; 158
 Cordier, sergent • 67
 Cornéille, Pierre • 38
 Corsin, lieutenant-colonel • 68
 Courteline (Georges Moinaux, dit G.) • V; 74; 110; 156
Cousine Bette (La) • 111
 Cuit, caporal • 8; 66

D

D'Annunzio, Gabriele • 111; 137
 Dagnan, Jean, dispensé • 95; 146
Débâcle (La) • 88

Debâtisse, général • 73; 115; 116; 120
 Decréqui • 82
 Delage, Yves • 45
 Delécluze, médecin-major • 60
 Delibes, Léo • 56
 Delzenne • 48
 Descaves, Lucien • V
 Desmarais, caporal • 3; 8; 23
 Despois • 150; 156
 Desservais, élève-clairon • 8
 Desveaux, commerçant • 107
Devenir ! de Roger Martin du Gard • 22
 Diette, dispensé • 55; 67; 108
 Donnay, Maurice • 122
Données immédiates de la conscience (Les) de Henri Bergson • 48
 Doucet, sergent • 32; 99; 101; 102
Drames philosophiques de Renan • 124
 Dreyfus • 16; 18
 Dreyfus, Mme • 11; 16; 18
 Dreyfus, les jeunes • 74; 75
Du Sang, de la Volupté et de la Mort de Maurice Barrès • 76
 Dubois, capitaine • 15; 32; 34; 36; 37; 57; 63; 126
 Dubois, Jean • 125
 Dumanoir, François Pinel • IX; 154
 Dumur, Louis • 124
 Durkheim, Émile • 147

E

Education sentimentale (L') • 79
Employés (Les) de Balzac • 147
Enfant de volupté (L') de D'Annunzio • 111
 Epicure • 52
 Erlanger, Camille • 56; 57
 Esnault, Gaston • XIII; 3; 43; 49; 61; 67; 68; 71; 90
 Euvrard, commandant • 100

F

Fanet, dispensé • 149; 150; 152; 153; 155

Fanny de Feydeau • 137
 Faure-Biguet, général • 1
 Faust de Goethe • 65; 147
 Fauvage, dispensé • 61; 149; 150; 154
 Femme de trente ans (La) • 147
 Feydeau, Georges • 137
 Flammarion, Camille • 38
 Flaubert, Gustave • 38
 Flavigny, dispensé • 155
 Fleury, Michel, dispensé • 142; 145; 149; 150; 154
 Folies dramatiques (Les) de Dumanoir et Clairville • IX; 154
 France, Anatole • IV; V; 95
 Franck, dispensé • 4; 108; 129; 130; 138
 Franck, César • 64; 99
 Frappa, dispensé • IX; 92; 103; 147
 Fustel de Coulanges, Numa Denis • 127

G

Gaietés de l'escadron (Les) de Courteline • V; 74
 Garguilo, René • V
 Gautier, dispensé, fils d'Armand • 9; 17; 22; 24; 25; 30; 31; 34; 44; 72; 74; 93; 97; 107
 Gautier, Armand • 10; 17
 Gazier, Augustin • 6
 Girard, dispensé • 147; 150
 Godchot, Paul • 46; 104
 Godechot, Jacques • 77
 Goethe, Johann Wolfgang von • 11; 17
 Gosselin, dispensé • 147
 Grialou, Léon (lieutenant) • 26; 28; 29; 32; 33; 41; 67; 68; 70; 71; 75; 78; 81; 86; 102
 Groult, dispensé • 90; 106; 147; 150; 154
 Gruyer, Paul • 84
 Guerre et la Paix (La) • 61; 62
 Guiral, Pierre • 77
 Gyp (Sybille de Mirabeau, dite) • 87

H

Hamel, caporal • 67; 68; 69; 70; 102
 Hartmann, dispensé • 59

Hegel, Friedrich • 147
 Heine, Heinrich • 17
 Hélaïd, capitaine • 152
 Hermann, Pierre • 154
 Hermier • 95
 Herr, Lucien • 147
 Hinstin • 74
 Hirtz • 9; 25
 Histoire contemporaine d'Anatole France • IV
 Houdon, Jean Antoine • 38
 Huysmans (Georges Charles, dit Joris-Karl) • 10; 137

I

Ibsen, Henrik • 18
 Intermédiaire du chercheur et du curieux (L') • 25
 Intrus (L') de D'Annunzio • 111
 Isidore Carlet de J.-R. Bloch • 147

J

Jacobey (?), général • 10; 22; 31; 44; 97; 142
 Jacques • 9
 Jaubert, dispensé • 9; 17; 24; 36
 Jauffret, Jean-Charles • IV
 Jean Barois • 2
 Joanne, Paul • 84; 107
 Jozs, Virgile • 124
 Joubanot, caporal • 63
 Jouët, Gaston, dispensé • 49; 55; 136; 140; 141
 Journal de R. Martin du Gard • 1; 2; 44; 109; 115; 136; 142
 Journalisme en vingt leçons (Le) de R. de Jouvenel • 77
 Jouvenel, Robert de, dispensé • IX; 77; 92; 96; 104; 110; 145; 149; 150; 153; 155
 Juif polonais (Le), opéra de C. Erlanger • 56; 57

K

Kant, Emmanuel • 37

Kindberg (?) • 34
 Klincksieck, Georges • 22; 90; 96;
 150; 153
 Kudberg (?) • 24

L

La Chapelle, de (aide-major) • 4; 38;
 46; 60; 89; 90; 94
 La Fontaine, Jean de • 6
 Labiche, Eugène • 113
 Lacharrière, dispensé • IX; 151
 Laffon de Ladébat, E., général • XI;
 56; 97; 115; 116
 Lagane, René • 125
Lakmé de L. Delibes • 10
 Lancuit, dispensé • 150 ; 153
 Laplanche, caporal • 8; 15
 Larroumet, Gustave • 6
 Le Bargy, Auguste • 16
 Le Dantec, Félix • 80
 Ledrieu • 82 ; 91
 Le Savonneux, soldat • 49
 Le Senne, dispensé • 44; 45; 46; 47;
 96; 104; 154
 Lebray, dispensé • 34
 Lecardonnel, sergent • 34; 63
 Lemaître, dispensé • 147
 Lerond, Alain • 125
 Leroy, Charles • 74
 Lévi, Sylvain • 17; 147
 Lévy, Justine • 3
 Lévy, Louis • 17
 Lévy, Mme • 137
 Lévy-Bruhl, Henri • 64; 65
 Lévy-Bruhl, Lucien • 64; 147
 Liégault, dispensé • 55
 Lorin, Robert • 108; 129; 130; 134;
 137
 Louÿs, Pierre • 87
Lys dans la Vallée (Le) • 111

M

M. Bergeret à Paris d'Anatole France
 • IV
 Mac Anliiff, Léon, Dr • III; X

Macaulay (Thomas Babington, baron)
 • 87
Mademoiselle Fifi • 45
Maison Nucingen (La) • 104; 147
 Malo, Charles • III; XIV; 119; 133;
 159
 Manoury, caporal • 63
Maquignon (Le) de V. Jozs et L. Du-
 mur • 124
 Martelle, commandant • 138; 139
 Martin, sous-lieutenant • 113; 115; 139
 Martin du Gard, Roger • V; IX; 1; 2; 6;
 9; 22; 44; 55; 59; 67; 108; 109; 110;
 115; 121; 136; 142; 146; 149; 151;
 153; 155; 156; 157
 Massenot, Jules • 57
 Massignon, Louis • IX; XIII; 9; 10; 15;
 16; 18; 20; 22; 24; 25; 28; 31; 34; 37;
 39; 44; 51; 52; 57; 64; 65; 67; 69; 73;
 75; 76; 78; 80; 81; 82; 83; 90; 91; 92;
 93; 94; 95; 98; 99; 103; 104; 108;
 112; 114; 117; 120; 123; 131; 135;
 138; 139; 140; 142; 145; 149; 150
 Mathilde, cuisinière • 16
 Maupassant, Guy de • 45
Mémoires d'Outre-Tombe • 87
Métromanie (La) de Piron • 76
 Meyerbeer, Giacomo • 57
 Michelet, René, dispensé • 55; 67; 93;
 145; 150; 155; 156
 Montérau, dispensé • 17; 22
 Morel, chanteur • 57
Mort d'Hartmann (La) de R. Martin
 du Gard • 59
 Mouquet, dispensé • 147
 Mozart, Wolfgang Amadeus • 147

N

Nietzsche, Friedrich • 46; 52
 Nigoud • 48

P

Pader • 48
 Pantelant, E. (éditeur) • 7
Parsifal • 22

Parlement, Gouvernement, Commandement : l'Armée de métier sous la 3^e République. 1871-1914 de J.-Ch. Jauffret • IV

Pascalis, dispensé • 9

Pascaud, Dr Louis, major • 1; 4; 7; 38; 43; 44; 46; 47; 60; 64; 67; 74; 78; 89; 90; 91; 93; 94; 112; 119; 125; 126; 130; 146

Perrault, Charles • 76

Petit Bob de Gyp • 87

Peyré, sergent • 69; 102

Piron, Alexis • 76

Pistor, général • 1; 30; 32

Poincaré, Henri • 80

Précardin, Maurice (sous-lieutenant) • 26; 28; 29; 33; 56; 64; 68; 72; 75; 81; 89; 102

Pussin-Amaury, de (capitaine) • VI; 1; 26; 29; 36; 39; 44; 47; 48; 51; 57; 63; 64; 65; 67; 89; 90; 100

R

Raederer • 48

Rain, Pierre • 109; 110

Règles de la Méthode Sociologique de Durkheim • 147

Renan, Ernest • 122; 124

Ridel, caporal • 38; 63; 80

Rire (Le) de Bergson • 11

Roger, soldat • 8; 14; 15

Roi Pausole (Le) de P. Louÿs • 87

Romans de la Rose de D'Annunzio • 111

Rouen et ses environs de Paul Gruyer • 84

Rougier • 27; 28

Rousseau, Jean-Jacques • 5

Roussel, dispensé • 90; 155; 156

Rousselot, Louis • 134

S

Saint-Martin, Vivien de • 134

Salambô • 38

Scènes de Faust de Robert Schumann • 59

Schoell, Girofle André • 151; 152

Schumann, Robert • 59

Science et Hypothèse de Poincaré • 80

Scribe, Eugène • 57

Servière, général de division • 14; 60; 115; 116

Sicard, Claude • IX; 1; 6; 22; 59; 109; 136; 142; 149

Siegfried, Robert, dispensé • 22; 77; 95; 96; 99; 104; 108; 110; 145; 149; 150; 151; 153; 155; 156

Siegfried, André • 22

Siegfried, Jules • 22

Soldat Flers (Le) de R. Martin du Gard • 59

Soufflet, dispensé • 92

Sous-offis (Les) de L. Descaves • V

Stavlaux • 6

T

Taride, A. • 135

Terrou, Fernand • 77

Thulin, Elsa • IX

Tolstoï, Léon • 50

Traité de zoologie concrète de Yves Delage • 45

Tressan, Georges de, lieutenant • 26; 52; 72; 102; 113; 115; 136

Triomphe de la Mort (Le) de D'Annunzio • 111

Trois femmes pour un mari • 113

Trotry, dispensé • 9; 147

Trouard-Riolle, dispensé • 90; 96; 103; 104; 107; 142; 145; 147; 150; 154

U

Une théorie nouvelle de la Vie de Félix Le Dantec • 80

V

V., Mlle de (= Jenny de Vasson) • 100

Valmont, Gustave, dispensé • IX; 55; 108; 142

Verdier, Ferdinand, dispensé • IX; 67; 146

Verlaine, Paul • 112
Victoires Mutilées (Les) de
 D'Annunzio • 111; 137
Vierges aux Rochers (Les) de
 D'Annunzio • 137
 Viette, dispensé • 33
 Vigneolle, lieutenant de • 26; 86; 99;
 102
 Vigor, soldat • 8
 Villien, général • 55
 Voltaire • 38
*Vraie Réforme de l'armée, le service de
 dix mois* (La) de Charles Malo • IV

W

Wagner, Richard • 20; 64; 131
 Weil, dispensé • 24
 Weill, dispensé • 24; 34; 130
 Wolff • 131

Z

Zola, Émile • 10

TABLE DES MATIERES

Introduction.....	III
Principes d'édition du texte	XII
Lettres du régiment	1
Bibliographie.....	144
Appendice I	
Lettres de Jean-Richard Bloch	145
Appendice II	
Le « théâtre de Mailly »	
Programme du 12 août 1903	149
Programme du 28 août 1903.....	150
Rapport de la place du 29 août 1903	151
Programme de la matinée du 14 sept. 1903	153
<i>Les Folies dramatiques</i>	154
Glossaire de la vie et de l'instruction militaires	159
Index	169
Tables des matières.....	175

Titres parus

Series Litteraria (sous la direction de T. Gorilovics)

1. T. Gorilovics, *Recherches sur les origines et les sources de la pensée de Roger Martin du Gard*, 1962.
2. P. Lakits, *La Châtelaine de Vergi et l'évolution de la nouvelle courtoise*, 1966.
3. T. Kardos, *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*, 1967.
4. P. Egri, *Survie et réinterprétation de la forme proustienne: Proust – Déry – Semprun*, 1969.
5. A. Szabó, *L'accueil critique de Paul Valéry en Hongrie*, 1978.
6. T. Gorilovics, *La Légende de Victor Hugo de Paul Lafargue*, 1979.
7. K. Halász, *Structures narratives chez Chrétien de Troyes*, 1980.
8. F. Skutta, *Aspects de la narration dans les romans de Marguerite Duras*, 1981.
9. *Roger Martin du Gard*, 1983.
10. *Jean-Richard Bloch*, 1984.
11. *Analyses de romans*, 1985.
12. *Figures et images de la condition humaine dans la littérature française du dix-neuvième siècle*, 1986.
13. G. Tegyei, *Analyse structurale du récit chez Colette*, 1988.
14. T. Gorilovics, *Correspondance (1921–1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*, 1989.
15. L. Szakács, *Le sens de l'espace dans La Fortune des Rougon d'Émile Zola*, 1990.
16. A. Szabó, *Le personnage sandien. Constantes et variations*, 1991.
17. K. Halász, *Images d'auteur dans le roman médiéval (XIF–XIIIF siècles)*, 1992.
18. *Retrouver Jean-Richard Bloch*, 1994.
19. G. Tegyei, *L'inscription du personnage dans les romans de Rachilde et de Marguerite Audoux*, 1995.

Bibliothèque Française

1. *Le chantier de George Sand – George Sand et l'étranger*. Actes du X^e Colloque International George Sand, 1993.
2. *Préfaces de George Sand*. Éd. établie et annotée par A. Szabó, 1997.

Series Linguistica (sous la direction de S. Kiss)

1. L.Gáldi, *Esquisse d'une histoire de la versification roumaine*, 1964.
2. S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, 1972.
3. *Études contrastives sur le français et le hongrois*, 1974.
4. S. Kiss, *Tendances évolutives de la syntaxe verbale en latin tardif*, 1987.
5. S. Kiss – F. Skutta, *Analyse grammaticale – analyse narrative*, 1987.

